

alumni Cleric: Soc. Jurat

par Baillet



LA VIE
DE M[R]
DES-CARTES.

Réduite en abregé.



A PARIS,

Chez GUILLAUME DE LUYNES, Libraire Juré, dans la Salle des Merciers, au Palais, à l'Enſeigne de la Juſtice.

La Veuve de P. BOÜILLEROT, à l'entrée de la ruë S. André des Arcs, au bout du Pont S. Michel, au bon Protecteur.

ET

CLAUDE CELLIER, Ruë S. Jacques, au grand Navire.

M. DC. XCII.

Avec Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.



ONSEIGNEUR,

L'union que Dieu a établie entre la Justice & la Vérité, me donne la hardiesse de présenter mon ouvrage à VÔTRE GRANDEUR. *Quelque égalité que cette union semble mettre entre elles, l'ordre de la Sagesse éternelle a voulu que la Vérité fût sous la protection de la Justi-*

ee ; & que l'une étant naturellement toute nuë & sans armes, l'autre se trouvât toûjours armée pour sa défense.

C'est peut-être dans cette vuë, MONSEIGNEUR, que Dieu nous a fait représenter la Vérité sortant de la terre, & la Justice placée au dessus des tempêtes pour lui tendre la main. Le sort de la Vérité semble dépendre tellement de la présence de la Justice, que pour peu que celle-ci s'éloigne, celle-là se trouve souvent en proye à ses ennemis.

Mais les intérêts de l'une sont tellement attachez à ceux de l'autre (pour ne pas dire que ce sont les mêmes,) qu'il ne seroit pas possible à la Justice d'abandonner la Vérité sans se détruire. Ce n'est point faire des-honneur à la Justice de croire qu'elle ne peut subsister que par la Vérité ; & de dire aprés un Prophéte, qu'on ne peut avoir d'accés auprés d'elle que par le moien de celle-ci. Dieu même dont la vie, au langage de l'Ecriture, n'est que Vérité & que Justice, a voulu que l'une fût toûjours inseparable de l'autre dans tous ses ouvrages. L'Homme qui s'imagine en être le chef-d'œuvre, ne peut entretenir aucun commerce

merce

merce avec ſon Créateur, que par la voie de la Vérité & de la Juſtice, qui n'ont qu'un même chemin pour le faire venir à nous, & pour nous conduire à lui. Il ſemble qu'il ne réſerve ſa miſericorde que pour ceux qui ſuivront l'une & l'autre également. En un mot, ce n'eſt que dans l'union étroite de la Vérité & de la Juſtice que nous ſommes à luy en qualité de ſon peuple, comme il veut bien être à nous en qualité de nôtre Dieu avec les mêmes conditions.

C'eſt par l'une & par l'autre qu'il a voulu principalement ſe rendre viſible à nous dans la perſonne du Roy, que nous regardons comme l'image vivante de la Divinité. Mais ſi le plus grand honneur de LOUIS LE GRAND *eſt d'avoir été choiſi de Dieu pour faire regner la Juſtice & la Vérité ſur la terre : y-a-t-il,* MONSEIGNEUR*, quelque autre honneur dans le monde aprés celui-là, qui ſoit plus grand & plus ſolide que celui d'avoir été choiſi par un ſi puiſſant Monarque pour être le Chef de la Juſtice dans ſon Royaume, & le protecteur de la Vérité ſous ſes ordres?*

Mais ſi nous révérons dans vôtre Per-

sonne le premier Ministre de la Justice que le Roy a reçûë de Dieu pour être distribuée aux Peuples : je serois presque assez hardi pour regarder M. Descartes comme l'un des principaux Ministres de la Vérité que Dieu n'a point révelée, & dont il a bien voulu abandonner la recherche & la discussion aux Hommes. Si M. Descartes avoit été assez heureux pour rétablir la vraye Philosophie par les soins qu'il a pris toute sa vie de découvrir la Vérité dans le fonds de la Nature, ce seroit un avantage dont le genre humain seroit encore redevable au regne de LOUIS LE GRAND *: puisque Sa Majesté l'a honoré de sa protection particuliere de son vivant ; qu'elle l'a gratifié de pensions, pour faciliter l'exécution de ses grands desseins ; & qu'elle l'a comblé de toutes les bontez avec lesquelles elle a coûtume de reconnoître le vrai mérite.*

M. Descartes ne pouvoit mieux répondre aux bontez du Roy, qu'en sacrifiant toutes ses facultez à cette Vérité que Dieu semble avoir cachée dans tout ce qu'il a créé, & dont la découverte pourroit produire la félicité temporelle des

des hommes. Il avoit reçû de Dieu un amour violent pour cette Vérité. Cet amour ſe trouvant accompagné de toute la droiture du ſens & de toute la ſincérité du cœur que l'on pût ſouhaiter, luy avoit fait pourſuivre cette Vérité par tout où il s'étoit douté qu'il pourroit la découvrir. Et s'il falloit juger du ſuccés de ſes travaux par l'excellence des talens qu'il y a emploiez, nous aurions dequoi raiſonnablement préſumer que cette Verité ſe ſeroit enfin preſentée à luy ſans déguiſement.

Mais l'experience de ſa propre foibleſſe lui aiant perſuadé, que Dieu, qui donne gratuitement la connoiſſance des Veritez ſurnaturelles par la revelation, ne s'engage pas toûjours à recompenſer de la même maniere les travaux que l'on eſſuie dans la recherche des Veritez naturelles: il a tâché de ſatisfaire au moins de ſa fidelité & de ſa perſeverance. Une Maîtreſſe telle que la Verité ne pouvoit être mieux ſervie qu'avec ces deux qualitez, ſur tout lorſque l'on conſidere que M. Deſcartes joignoit les ſentimens du cœur avec les raiſonnemens de l'eſprit pour la reconnoître.

Ce sont-là, MONSEIGNEUR, *les motifs de la confiance avec laquelle j'ai esperé que Vous voudriez bien honorer de vôtre protection l'histoire d'un homme qui a procuré à la France la gloire d'avoir produit le chef de la Philosophie nouvelle, ou le restaurateur de celle que les Anciens cultivoient, avant que les Grecs l'eussent embarassée de la diversité de leurs opinions. J'ose me flater que* VÔTRE GRANDEUR *ne le trouvera pas entierement indigne d'elle, soit par la vuë des grandes relations de la Justice avec la Verité, soit même par la consideration de la famille de ce célebre Philosophe, dont les parens ont été depuis plus d'un siecle l'ornement de l'un des principaux Parlemens du Royaume. C'est à la connoissance que vous avez euë de leur application à leurs devoirs, qu'ils sont redevables de cette bienveillance particuliere, avec laquelle vous les avez toûjours distinguez, depuis que vous êtes entré la premiere fois dans leur Province, aux Etats de laquelle vous avez souvent assisté pour sa Majesté.*

Mais, MONSEIGNEUR, *toute immense que vôtre bonté a paru jusqu'ic*

qu'ici aux peuples de cette grande Monarchie, il ne nous eſt point permis de douter que vôtre puiſſance n'ait une étenduë qui luy eſt proportionnée, puiſqu'elle n'a point d'autres bornes que celle du Roy. Cette autorité ſuperieure que vous avez ſur toute la Juſtice qui eſt l'ame des Empires, & qui eſt capable de rendre la Monarchie immortelle par ſon incorruptibilité, eſt à la verité l'ouvrage du plus puiſſant des Princes de la terre, mais en même tems du plus ſage de tous les Rois. De ſorte que le jugement que ce grand Monarque a fait de vôtre perſonne en vous élevant au comble des dignitez de ſon Royaume, vous eſt encore infiniment plus glorieux que toute la puiſſance qu'il vous a communiquée. Aprés lui avoir donné durant une longue ſuite d'années des preuves continuelles de vôtre intégrité, de vôtre ſuffiſance, & de vôtre vertu, vous auriez peut-être été content qu'il en fût demeuré au jugement qu'il faiſoit de vôtre merite: parce qu'encore que ſa puiſſance ſoit capable d'élever de petites choſes, ſon jugement n'en peut eſtimer que de grandes. Mais enfin il falloit avoir égard à la gloire de ſon Royaume: &

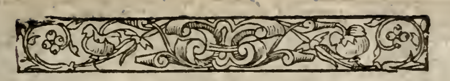
il a voulu joindre en vous sa puissance à son estime, par l'interêt qu'il avoit de rendre ses sujets heureux.

La part que j'ai à cette felicité generale, & les justes ressentimens des bontez particulieres dont il vous a plû de m'honorer, m'ont fait embrasser avec empressement l'occasion d'en témoigner ma reconnoissance au Public, qui doit être persuadé que vôtre illustre maison n'est pas moins l'asile de la Vérité que le temple de la Justice. Si je dois regarder la veneration que j'ay pour l'une & pour l'autre comme la regle de celle que je dois avoir pour celui qui y préside; je puis assurer avec verité & avec justice qu'il n'y a point de respect plus profond ni plus sincere que celui avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le tres-humble, & tres-obéissant serviteur BAILLET.



AVERTISSEMENT.

JE ne me ſuis pas contenté de ſuivre dans cet Abregé l'ordre que je m'étois preſcrit dans l'hiſtoire de la vie de M. Deſcartes, & d'en obſerver l'œconomie dans la même diviſion des livres & des chapitres. Je me ſuis encore aſſujetti autant que j'ai pû à ne le compoſer que des mêmes expreſſions, afin qu'on y puiſſe retrouver la vie de M. Deſcartes toute entiere, mais en petit, comme une miniature repreſente un portrait qui ſe trouve ailleurs dans un grand tableau.

Quoique la pluſpart des Ecrivains de nôtre temps, qui ſe jugent dignes de ſervir de modéle aux autres, aient ſecoüé le joug incommode de la citation, j'aurois encore librement franchi leur exemple, ſi la marge de ce petit volume avoit été capable de contenir toutes les autoritez dont j'ai crû devoir charger celle de l'ouvrage original que j'ai abregé. Je le laiſſe donc aller ſans bordures : mais je ne lui ôte rien de l'avantage que l'on peut attendre de la garantie & des citations, parce que l'hiſtoire de la Vie *in* 4° lui fournira toutes ſes preuves.

C'eſt à quoi j'ai principalement butté en marquant exactement tous les chapitres de l'original aux marges de cet abregé. On ſera libre d'y recourir, tant pour y voir les ſources où j'ai puiſé, que pour y trouver un plus grand détail, de ce que les loix de l'abréviation m'ont obligé de mettre à l'étroit dans ce petit ouvrage.

SOMMAIRE



SOMMAIRE DE CE QUI EST contenu dans l'Abregé de la Vie de M. Descartes.

LIVRE PREMIER,

Depuis l'an 1596 jusqu'en 1619.

I. SA famille. II. Sa naissance. III. Son baptême. Mort de sa mere. Etat de sa santé. Secondes nopces de son pere. IV. Ses dispositions pour l'étude. On l'envoie étudier à la Fléche. Progrés de ses humanitez. V. Ses amis de collége. Transport du cœur de Henry IV à la Fléche. Fruits de ses études de Logique & de Morale. VI. Son peu de satisfaction dans l'étude de la Physique & de la Metaphysique. Ses doutes & ses embarras. Etude des Mathématiques. Sa maniere d'étudier ou de méditer. VII. Il sort du collége, peu satisfait de ses études. Il renonce aux livres & aux sciences ; & pourquoi ? VIII. Son sejour à Rennes, puis à Paris. Son oisiveté, son amitié avec M. Mydorge ; avec le P. Mersenne. Sa retraite & son retour à l'étude. Il est interrompu par un ami fâcheux qui le fait rentrer dans le monde. IX. Il va porter les armes sous le Prince Maurice en Hollande. Ses vuës en cela. Il fait connoissance avec Beeckman. X. Il fait son traité de Musique. XI. Autres ouvrages commencez. Il quitte les Pays-bas. XII. Il passe en Allemagne. Il assiste au couronnement de Ferdinand II. Il se met dans les troupes du Duc de Baviére.

Livre second.

Depuis 1619 jusqu'en 1629.

I. IL entre en quartier d'hiver. Sa solitude. Il tâche de se défaire de ses préjugez. Ses peines & ses embarras sur ce sujet. II. Recherche des Fréres de la Rose-Croix. Il va en Soüabe & connoît Faulhaber. Il se trou-

ſe trouve au ſiége de Prague. III. Il paſſe en Hongrie ; mais il ne ſert pas contre les Turcs. IV. Il renonce à la profeſſion des armes. Ses voiages dans le Nord. Il court riſque de la vie. V. Il revient dans ſon pays. Il va à Paris. Il détruit la calomnie qui le faiſoit paſſer pour Roſe-croix. VI. Ses inquiétudes ſur un genre de vie. Il renonce aux Mathematiques & à la Phyſique. Etude d'une Mathematique univerſelle. Il embraſſe la Morale & reprend la Phyſique. Il va en Bretagne & en Poitou ; il vend ſa terre. VII. Son voiage d'Italie. VIII. Son retour en France. IX. Il revient demeurer à Paris : ſa maniere de vivre. Maximes pour ſa conduite particuliere. X & XI. Sa reputation lui fait des amis & l'accable de viſites. XII. Taille des verres de lunettes & de miroirs. Ferrier ouvrier d'inſtrumens de Mathématiques. M. Deſcartes ſe dégoute des compagnies inutiles. Il ſe cache & eſt découvert. XIII. Il va au ſiége de la Rochelle. XIV. Il ſe trouve à une aſſemblée celebre chez le Nonce pour entendre Chandoux. On le fait expliquer ſur ce qu'il penſe de la Philoſophie. Le Cardinal de Berulle le détermine à donner ſa Philoſophie.

Livre troiſiéme.

Depuis 1629 juſqu'en 1637.

I. Il ſe retire à la campagne, puis en Hollande. II. Sa vie ambulante & cachée en Hollande. Il va demeurer en Friſe où il travaille à ſes Meditations Metaphyſiques. III. Ses vuës touchant la Dioptrique. Il retourne à Amſterdam. IV. Occaſion de ſon traité des Méteores. Phénoméne des Parhelies. V. Mort de ſon directeur le Cardinal de Berulle. Etude de la Medecine, de l'Anatomie, & de la Chymie. VI & VII. Mauvaiſe conduite de Beeckman & de Ferrier à ſon égard. Viſite du P. Merſenne Livre du P. Gibieuf. VIII. Il refuſe d'aller au Levant. Il va en Angleterre. Il ne veut plus propoſer de probléme à perſonne ; & il ſe reduit à ne plus reſoudre que ceux qu'on lui propoſeroit. IX. Il reçoit Ville-Breſſieux chez lui. Il va demeurer à Deventer. X. Son Traité du monde. XI & XII.

XII. La condamnation de Galilée lui fait resserrer ce Traité. XIII. Il retourne à Amsterdam. *Il* va en Danemark avec M. de Ville-Bressieux. XIV. Reneri passe dans l'Université d'Utrecht. *M.* Descartes fait ses observations sur la nége à six pointes. Observation sur les couronnes colorées des chandéles. Traité des Lunettes. Mort de Beeckman.

Livre quatriéme.

Depuis 1637 *jusqu'en* 1638.

I & II. Il fait imprimer les Essais de sa Philosophie. Son Discours de la Méthode. III. Sa Dioptrique. Ses Météores. Sa Géometrie. IV. Liaison & rapport de ces quatre traitez. Maniere dont ils sont écrits. Origine de l'animosité de *M.* de Roberval contre M. Descartes. V. *Il* va au siége de Breda, puis en Flandres, à Doüay. *Il* va demeurer à *Egmond. Il* répond a Fromond, à Plempius, & à Ciermans. VI. Bons offices de *M.* Mydorge. Bons offices de M. des Argues. VII. Objections de M. de Fermat contre la Dioptrique. Objections de M. Petit. Origine de la double dispute de M. de Fermat contre M. Descartes. VIII. *Mess.* Pascal & de Roberval épousent la querelle de *M.* de Fermat. M. Descartes leur répond. IX. Procedures du different entre *M.* de Fermat & *M.* Descartes. *M. Mydorge & M.* Hardy du costé de *M.* Descartes ; comme *M.* Pascal & M. de Roberval du costé de *M.* de Fermat. X. *M.* de Fermat fait sa paix avec *M.* Descartes & devient son amy avec M. Pascal. *M.* Rohaut & *M.* Clerselier achevent de convaincre *M.* de Fermat. XI & XII. Disputes avec M. Petit, avec *M.* Morin, avec M. de Beaugrand. Son petit Traité de Statique ou de Géostatique. XIII, XIV & XV. De la Roulette, & de la part que *M.* Descartes eut à cette question. XVI. *Il* renonce de nouveau à la Geometrie. Introduction à son traité de Geometrie. Notes de *M.* de Beaune sur ce Traité. Ses exercices sur l'Arithmetique avec *M.* de Sainte-Croix & *M.* Frenicle. *Il* cesse de répondre aux problemes.

Livre

Livre cinquiéme.

Depuis 1638 *jusqu'en* 1641.

I. Regius devient disciple de *M.* Descartes & Professeur à Utrecht. II. *Il* commence à recevoir les secours de M. Descartes. Amis de *M.* Descartes en Hollande. Bannius & Bloemart Prêtres catholiques. III. *Mort* de Reneri premier Docteur Cartesien. Panegyrique de *Monsieur* Descartes prononcé publiquement par ordre du magistrat à Utrecht. *Regius* devient le premier disciple de M. Descartes. IV. Quel étoit Voetius. Ses mauvais desseins contre la nouvelle *Philosophie*. V. Regius se précautionne contre Voetius. Son indiscretion. Instructions que lui donne M. Descartes. Mauvaise conduite de *Plempius*. VI. Coniques du jeune Pascal âgé de 16 ans. Exercices avec M. de Beaune. VII. M. Descartes va demeurer à Hardervvick, puis dans le voisinage d'Utrecht, puis à Leyde. Amitié avec Heydanus. Amitié avec Rivet. Gageure de *Stampion*. Livre contre M. Descartes. VIII. Theses de Regius. Pratiques de Voetius contre lui. IX. Sentiment de M. Descartes touchant le siege de l'Ame. Projet d'établissement en Angleterre. Son amitié avec Milord Candisch; avec M. de *Saumaise*. Méchante humeur de M. de Saumaise. X. *Il* se broüille avec les Jesuites. Theses du P. Bourdin. Usage des colléges dans les theses. *Il* déclare la guerre aux Jesuites. XI. Different personnel avec le P. Bourdin. *Il* se prepare contre les Jesuites. *Il* entreprend de refuter la scholastique. XII. Mort de son Pere & de sa fille, son célibat. *Intrigues* de Voetius contre lui auprés du P. Mersenne. Le Roy l'appelle à la Cour avec des propositions honorables, mais en vain.

Livre sixiéme.

Depuis 1641 *jusqu'en* 1644.

I. Publication de ses Méditations métaphysiques. II. Abregé de ce qu'elles contiennent. *Maniere* dont elles

elles sont écrites. Premieres Objections. III. Secondes Objections. Troisiémes Objections par Monsieur Hobbes. Autres Objections de Monsieur Hobbes. IV. Quatriémes Objections par M. Arnaud. Estime & amitié de M. Descartes pour ce Docteur. V. Cinquiémes Objections par M. Gassendi. Origine de la broüillerie de M. Gassendi avec M. Descartes. Sixiémes Objections. VI. Voetius devient Recteur de l'Université. Il se sert de son autorité pour détruire Regius & M. Descartes. Théses de Regius. Theses de Voetius contre Regius. VII. Tempête excitée contre Regius. Avis de M. Descartes à Regius. Voetius fait condamner la Philosophie nouvelle. VIII. Sentimens favorables des Peres de l'Oratoire & des Jesuites pour la Philosophie de M. Descartes. Le Pere Bourdin écrit contre les méditations. Histoire des septiémes Objections. IX. M. Descartes demeure à Eyndegeest ; ou Sorbiére fait connoissance avec lui. Regius & Picot se voient à Eyndegeest. M. le Duc de Luines & M Clerselier traduisent les Méditations. X & XI. Livre de Voetius & de SchocKius contre M. Descartes : & contre la confrerie de N. D. de Bosleduc. Réponse de M. Descartes. Procedures d'Utrecht cõtre M. Descartes. Schoockius est cité à Groningue. XII & XIII. Libelle nouveau de Voetius. Instances ou Replique de M. Gassendi à la réponse de M. Descartes. Sorbiere les broüille ensemble. XIV. Traduction latine des Essais par Est. de Courcelles. Voiage de M. Descartes en France. Il va en Bretagne & en Poitou.

Livre septiéme.

Depuis 1644 jusqu'en 1650.

I & II. EDition des Principes de sa Philosophie. Elizabeth Princesse Palatine disciple de M. Descartes. III. Son séjour à Paris où il void ses amis. IV. & V. Il se retire à Egmond. Il fait terminer son procés de Groningue, & finit avec Voetius à Utrecht. VI. M. Gassendi refuse d'écrire contre les Principes de M. Descartes. Heereboord enseigne le Cartesianisme à Leyde. Schisme & ingratitude de Regius. VII. Traité

des

desAnimaux pillé par Regius.Etudes & Traitez d'Anatomie.Questions sur la quadrature du cercle. M.Descartes void M. Chanut & M.Porlier àAmsterdam. Il fait sa Réponse aux Instances de M.Gassendi,& une ébauche de son traité des passions de l'ame. VIII. Disputes avec M. de Roberval sur les Vibrations, &c. Commerce dePhilosophie morale avec la PrincesseElisabeth. Il désavouë Regius & son livre. IX. Liaison de M. Descartes avec M. de Hoogheland. Dispersion de ses amis de la Haye à la retraite de la Princesse Elizabeth. Etat de ses amis parmy les Jesuites & ailleurs. X. Il répond à la Reine de Suéde & à M. Chanut sur des questions de Morale. XI. Affaires que Revius & Triglandius luy suscitent à Leyde. XII. Second voyage en France. Pension du Roy. Entretien avec M. Pascal. Retour en Hollande. Il envoye son sentiment du souverain Bien & son traité des Passions à la Reine de Suede. XIII. Ecrits de Revius, de Regius &c. Troisiéme voiage de M.Descartes en France,peu heureux. Sa reconciliation avec M. Gassendi.XIV. Chicanes de M.de Roberval.Retour deM.Descartes en Hollande. XV. Mort du P.Mersenne.La Reine de Suede devient Cartésienne. Morus Cartésien, puis adversaire de Desc. XVI. Attaches de M. Desc. pour la Princesse Elizabeth. Ses incertitudes sur le lieu de sa demeure. La Reine de Suede veut l'attirer à Stockholm. XVII. Edition latine de sa Geométrie. M. Carcavi correspondant de M. Descartes: se laisse gouverner par M. de Roberval. XVIII. Inquietudes sur son voiage de Suede. Il arrive à Stockholm. Ses conventions avec la Reine. Sa faveur auprés d'elle. XIX. Jalousie des Grammairiens de la Reine. Traité des Passions. Ses œuvres postumes. XX. Ses autres manuscrits. La Reine veut l'établir en Suede. Projet d'une Academie. XXI. Maladie de M.Descartes. Sa mort. XXII. Ses funerailles. XXIII. Trãslation de son corps en France.

Livre huitiéme.

Contenant les qualitez de son corps & de son esprit. Sa maniere de vivre avec Dieu & avec les hommes.

I. Son corps. Son regime. Sa santé. II. Son domestique. Son des-interessement pour les biens de la fortune.

fortune. III. Sa vie retirée. *Mépris* de la gloire. Ses habitudes d'écrire & de lire, Son ſtile. IV. Son eſprit, ſa memoire, ſon jugement, ſon amour pour la verité. V. Sa docilité, ſa modeſtie, ſa douceur, ſa moderation. VI. Ses amis, ſes ennemis ou adverſaires, ſes affections. Inclination pour le ſexe. Ses vertus. VII. Ses ſentimens ſur la *Religion*, ſon reſpect pour la *Divinité*. VIII. *Uſage* de ſa raiſon dans les choſes de la *Religion*. IX. *Maniere* d'expliquer la tranſſubſtanciation. Ses exercices de pieté. Sa ſoûmiſſion à l'Egliſe. X. Du caractére de nouveauté dans ſes opinions; & de ſes rencontres avec ceux qui l'avoient devancé.



ABREGE'



ABREGE' DE LA VIE DE M^R DES-CARTES.

LIVRE PREMIER,

Depuis 1596 jusqu'en 1619.



LA maison de Descartes a toûjours été considerée comme l'une des meilleures de la Touraine. Il ne s'y est point vû de mes-alliance qui en ait alteré la noblesse : & nous ne trouvons point de datte d'annoblissement qui en

I. *Sa Famille.*

en puiſſe fixer l'antiquité. La branche des aînez s'étant fonduë dans la maiſon de Lillette, puis en celle de Maillé, celle des puînez s'accrût de beaucoup, & s'étendit particulierement dans le haut Poitou. Elle paſſa même juſqu'en Berry & en Anjou par le moien de ſes alliances, juſqu'à ce qu'au temps de la Ligue elle ſe trouva réduite du côté des mâles à l'unique *Pierre Deſcartes* ayeul du Philoſophe dont on entreprend d'écrire ici la vie.

Pierre Deſcartes aprés avoir utilement ſervi contre les ennemis de la Religion de ſon pays, & ceux de l'Etat de ſon Prince, avoit quitté le ſervice d'aſſez bonne-heure, pour goûter plus long-temps les fruits du repos qu'il s'étoit procuré. Il n'eut qu'un fils de *Claude Ferrand* ſœur d'Antoine Ferrand premier Lieutenant Particulier au Châtelet de Paris, & de Michel Ferrand qui fut pere de M. Ferrand Doien du Parlement.

Ce fils nommé *Joachim* fut le premier de ſa famille qui prit le parti de la Robe, & qui alla s'établir en Bretagne,

tagne, aprés s'être fait pourvoir d'une charge de Conseiller au Parlement de Rennes le 14 de Fevrier 1586, par la resignation d'Emery Regnauld. Il épousa ensuite par contrat du 15 de Janvier 1589 *Jeanne Brochard* fille du Lieutenant general de Poitiers, qui lui donna trois enfans dans le peu de temps qu'elle eût à vivre avec lui. L'aîné appellé *Pierre* Descartes sieur de la Bretailliere Conseiller au Parlement de Bretagne étoit pere de Monsieur Descartes * sieur de Kerleau qui est maintenant Sous-Doien du même Parlement. *Ioachim Le second étoit une fille * mariée à M. Rogier du Crévis, & ayeule de M. le Comte de Villeneuve d'aujourd'huy. * Ieanne.

II. *Sa Naissance.*

Le dernier étoit RENE' DESCARTES nôtre Philosophe, qui nâquit à la Haye en Touraine sur la riviere de Creuse le 31 jour de Mars de l'an 1596, dans la septiéme année du regne de Henry le Grand, & dans le commencement de la cinquiéme du pontificat de Clement VIII. Il a témoigné dans la suite de sa vie qu'il n'étoit pas content qu'on eust remarqué le jour de sa

naissance,

1596 naiſſance, hors des regiſtres baptiſtéres de ſa paroiſſe, & des archives génealogiques de ſa maiſon. Sa raiſon étoit, qu'il *avoit averſion pour les faiſeurs d'horoſcope, à l'erreur deſquels il ſemble que l'on contribuë quand on publie la naiſſance de quelqu'un.* Mais c'eſt moins une raiſon qu'un pretexte qu'il alleguoit à ceux qui vouloient emploier cette circonſtance pour le faire connoître au Public.

III. *Son baptéme.* Il reçût le baptême le troiſiéme jour d'Avril ſuivant, dans l'Egliſe paroiſſiale de S. George de la Haye: & on lui fit porter le ſurnom *du Perron* qui étoit un fief à la maiſon, pour être diſtingué de ſon aîné dans la famille.

Mort de ſa mere, Les couches de ſa mere qui avoient été aſſez heureuſes pour lui, furent ſuivies d'une maladie qui l'empêcha de relever. Elle avoit été travaillée dés le temps de ſa groſſeſſe d'un mal de poûmon, qui lui avoit été cauſé par quelques déplaiſirs qu'on ne nous a point expliquez. Son fils qui nous apprend cette particularité s'eſt contenté de nous dire qu'elle mourut peu de jours aprés qu'elle l'euſt mis au monde.

Les

Les soins du pere purent bien garantir l'enfant des inconveniens que l'on devoit craindre de la privation de la mere : mais ils ne purent le sauver des infirmitez qui accompagnérent la mauvaise santé qu'il avoit apportée en venant au monde. Il avoit herité de sa mere une toux séche & une couleur pâle qu'il garda jusqu'à l'âge de plus de vingt ans : & tous les Medecins qui le voioient avant ce temps-là le condamnoient à mourir jeune. Mais parmi ces premieres disgraces il reçût un avantage dont il s'est souvenu toute sa vie ; c'est celui d'avoir été confié à une Nourrisse qui n'oublia rien de ce que ses devoirs pouvoient exiger d'elle. C'est ce qu'il sçût genereusement reconnoître par une pension viagére qu'il lui fit pour le reste de ses jours, dés qu'il se vid en état de posseder quelque bien.

1596

Etat de sa santé.

La mort de sa mere contribua beaucoup à détacher son pere des habitudes qu'il avoit en Poitou, & des inclinations qu'il sentoit pour la Touraine. Le sejour de ces provinces dans

Second mariage de son pere.

quelqu'une

quelqu'une des maiſons ou des terres qu'il y poſſedoit luy avoit plû juſques-là; & il y alloit volontiers paſſer le temps que le ſervice ſemeſtre du Parlement lui laiſſoit libre. Mais il ſe reduiſit entierement à la Bretagne peu d'années aprés, & il y fixa le reſte de ſa vie par un nouveau mariage qu'il y contracta avec Anne Morin fille du premier Preſident de la Chambre des Comptes à Nantes. Il en eut un garçon & une fille. Le garçon fut Conſeiller au Parlement, ſeigneur de Chavagnes, & pere de M. de Chavagnes d'aujourd'hui Conſeiller au même Parlement, qui s'eſt fait d'Egliſe depuis la mort de ſa femme. La fille épouſa Loüis d'Avaugour ſeigneur du Bois-de-Kergrais.

IV. *Ses diſpoſitions pour l'étude.*

Les soins de cette nouvelle famille ne firent point diverſion à ceux que Joachim Deſcartes devoit à ſon fils du Perron, qu'il avoit coûtume d'appeller *ſon Philoſophe*, à cauſe de la curioſité inſatiable avec laquelle cet enfant lui demandoit les cauſes & les effets de tout ce qui lui paſſoit par les ſens.

La foi-

La foiblesse de sa complexion, & l'inconstance de sa santé l'obligerent à le laisser long-temps sous la conduite des femmes. Mais dans le temps qu'on ne travailloit qu'à luy former le corps, & à luy acquerir de l'en-bon-point, il donnoit des marques presque continuelles de la beauté de son génie. Il fit paroître au milieu de ses infirmitez des dispositions si heureuses pour l'étude, que son pere ne pût s'empécher de luy procurer les premiers exercices qui convenoient au dessein qu'il avoit de cultiver ce fonds, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'assurer de la santé corporelle de son fils avant que de rien entreprendre sur son esprit. 1600

On s'y conduisit avec tant de précaution, qu'on ne gâta rien. Aussi pouvoit-on dire que ces premieres études n'étoient que des essais legers, & des ébauches assez superficielles de celles qu'on avoit intention de luy faire faire dans un âge plus avancé.

Son pere le voïant sur la fin de sa huitiéme année, crut devoir profiter du nouvel établissement que l'on faisoit du fameux collége de la Fléche en fa- *On l'envoïe étudier a la Fléche.*

1604 veur des Jesuites. Il l'y mit en pension aprés l'hyver de l'an 1604, & le recommanda particulierement aux soins du P. *Charlet* son parent. Ce Pere qui fut long-temps Recteur de ce collége, avant que de passer aux premiers emplois de la Compagnie, conçût une affection si tendre pour le jeune Descartes-du-Perron, qu'il voulut se charger de tous les soins qui regardoient le corps aussi-bien que l'esprit. Il luy tint lieu de Pere & de Gouverneur pendant huit ans & plus qu'il demeura dans le collége : & luy donna pour Prefet particulier le P. *Dinet* qui fut depuis Provincial & Confesseur de nos Rois. L'un & l'autre voïant le jeune Ecolier assez sensible à toutes leurs bontez, ne tarderent point de joindre l'estime à l'affection : & aprés avoir été ses Directeurs pour l'étude & la conduite des mœurs, ils s'en firent un amy qu'ils voulurent conserver jusqu'à la mort, & qu'ils eurent soin d'entretenir par un commerce mutuel de lettres & de recommandations.

Progrés de ses Humanitez. Le jeune Descartes, que nous n'appellerons plus du-Perron que lors qu'il

sera question de le distinguer dans sa parenté, avoit apporté en venant au collége une passion plus qu'ordinaire pour apprendre les sciences : & cette passion se trouvant appuïée d'un esprit solide, mais vif & déja tout ouvert ; il répondit toûjours avantageusement anx intentions de son Pere & aux soins de ses Maitres. Dans tout le cours de ses Humanitez qui fut de cinq ans & demi, on n'apperçût en luy aucune affectation de singularité, sinon celle que pouvoit produire l'émulation avec laquelle il se piquoit de laisser derriere luy ceux de ses compagnons qui passoient les autres. Aiant un bon naturel avec une humeur facile & accommodante, il ne fut jamais gêné dans la soûmission qu'il avoit pour la volonté de ses Maîtres : & l'assiduité qu'il apportoit à ses devoirs de classe & de chambre ne luy coûtoit rien. 1604

Avec ces heureuses dispositions il fit de grands progrés dans la connoissance des deux langues, dont il comprit de bonne heure l'importance & la necessité pour l'intelligence des livres anciens. Il aimoit les vers beaucoup plus que

1604 ne pourroient se l'imaginer ceux qui ne le considérent que comme un Philosophe qui auroit renoncé à la bagatelle. Il avoit même du talent pour la Poësie ; & il a fait voir qu'il n'en ignoroit pas les delicatesses, & qu'il n'étoit pas entiérement insensible à ses douceurs. Il avoit trouvé aussi beaucoup de plaisir aux Fables de l'antiquité, non pas tant à cause des mystéres de Physique ou de Morale qu'elles peuvent renfermer, que parce qu'elles contribuoient à luy réveiller l'esprit par leur gentillesse.

Pour récompense de la fidelité & de l'exactitude avec laquelle il s'acquittoit de ses devoirs, il obtint de ses Maîtres la liberté de ne s'en pas tenir aux lectures & aux compositions qui luy étoient communes avec les autres. Il voulut emploier cette liberté à satisfaire la passion qu'il sentoit croître en luy pour acquerir *une connoissance claire & assurée de tout ce qui est utile à la vie*, qu'on luy avoit fait esperer par le moien des belles Lettres. C'est dans cette vûë que non content de ce qui s'enseignoit dans le collége il avoit parcouru

couru, si nous l'en croions, tous les « 1604
Livres qui traitent des Sciences qu'on «
estime les plus curieuses & les plus rares. «
Ce qui ne doit s'entendre que de ce qui pût alors luy tomber entre les mains. J'ajoûteray pour desabuser ceux qui l'ont soupçonné dans la suite de sa vie d'avoir peu d'inclination ou d'estime pour les livres, que nous trouvons peu de sentimens plus avantageux que ceux qu'il en avoit dés ce temps-là. Il s'étoit persua- «
dé que la lecture des bons livres est «
comme une conversation avec les plus «
honnétes gens des siécles passez qui en «
ont été les auteurs, mais une conver- «
sation étudiée, dans laquelle ils ne «
nous découvrent que les meilleures de «
leurs pensées. «

Outre l'émulation pour l'étude & l'honnéteté des mœurs, les colléges produisent encore un autre avantage dont M. Descartes ne voulut pas être privé. C'est celuy des connoissances & des habitudes que l'on y contracte avec ceux de son âge ou de son humeur, & qui sont souvent les semences de l'amitié la plus forte & la plus durable. Les plus anciens de ses amis furent

V. *Ses amis de Collége*

1610 ſans doute ceux qu'il connut à la Fléche. Mais outre *René le Clerc* qui fut depuis Evêque de Glandéves, & le ſieur *Chauveau* de Melun, qui devint enſuite grand Mathématicien & zelé Cartéſien, nous ne connoiſſons plus de ces premiers temps que le P. *Marin Merſenne* Minime qui a paſſé parmi le monde ſçavant pour le Reſident de M. Deſcartes à Paris, & pour le Doien de ſes amis & de ſes ſectateurs, quoiqu'il fût de prés de huit ans plus âgé que luy, & qu'il fût en Rhétorique lorſque celuy-cy commençoit la Grammaire.

Tranſport du cœur de Henry IV. a la Fléche.

M. Deſcartes étoit dans la premiére année de ſon cours de Philoſophie, lorſque la nouvelle de la mort du Roy tué le vendredy IV de May 1610 fit ceſſer les exercices du colleg . Ce bon Prince en donnant ſa maiſon de la Fléche aux Jeſuites, avoit ſouhaité que ſon cœur, celuy de la Reine, & de ſes ſucceſſeurs y fuſſent portez aprés leur mort, & gardez dans leur Egliſe. De ſorte que le temps qui s'écoula depuis cette funeſte nouvelle juſqu'au tranſport du cœur du Roy à la Fléche,

fut

fut emploié dans le collége à des prieres publiques, à des compositions funébres de vers & de prose, & aux preparatifs de la reception de ce depost. Elle se fit le IV de Juin avec beaucoup de cérémonie : & il fut reglé dans l'hôtel de ville de la Fléche, qu'à pareil jour il se feroit tous les ans une procession solennelle avec un service de même pour l'ame du Roy ; & que ce jour seroit chaumé doresnavant comme les fêtes en tenant fermées les audiences de la plaidoirie, les classes du collége, & les boutiques de la ville. 1610

Fruits de ses études de Logique & de Morale.

Le lundy suivant qui étoit le septiéme de Juin on ouvrit les classes pour reprendre les exercices ordinaires du collége : & M. Descartes continua l'étude de la Philosophie morale. La Logique qu'il avoit étudiée l'hyver precedent étoit de toutes les parties de la Philosophie, celle à laquelle il a témoigné depuis avoir donné le plus d'application dans le collége. Dés ce temps-là il s'apperçût que les syllogismes & la pluspart des autres instructions de la Logique de l'Ecole servent moins à apprendre les choses que l'on veut sça-

1610 voir, qu'à expliquer aux autres celles que l'on sçait, ou même à parler sans jugement de celles qu'on ignore, qui est l'effet qu'on attribuë à l'art de Raimond Lulle. De tous les preceptes qu'il avoit reçûs de ses Maîtres dans la Logique, il ne voulut retenir que les quatre regles qui ont servi depuis de fondement à sa nouvelle Philosophie. La premiere, *De ne rien recevoir pour vray qu'il ne connût être tel evidemment.* La seconde, *De diviser les choses le plus qu'il seroit possible pour les mieux resoudre.* La troisiéme, *De conduire ses pensées par ordre en commençant par les objets les plus simples pour monter par degrez jusqu'à la connoissance de plus composez.* La quatriéme, *De ne rien omettre dans le dénombrement des choses dont il devoit examiner les parties.* Mais il se forma dés-lors une methode singuliere de disputer en Philosophie, qui ne déplut pas au P. Charlet son Directeur perpetuel, ni au P. Dinet son Prefet; quoiqu'elle donnât un peu d'exercice à son Regent. Lorsqu'il étoit question de proposer un argument dans la dispute, il faisoit d'abord plusieurs demandes

demandes touchant les définitions des noms. Aprés, il vouloit sçavoir ce que l'on entendoit par certains principes reçûs dans l'Ecole. Ensuite, il demandoit si l'on ne convenoit pas de certaines veritez connuës dont il faisoit demeurer d'accord. De là il formoit enfin un seul argument dont il étoit fort difficile de se débarrasser. 1610

L'étude de la Morale scholastique servit principalement à luy faire distinguer celle du Paien & de l'honneste homme du siécle, d'avec celle du Chrétien. Mais nous ne sçavons pas si c'est aux cahiers de son Maître qu'il étoit redevable des quatre maximes dans lesquelles il a fait principalement consister sa Morale particuliere. La premiere de ces maximes étoit d'*obeïr aux loix & aux coûtumes de son pays, retenant constamment la Religion dans laquelle Dieu l'avoit fait naître.* La seconde, *D'être ferme & resolu dans ses actions, & de suivre aussi constamment les opinions les plus douteuses lorsqu'il s'y seroit une fois déterminé, que si elles étoient tres-assurées.* La troisiéme, *De travailler à se vaincre soy-même plûtost que la*

1611 *Fortune ; à changer ses desirs plûtost que l'ordre du Monde ; & à se persuader que rien n'est entierement en nôtre pouvoir que nos pensées.* La quatriéme, *De se déterminer, sans blâmer le choix des autres hommes dans leurs emplois & leurs occupations differentes, à celle de cultiver sa raison ; & de rechercher la verité de toutes choses dans tout le cours de sa vie.*

VI.

Son peu de satisfaction dans l'étude de la Physique & Metaphysique.

L'ETUDE qu'il fit l'année suivante de la Physique & de la Metaphysique, luy donna moins de satisfaction que n'avoit fait celle de la Logique & de la Morale. Il commença dés-lors à se sentir embarassé de doutes & d'erreurs, au lieu de *cette connoissance claire & assurée de tout ce qui est utile à la vie,* qu'on luy avoit fait esperer de ses études. Plus il avançoit, plus il découvroit son ignorance. Il voioit par les leçons de ses Maîtres & par la lecture de ses Livres, que la Philosophie avoit été cultivée de tout temps par les plus excellens Esprits qui eussent parû dans le monde ; & que cependant il ne s'y trouvoit encore aucune chose dont on ne disputât, & qui par consequent ne fût douteuse

douteuse. Toute l'estime qu il pouvoit 1611
avoir pour ses Maîtres ne luy donnoit point la presomption d'esperer qu'il pût rencontrer mieux que les autres. Considerant la diversité des opinions soûtenuës par des personnes doctes touchant une même matiére, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une qui soit vraye ; il s'accoûtumoit déja à reputer presque pour faux tout ce qui n'étoit que vray-semblable. S'il n'avoit eu qu'un seul Maître, ou s'il n'avoit point sçû ces differentes opinions qui sont parmi les Philosophes, il proteste qu'il ne luy seroit jamais arrivé de se retirer du nombre de ceux qui doivent se contenter de suivre les opinions des autres plûtost que d'en chercher eux-mêmes de meilleures. Mais aiant appris dés le collége, (ce sont ses termes) qu'on ne sçauroit rien imaginer de si étrange qui n'ait été avancé par quelqu'un des Philosophes, il pretend n'avoir pû choisir un guide dont les opinions luy parussent préférables à celles des autres. C'est ce qui l'a obligé dans la suite des temps à se frayer un chemin nouveau, & à entrepren-

dre de se conduire luy-mesme.

1611 Malgré les obstacles qui arrétoient son esprit durant le cours de sa Philosophie, il fallut finir cette carriére en même temps que le reste de ses compagnons qui n'avoient trouvé ni doutes à former, ni difficultez à lever dans les cahiers du Maître. On le fit passer ensuite à l'étude des Mathematiques, ausquelles il donna la derniére année de son sejour a la Fléche. Le plaisir qu'il y prit le paia avec usure des peines que la Philosophie scholastique luy avoit données : & les progrés qu'il y fit ont été si extraordinaires, que le collége de la Fléche s'est acquis par son moien la gloire d'avoir produit le plus grand Mathématicien que Dieu eust encore mis au jour. Entre les parties des Mathématiques, il choisit l'*Analyse* des Geométres, & l'*Algèbre* pour en faire le sujet de son application particuliere, pour les purger de ce qu'elles avoient de nuisible ou d'inutile, & pour les porter a leur perfection. C'est à quoy il travailla dés le collége indépendemment de son Maître & de ses compagnons, si nous en croions ceux qui le

Etudes Mathematiques

font

font auteur de cette espéce d'Algébre 1611
qu'ils appellent la clef de tous les Arts liberaux & de toutes les Sciences, & qu'ils estiment être la meilleure méthode qui ait jamais parû pour discerner le vray d'avec le faux.

Sa maniere d'étudier ou de mediter.

La dispense qu'il avoit obtenuë du P. Principal du collége pour n'être pas obligé à toutes les pratiques de la discipline scholastique, luy fournit les moiens necessaires pour s'enfoncer dans cette étude aussi profondément qu'il pouvoit le souhaiter. Le P. Charlet Recteur de la maison luy avoit pratiqué entre autres priviléges celuy de demeurer long-temps au lit, tant à cause de sa santé infirme, que parce qu'il remarquoit en luy un esprit porté naturellement à la méditation. Descartes qui à son réveil trouvoit toutes les forces de son esprit recueïllies, & tous ses sens rassis par le repos de la nuit, profitoit de ces favorables conjonctures pour méditer. Cette pratique luy tourna tellement en habitude, qu'il s'en fit une maniére d'étudier pour toute sa vie: & l'on peut dire que c'est aux matinées de son lit que nous sommes redevables

de

1612 de ce que son esprit a produit de plus important dans la Philosophie & dans les Mathématiques.

VII. *Il sort du Collége.* Aiant fini le cours de ses études au mois d'Août de l'an 1612 il quitta le collége de la Fléche aprés huit ans & demi de sejour; & il s'en retourna chez son Pére comblé des benedictions de ses Maîtres. Il luy resta toute sa vie un fonds de reconnoissance pour l'obligation qu'il leur avoit, & d'estime pour leur collége qu'il avoit coûtume d'élever au dessus de tous les autres; soit parce que sa propre experience luy en avoit donné une connoissance plus particuliere; soit parce que nous nous sentons ordinairement portez a loüer le lieu de nôtre éducation comme celuy de nôtre naissance, & à vanter nos maîtres comme nos parens.

Peu satisfait de ses études. Mais s'il étoit satisfait de ses Maîtres au sortir du collége, il ne l'étoit nullement de luy même. Il sembloit n'avoir remporté de ses études qu'une connoissance plus grande de son ignorance. Tous les avantages qu'il avoit eus aux yeux de tout le monde & qu'on vantoit comme des prodiges, ne se reduisoient

duisoient, selon luy, qu'à des embarras, à des doutes, & à des peines d'esprit. Les lauriers dont ses Maîtres l'avoient couronné pour le distinguer du reste de ses compagnons, ne luy parurent que des épines. 1612

Pour ne pas entiérement démentir le jugement des connoisseurs de ces temps-là, on ne devroit pas nier qu'il eût merité, tout jeune qu'il étoit, le rang que le Public luy donnoit dés-lors parmi les doctes & les habiles gens du siecle. Mais jamais il ne fut plus dangereux de prodiguer la qualité de *Sçavant*. Car il ne se contenta pas de rejetter cette qualité qu'on luy avoit donnée : mais voulant juger des autres par luy même, peu s'en fallut qu'il ne prît pour de faux Sçavans ceux qui portoient la même qualité ; & qu'il ne fist éclater son mépris pour tout ce que les hommes appellent Sciences.

Le déplaisir de se voir desabusé de l'erreur dans laquelle il s'étoit flaté de pouvoir acquerir par ses études *une connoissance claire & assurée de tout ce qui est utile à la vie*, pensa le jetter dans le desespoir. Voïant d'ailleurs que

1612 ſon ſiécle étoit auſſi floriſſant qu'aucun des précedens, & s'imaginant que tous les bons eſpritsdont ce ſiecle étoit aſſez fertile, ſe trouvoient dans le même cas que luy, ſans qu'ils s'en apperçûſſent peut-être comme luy ; il fut tenté de croire qu'il n'y avoit aucune ſcience dans le monde qui fût telle qu'on luy avoit fait eſperer.

Il renonce aux Livres & aux Siences, & pourquoi?

Le reſultat de toutes ſes fâcheuſes deliberations fut, qu'il renonça aux Livres dés l'an 1613, & qu'il ſe defit entiérement de l'étude des Lettres. Par cette eſpéce d'abandon, il ſembloit imiter la pluſpart des jeunes gens de qualité, qui n'ont pas beſoin d'étude pour ſubſiſter, ou pour s'avancer dans le monde. Mais il y a cette difference, que ceux-cy en diſant adieu aux livres, ne ſongent qu'à ſecoüer un joug que le collége leur avoit rendu inſupportable : au lieu que M. Deſcartes n'a congedié les livres pour leſquels il étoit tres paſſionné d'ailleurs, que parce qu'il n'y trouvoit pas ce qu'il y cherchoit ſur la foy de ceux qui l'avoient engagé à l'étude. Quoiqu'il ſe ſentiſt tres-obligé aux ſoins de ſes Maî-

tres

tres qui n'avoient rien omis de ce qui dépendoit d'eux pour le satisfaire, il ne se croïoit pourtant pas redevable à ses études de ce qu'il a fait dans la suite pour la recherche de la verité dans les Arts & les Sciences. Il ne faisoit pas difficulté de dire à ses amis que quand son Pere ne l'auroit pas fait étudier, il n'auroit pas laissé d'écrire en nôtre langue les mêmes choses qu'il a écrites en Latin. 1613

VIII. *Son sejour à Rennes, puis à Paris.*

IL PASSA l'hyver de la fin de 1612 & du commencement de 1613 dans la ville de Rennes à revoir sa famille, à monter à cheval, à faire des armes, & à d'autres exercices convenables à sa condition. On peut juger par son petit traité d'*Escrime* s'il y perdit entierement son temps.

Son pere qui avoit déja fait prendre le parti de la Robe à son aîné, sembloit le destiner au service du Roy & de l'Etat dans les armées. Mais son peu d'âge, & la foiblesse de sa complexion ne luy permettoient pas de l'exposer si-tôt aux travaux de la guerre. Il crût qu'il seroit bon de luy faire voir le grand monde auparavant. C'est

1613 ce qui le fit resoudre à l'envoïer à Paris vers le printems. Mais il fit peut être une faute de l'abandonner à sa propre conduite, sans luy donner d'autre gouverneur qu'un valet de chambre, ni d'autres inspecteurs que des laquais. Il se reposoit avec trop de securité sur la sagesse d'un jeune homme de dix-sept ans qui n'avoit encore aucune experience, ni d'autre secours que ses propres forces pour resister aux occasions de se perdre.

Son oisiveté. Il en eut assez pour se garantir des grandes débauches, & pour ne pas tomber dans les desordres de l'intemperance : mais il ne se trouva point à l'épreuve des compagnies qui l'entraînerent aux promenades, au jeu, & aux autres divertissemens qui passent dans le monde pour indifferens. Ce qui contribua à le rendre plus particulierement attaché au jeu, fut le succés avec lequel il y réüssissoit, sur tout dans ceux qui dépendent plus de l'industrie que du hazard.

Mais ce qu'il fit de moins inutile durant tout ce temps d'oisiveté fut la connoissance qu'il renouvella avec diverses

verses personnes qu'il avoit vuës à la Fléche, & l'amitié qu'il contracta avec quelques gens de merite, qui servirent à le faire un peu revenir de ce grand éloignement où il étoit pour l'étude & les livres. 1614

Le plus important de ces nouveaux amis fut le celebre *Claude Mydorge*, Tresorier de France en la generalité d'Amiens fils d'un Conseiller de la Grand-Chambre, & successeur de Viéte dans la reputation du premier Mathématicien de France, pendant quelque temps. M. Descartes qui étoit plus jeune de prés d'onze ans, trouva dans ce nouvel ami je ne sçay quoy qui luy revenoit extrémement, soit pour l'humeur, soit pour le caractére d'esprit. Ce qui les unit si étroitement, qu'il n'y eut que la mort de M. Mydorge qui les sépara. *Amitié avec M. Mydorge.*

Ce fut aussi vers le mesme temps qu'il retrouva à Paris Marin Mersenne, mais dans un exterieur fort different de celuy sous lequel il l'avoit connu à la Fléche. Mersenne s'étoit fait Minime au sortir des écoles de Sorbonne. Le renouvellement de leur connoissan- *Avec le P. Mersenne.*

ce

1614 ce fut d'autant plus agréable à ce Pere, que M. Descartes se trouvoit alors moins éloigné de sa portée que quand il l'avoit vû petit garçon dans le collége. D'un autre côté la rencontre fut avantageuse à M. Descartes, puisqu'elle servit à le delivrer des attaches qu'il avoit au jeu & aux autres passe-temps inutiles. Ils commençoient à goûter les douceurs de leurs innocentes habitudes, & à s'entre-soulager dans la recherche de la verité, lorsque le Pere Mersenne fut envoyé sur la fin de 1614 à Nevers, pour y enseigner la Philosophie aux jeunes Religieux de son ordre.

Sa retraite & son retour à l'étude. Cette separation toucha M. Descartes assez vivement. Mais au lieu de luy donner la pensée de retourner à ses divertissemens & à son oisiveté, elle le fit encore mieux rentrer en luy mesme que la presence de son vertueux ami, & luy inspira la resolution de se retirer du grand monde & de renoncer même à ses compagnies ordinaires, pour se remettre à l'étude qu'il avoit abandannée. Il choisit un lieu de retraite dans le faux-bourg Saint-Germain, où il loüa une maison écartée du bruit, & s'y renferma

ferma avec un ou deux domestiques 1615
seulement sans en avertir ses amis ni ses parens. Etant ainsi rentré dans le gout de l'étude, il s'enfonça dans celle des Mathematiques ausquelles il donna tout ce grand loisir qu'il venoit de se procurer, & qui fut de prés de deux ans.

Ceux de ses amis qui ne servoient qu'aux passetemps & aux parties de divertissement, s'ennuierent bien-tost de ne le plus revoir. Ils le chercherent inutilement dans la Ville, à la Cour, & dans sa Province. Il avoit eu la prudence au commencement de sa retraite, de se précautionner contre les hazards de la rencontre, pour ne pas tomber entre les mains de ces Facheux, lorsqu'il étoit obligé de sortir pour ses besoins. La chose ne luy reüssit point mal pendant prés de deux ans. Mais il se reposa dans la suite avec un peu trop d'assurance sur le bon-heur de sa solitude: & ne veillant plus sur sa route & ses détours avec la même précaution qu'auparavant lorsqu'il alloit dans les ruës, il fut rencontré par un de ces amis, qui ne voulut pas le quitter qu'il ne luy eust decouvert sa demeure.

1616 Il en coûta la liberté à M. Descartes, pour ne rien dire de plus. L'ami fit si bien par ses visites reïterées & par ses importunitez, qu'il vint about de troubler premierement son repos, & de le détourner ensuite de sa chére solitude pour le ramener dans le monde, & le replonger dans les divertissemens comme auparavant.

Il est découvert & interrompu.

Mais il s'aperçût bien-tost qu'il avoit changé de goût pour les plaisirs. Les jeux & les promenades n'avoient plus pour luy les mêmes attraits qu'auparavant : & les enchantemens des voluptez ne purent agir sur luy que tres-foiblement contre les charmes de la Philosophie & des Mathématiques, dont ces amis de joie ne purent le délivrer. Ils luy firent passer les fêtes de Noël de 1616 & le commencement de l'année suivante jusqu'aux jours gras, le moins tristement qu'il leur fut possible. Mais ils ne purent luy faire sentir d'autres douceurs que celles de la Musique, aux concerts de laquelle il ne pouvoit être insensible avec la connoissance qu'il avoit des Mathématiques.

Ne pouvant plus esperer des importuns de son âge & de sa qualité, la liberté de rentrer dans sa retraite ou d'en profiter ; & se voïant d'ailleurs âgé de vingt & un ans, il crût devoir se mettre dans le service. Il partit vers le mois de May pour la Hollande, & se mit dans les troupes du Prince Maurice en qualité de Volontaire, à l'imitation de plusieurs Cadets de la noblesse Françoise qui alloient apprendre le métier de la guerre sous ce grand Capitaine.

1617

IX.

Il va en Hollande porter les armes.

Mais comme son cœur étoit prévenu par une plus forte passion pour la recherche de la verité, à laquelle il étoit resolu de s'emploïer tôt ou tard, son dessein n'étoit pas de devenir grand guerrier à l'école de ce Prince. En se déterminant à porter les armes, il prit la resolution de ne se rencontrer nulle part comme acteur, mais de se trouver par tout comme spectateur des rôles qui se joüent dans toutes sortes d'états sur le theâtre du Monde. Il ne se fit soldat que pour étudier les mœurs differentes des hommes plus au naturel, & pour tâcher de se mettre à l'épreuve de tous

Ses vûës en cela.

les

1617 les accidens de la vie. Afin de n'être gêné par aucune force ſuperieure, il renonça d'abord à toute charge & à tout engagement ; & il s'entretint toûjours à ſes dépens. Mais pour garder la forme, il fallut recevoir au moins une fois la paye : & il eut la curioſité de conſerver cette ſolde pendant toute ſa vie comme un témoignage de ſa milice.

Il aimoit veritablement la guerre à cet âge ; mais cette inclination n'étoit que l'effet d'une chaleur de foye qui s'appaiſa dans la ſuite des temps. Quoique la ville de Breda où il étoit en garniſon joüiſt alors du repos que procuroit la tréve faite entre les Hollandois & les Eſpagnols, il ne laiſſa pas de ſe montrer toûjours grand adverſaire de l'oiſiveté & du libertinage ; ſoit dans ſes occupations militaires auſquelles il apportoit toute l'aſſiduité du plus ardent des ſoldats, ſoit dans le loiſir que luy laiſſoient ſes fonctions, & qu'il emploïoit à l'étude lorſque les autres le donnoient à la débauche.

Pendant ce temps là, il arriva qu'un inconnu fit afficher par les ruës de Breda un probléme de Mathematique pour

le proposer aux sçavans, & en deman- 1617
der la solution. M. Descartes voiant le
concours des passans qui s'arrêtoient de-
vant l'affiche conceuë en Flamand, pria
le premier qui se trouva auprés de luy
de vouloir luy dire en Latin ou en Fran-
çois la substance de ce qu'elle conte-
noit. L'homme à qui le hazard le fit
adresser, voulut bien luy donner cette
satisfaction en Latin: mais ce fut à con-
dition qu'il s'obligeroit à luy donner
de son côté la solution du probléme qu'il
jugeoit en luy même tres-difficile. M.
Descartes accepta la condition d'un air
si resolu, que cet homme qui n'atten-
doit rien de semblable d'un jeune cadet
de l'armée, luy donna son nom par
écrit avec le lieu de sa demeure, afin
qu'il pût luy porter la solution du pro-
bléme quand il l'auroit trouvée. M.
Descartes connut par son billet qu'il
s'appelloit *Isaac Beeckman*, & qu'il
étoit principal du collége de Dordrecht.
Il ne fut pas plûtôt retourné chez luy
que s'étant mis à examiner le probléme
de l'homme inconnu sur les regles de
sa methode, il en trouva la solution avec
autant de facilité & de promtitude que

Il fait connoissance avec Beeckman.

1617 Viéte en avoit apporté autrefois pour resoudre en moins de trois heures le fameux probléme qu'Adrien Romain avoit proposé à tous les Mathematiciens de la terre. Pour ne point manquer à sa parole, il alla dés le lendemain chez Beeckman, luy porta la solution du probléme, & s'offrit même à luy en donner la construction, s'il la souhaitoit. Beeckman parut fort surpris : mais son étonnement augmenta tout autrement, lorsqu'aiant ouvert une longue conversation pour sonder l'esprit & la capacité du jeune homme, il le trouva plus habile que luy dans des sciences dont il faisoit son étude depuis plusieurs années. Il luy demanda son amitié, luy offrit la sienne, & le pria de consentir qu'ils entretinssent un commerce mutuel d'études & de lettres pour le reste de leur vie. M. Descartes répondit à ces honnêtetez par tous les effets d'une amitié sincére, quoyqu'il se trouvât plus jeune que luy de prés de trente ans : & pour luy donner des marques de la confiance qu'il avoit en luy, il consentit avec plaisir qu'il fût son correspondant pour la Hollande,

de, comme il l'avoit souhaité. 1618

PENDANT que le Comte Maurice devenu Prince d'Orange par la mort de son frére arrivée le xx de Fevrier 1618 alloit par les provinces & les villes avec des troupes pour reduire les Arminiens : M. Descartes voulut rester à Breda, où il emploia son loisir à composer divers écrits, dont le plus connu est son traité de *la Musique*. Il le fit en Latin suivant l'habitude qu'il avoit de concevoir & d'écrire d'abord en cette langue ce qui luy venoit dans la pensée. Il voulut bien confier son original à Beeckman à la priére duquel il l'avoit composé, mais à condition qu'il ne le feroit voir à personne, parce que le jugeant tres-imparfait, il apprehendoit qu'il ne devint public par l'impression ou par la multiplication des copies. Beeckman qui se contoit parmi les premiers Mathematiciens du siecle, ne le trouva point trop imparfait pour luy : & croiant que M. Descartes y avoit renoncé, il voulut s'en faire honneur comme s'il en eût été l'auteur. M. Descartes se crût obligé de rabatre sa vanité, & de luy faire connoître combien il est peu

X.
Il fait son traité de Musique.

 honnête

1618 honnête de vouloir acquerir de la réputation au préjudice de la verité.

Ses amis ne purent le faire consentir à la publication de ce petit traité, tant qu'il fut au monde. Ses ennemis en ayant recouvré une copie assez défectueuse chercherent à se vanger de luy par la publication qu'ils en firent incontinent aprés sa mort. Mais ils travaillerent à leur propre confusion : & loin de des-honorer sa mémoire, ils lui attirérent l'admiration de tous ceux qui ont sçû que c'étoit l'ouvrage d'un jeune-homme de vingt deux ans. A dire vray, le public ne le juge pas maintenant aussi mauvais que son auteur vouloit le faire croire. La multitude de ses éditions, & les traductions qu'on en a faites en Anglois & en François nous répondent de son approbation.

XI. *Autres ouvrages commencez.*

Beekman. laissant aux Ministres & aux Theologiens de sa secte le soin de tenir leur Concile national dans sa ville, vint à Breda passer la meilleure partie de ce temps auprés de M. Descartes, pour s'éxercer avec luy dans les Mathematiques, & luy proposer des questions à resoudre. M. Descartes n'en demeura

demeura pas aux réponses qu'il luy fit. 1618
Il composa encore divers petits ouvrages qui auroient été d'excellens garans du bon employ de son temps, s'il leur avoit laissé voir le jour. C'est dans ces ouvrages de sa jeunesse que l'on a trouvé son sentiment de *l'ame des Bêtes* ou des *Automates*, vingt ans avant que d'avoir publié son principe touchant la distinction de la substance qui pense, & de la substance étenduë. Il n'avoit encore lû à cet âge ni S. Augustin, ni Pereira, ni aucun autre auteur capable de luy donner des ouvertures sur ce sentiment. Il paroît même qu'il ne vid jamais de sa vie le livre de Pereira; & que ce fut de ses amis & de ses envieux qu'il apprit en 1641 ce que l'on trouvoit de semblable entre son opinion & celle de cet Espagnol.

Cependant M. Descartes ne trouvant pas sous le Prince d'Orange cette varieté d'occupations qu'il s'étoit promise en quittant la France, cherchoit l'occasion de sortir des païs-bas pour servir ailleurs. Les nouvelles qu'on avoit apportées à Breda des grands mouvemens de l'Allemagne réveillerent la curiosité

1619 qu'il avoit de ſe rendre ſpectateur de tout ce qui ſe paſſeroit de plus conſiderable dans l'Europe. On parloit d'un nouvel Empereur ; on parloit de la revolte des états de Bohéme contre leur Roy, & d'une guerre allumée entre les Catholiques & les Proteſtans à ce ſujet. M. Deſcartes voulant quitter la Hollande, prit pour prétexte le peu d'éxercice que luy produiſoit la ſuſpenſion d'armes qui étoit entre les troupes du Prince d'Orange & celles du Marquis de Spinola, & qui devoit durer encore deux ans ſelon les conventions de la tréve. Sa reſolution étoit de paſſer en Allemagne pour ſervir dans les armées Catholiques; mais avant que de ſe determiner à aucun engagement, il voulut aſſiſter au couronnement du nouvel Empereur qui devoit ſe faire dans la ville de Francford.

XII. *Il paſſe en Allemagne.* Il partit de Breda au mois de Juillet de l'an 1619 pour ſe rendre à Maſtricht, & delà à Aix la Chapelle, où il apprit l'état des affaires d'Allemagne, & les préparatifs que cette ville avoit coûtume de faire pour le couronnement des Empereurs. Etant arrivé à Mayence, il ſçût que l'Elec-

teur

teur Jean Schvvichard avoit cité les autres Electeurs de l'Empire selon les formes accoutumées, & les avoit sommez de se rendre à Francford le xx de Juillet pour proceder à l'élection d'un nouvel Empereur. 1619

Il se trouva dans cette derniére ville vers le temps que Ferdinand II. y arriva comme Roy de Bohéme & Electeur de l'Empire. Ce Prince y fut élû Roy des Romains le xxviii d'Août ; & fut couronné Empereur le xxx du même mois selon l'ancien stile, c'est à dire le ix de Septembre selon nous. M. Descartes ne parut pas à la premiére cérémonie qui regardoit l'élection du Roy des Romains, parce qu'on avoit donné ordre aux étrangers, c'est à dire à ceux qui n'étoient ni du lieu ni de la suite des Electeurs, de sortir de la ville. Mais il fut present à la seconde concernant le couronnement de l'Empereur, & il fut curieux de voir une fois pour toute sa vie ce qui s'y passa, afin de ne pas ignorer ce que les premiers acteurs de ce monde representent de plus pompeux sur le theâtre de l'Univers.

Il assiste au couronnemēt de Ferdin. II.

Avant que de sortir de Francford il

1619 déliberoit du parti qu'il avoit à prendre, lorſqu'il apprit que le Duc de Baviére levoit des troupes. Cette nouvelle luy fit naître le deſſein de s'y mettre, ſans ſçavoir préciſement contre quel ennemi elles devoient marcher. Tout ce qu'il en ſçavoit ſe reduiſoit à ne pas ignorer le bruit que faiſoient les troubles de Bohéme par toute l'Allemagne. Comme il ſe ſoucioit peu d'entrer dans les intereſts des Etats & des Princes ſous la domination deſquels la providence ne l'avoit pas fait naître, il ne prétendoit pas porter le mouſquet pour avancer les affaires des uns, ni pour détruire celles des autres. Il ſe mit donc dans les troupes Bavaroiſes comme ſimple Volontaire ſans vouloir prendre d'employ: & l'on publioit alors, mais en general qu'elles étoient deſtinées contre le bâtard de Mansfeld, & les autres generaux des revoltez de Bohéme. Mais le Duc de Baviére fit connoître peu de temps aprés qu'elles devoient marcher contre l'Electeur Palatin Frederic V, que les Etats de Bohéme avoient élû pour leur Roy quatre jours avant le couronnement de l'Empereur Ferdinand II.

Il ſe mit dans les troupes du Duc de Baviére.

II. que l'on vouloit exclure de cette couronne par cette entreprise. 1619

LIVRE SECOND,

Depuis 1619 jusqu'en 1628.

M. Des-cartes n'aiant pas dessein de servir autrement sous le Duc de Baviére qu'il avoit fait sous le Prince d'Orange, commença la campagne par se mettre en quartier d'hiver dans le Duché de Neubourg sur les bords du Danube au mois d'Octobre de l'an 1619. Il se trouva en un lieu si écarté du commerce, & si peu frequenté de gens dont la conversation fût capable de le divertir, qu'il s'y procura une solitude telle que son état de vie ambulante pouvoit la luy permettre.

I. *Il entre en quartier d'hiver.*

S'étant ainsi assûré des dehors, & n'aiant par bon-heur aucuns soins ni aucunes passions au dedans qui pussent le troubler, il demeuroit tout le jour enfermé seul dans un poësle, où il avoit tout le loisir de s'entretenir de ses pen-

Sa solitude.

C v séés,

1619 sées. Ce n'étoient d'abord que des préludes d'imagination : & il ne devint hardi que par degrez, en passant d'une pensée à une autre, à mesure qu'il sentoit augmenter le plaisir que son esprit trouvoit dans leur enchaînement. Une de celles qui se presenterent à luy des premiéres, fut de considerer qu'il ne se trouve point tant de perfection dans les ouvrages composez de plusieurs piéces, & faits de la main de divers maîtres, que dans ceux ausquels un seul a travaillé. Il luy fut aisé de trouver dequoy soûtenir cette pensée, non seulement dans les arts où l'on remarque la difficulté qu'il y a de faire quelque chose d'accompli en ne travaillant que sur l'ouvrage d'autruy, mais même dans la police qui regarde le gouvernement des peuples, & dans l'établissement de la religion qui est l'ouvrage de Dieu seul.

Il appliqua ensuite cette pensée aux Sciences dont la connoissance ou les préceptes se trouvent en dépôt dans les livres. Il s'imagina que les Sciences, au moins celles dont les raisons ne sont que probables, & qui n'ont aucunes démonstrations, s'étant grossies peu à

peu

peu des opinions de divers particuliers, 1619
& ne se trouvant composées que des
refléxions de plusieurs personnes d'un
caractére d'esprit tout different, ap-
prochent moins de la verité que les
simples raisonnemens que peut faire na-
turellement un homme de bon sens tou-
chant les choses qui se presentent à luy.

Il tâche de se défaire de ses prejugez.

Delà, il entreprit de passer à la raison humaine avec la même pensée. Il considera que pour avoir été enfans avant que d'être hommes, & pour nous être laissez gouverner long-temps par nos appétits, & par nos maîtres qui se sont souvent trouvez contraires les uns aux autres, il est presque impossible que nos jugemens soient aussi purs, aussi solides qu'ils auroient été, si nous avions eu l'usage entier de nôtre raison dés le point de nôtre naissance, & si nous n'avions jamais été conduits que par elle.

La liberté qu'il donnoit à son genie ne rencontrant point d'obstacles, le conduisoit insensiblement au renversement de tous les anciens systémes. Mais il se retint par la vûë de l'indiscretion qu'il auroit blâmée dans un homme qui au-

1619 roit entrepris de jetter par terre toutes les maiſons d'une ville dans le ſeul deſſein de les rebâtir d'une autre maniere. Cependant comme on ne trouve point à redire qu'un particulier faſſe abatre la ſienne lorſqu'elle le menace d'une ruine inévitable, pour la rétablir ſur des fondemens plus ſolides : il ſe perſuada qu'il y auroit en luy de la temerité à vouloir reformer le corps des ſciences ou l'ordre établi dans les écoles pour les enſeigner ; mais qu'on ne pourroit le blâmer avec juſtice d'en faire l'épreuve ſur luy-même, ſans rien entreprendre ſur autruy.

Ainſi il ſe reſolut une bonne fois de ſe défaire de toutes les opinions qu'il avoit reçûës juſqu'alors ; mais ſon intention étoit de ne les ôter de ſa créance, qu'afin d'y en ſubſtituer d'autres enſuite qui fuſſent meilleures, ou d'y remettre les mêmes aprés qu'il les auroit verifiées, & qu'il les auroit *ajuſtées au niveau de la raiſon.* Il crût trouver en ce point les moiens de réüſſir à regler la conduite de ſa vie beaucoup mieux que s'il ne bâtiſſoit que ſur de vieux fondemens, appuié ſeulement ſur

les

les principes qu'il s'étoit laissé donner 1619
dans sa premiére jeunesse, sans avoir jamais examiné s'ils étoient vrais.

Ils prévoioit neantmoins qu'un projet si hardi & si nouveau ne seroit pas sans difficultez. Mais il se flatoit que ces difficultez ne seroient pas sans remede ; outre qu'il ne les jugeoit point comparables à celles qui se rencontrent dans la reformation des moindres choses qui touchent le public. Il mettoit une grande difference entre ce qu'il entreprenoit de détruire dans luy-même, & les établissemens publics de ce monde qu'il comparoit à de grands corps dont la chûte ne peut être que tres-rude ; & qui sont encore plus difficiles à relever quand ils sont abatus, qu'à retenir quand ils sont ébranlez. Mais sans pretendre porter ses vûës jusqu'aux interests du public, il ne vouloit reformer autre chose que ses propres pensées, & il ne songeoit à bâtir que dans un fonds qui fût tout à luy. En cas de mauvais succés, il ne croioit pas risquer beaucoup, puisque le pis qu'il en arriveroit ne pourroit être que la perte de son temps & de ses peines,

qu'il

1619 qu'il ne jugeoit pas fort necessaires au bien du genre humain.

Ses peines & ses embarras. Dans la nouvelle ardeur de ses resolutions, il entreprit d'executer la premiére partie de ses desseins qui ne consistoit qu'à détruire. C'étoit assurément la plus facile des deux. Mais il s'apperçût bien-tôt qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugez, que de brûler sa maison. Il s'étoit déja preparé à ce renoncement dés le sortir du collége. Il en avoit fait quelques essais premierement durant sa retraite du fauxbourg S. Germain à Paris, & ensuite durant son sejour à Breda. Avec toutes ces dispositions, il n'eût pas moins à souffrir que s'il eût été question de se dépoüiller de soy-même.

Il crût pourtant en être venu à bout. Et à dire vray, c'étoit assez que son imagination luy presentât son esprit tout nud, pour luy faire croire qu'il l'avoit mis effectivement en cet état. Il ne luy restoit que l'amour de la verité, dont la poursuite devoit faire dorénavant toute l'occupation de sa vie. Ce fut la matiére unique des tourmens qu'il fit souffrir à son esprit. Mais les

moiens

moiens de parvenir à cette heureuse 1619
conquête ne luy causérent pas moins d'embarras que la fin même. La recherche qu'il voulut faire de ces moiens, jetta son esprit dans de violentes agitations qui augmenterent de plus en plus par une contention continuelle dont il le tenoit bandé, sans souffrir que la promenade ou les compagnies y fissent diversion. Il le fatigua de telle sorte que le feu luy prit au cerveau: & il tomba dans une espece d'enthousiasme qui disposa de telle maniére son esprit, déja abatu, qu'il le mit en état de recevoir les impressions des songes & des visions.

Il nous apprend que le x de Novembre 1619 s'étant couché *tout rempli de son enthousiasme*, & tout occupé de la pensée *d'avoir trouvé ce jour-là les fondemens de la science admirable*, il eut trois songes consecutifs, mais assez extraordinaires pour s'imaginer qu'ils pouvoient luy être venus d'enhaut. Il crût appercevoir à travers de leurs ombres les vestiges du chemin que Dieu luy traçoit pour suivre sa volonté dans son choix de vie, & dans la re-

1619 cherche de cette verité qui faisoit le sujet de ses inquietudes. Mais l'air spirituel & divin qu'il affecta de donner aux explications qu'il fit de ces songes tenoit si fort de cet enthousiasme dont il se croioit échauffé, que l'on auroit été porté à croire qu'il auroit eu le cerveau affoibli, ou qu'il auroit bû le soir avant que de se coucher. En effet c'étoit la veille de S. Martin, au soir de laquelle on avoit coûtume de faire la débauche au lieu où il étoit, comme en France. Mais il nous assûre qu'il avoit passé le soir & toute la journée dans une grande sobrieté, & qu'il y avoit trois mois entiers qu'il n'avoit bû de vin.

Quoiqu'il en soit, l'impression qui luy resta de ces agitations luy fit faire le lendemain diverses refléxions sur le parti qu'il devoit prendre. Sans trop présumer du sens favorable qu'il avoit donné à ses songes, il recourut à Dieu tout de nouveau pour le prier de luy faire connoître sa volonté sans énigme, de vouloir l'éclairer, & le conduire dans la recherche de la verité. Il tâcha même d'interesser la sainte Vierge dans cette af-

faire.

faire qu'il jugeoit la plus importante de sa vie : & prenant occasion d'un voiage qu'il méditoit en Italie, il forma le vœu d'un pelerinage à N. D. de Lorette qu'il ne pût accomplir que quelques années aprés. 1619

Son enthousiasme le quitta peu de jours ensuite. Mais quoique son esprit eût repris son assiéte ordinaire, & fût rentré dans son premier calme, il n'en devint pas plus decisif sur les resolutions qu'il avoit à prendre.

II. *Recherche des Fréres de la Rose-croix.*

SA SOLITUDE pendant cet hiver étoit toûjours fort entiére, principalement à l'égard des personnes qui n'étoient point capables de fournir à ses entretiens. Mais elle ne donnoit point l'exclusion de sa chambre aux curieux qui sçavoient discourir de sciences ou de nouvelles de literature. Ce fut dans les conversations de ces derniers qu'il entendit parler d'une confrérie de Sçavans, établie en Allemagne depuis quelque temps sous le nom de *Fréres de la Rose-croix*. On luy en fit des éloges surprenans. On luy fit entendre que c'étoient des gens qui sçavoient tout, & qu'ils promettoient aux hommes une

nouvelle

1619 nouvelle ſageſſe, c'eſt à dire, la veritable ſcience qui n'avoit pas encore été découverte. Joignant toutes les merveilles que les particuliers luy en aprenoient avec le bruit que cette ſocieté faiſoit par toute l'Allemagne, il ſe ſentit ébranlé d'autant plus que la nouvelle luy en étoit venuë dans le temps de ſon plus grand embarras ſur les moiens qu'il devoit prendre pour la recherche de la verité.

Il ne crût pas devoir demeurer dans l'indifference au ſujet des ces Roſecroix, parce (diſoit-il à ſon ami Muſée) que ſi c'étoient des impoſteurs, il n'étoit pas juſte de les laiſſer joüir d'une reputation mal acquiſe aux dépens de la bonne foy des peuples; & que s'ils apportoient quelque choſe de nouveau dans le monde qui valût la peine d'être ſçû, il auroit été mal-honnête à luy de vouloir mépriſer toutes les ſciences, parmi leſquelles il s'en pourroit trouver une dont il auroit ignoré les fondemens. Il ſe mit donc en devoir de rechercher quelqu'un de ces nouveaux ſçavans, afin de les connoître par luy-même, & de conferer avec

eux.

eux. Mais comme l'un de leurs ſtatuts 1619
étoit de ne point paroître ce qu'ils étoient, de n'être diſtinguez des autres hommes, ni par l'habit, ni par la maniére de vivre, & de ne ſe point découvrir dans leurs diſcours, on ne doit pas s'étonner que toute ſa curioſité & ſes peines aient été perduës.

Il ne luy fut pas poſſible de découvrir un ſeul homme qui ſe déclarât de cette confrérie, ou qui fût même ſoupçonné d'en être. Peu s'en fallut qu'il ne mît la ſocieté au rang des chiméres. Mais il en fut empêché par l'éclat que faiſoit le grand nombre des écrits apologétiques publiez en faveur de ces Roſe-croix tant en Latin qu'en Allemand. Il ne crût pas neantmoins devoir s'en rapporter à tous ces écrits; ſoit parce que ſon inclination le portoit à prendre ces nouveaux ſçavans pour des impoſteurs; ſoit parce qu'aiant renoncé aux livres, il vouloit s'accoûtumer à ne juger de rien que ſur ſa propre experience. C'eſt pourquoy il n'a point fait difficulté de dire quelques années aprés, qu'il ne ſçavoit rien des Roſe-croix : & il fut auſſi ſurpris que ſes amis de Paris, lorſqu'étant de

1619 retour en cette ville l'an 1623, il ap-
prit que son sejour d'Allemagne luy avoit valu la reputation d'être de la confrérie des Rose-croix.

1620 Se voiant ainsi déchû de l'esperance qu'il avoit euë, de trouver quelqu'un qui fût en état de le soulager dans la recherche de la verité, il retomba dans ses premiers embarras. Il passa le reste de l'hiver & le carême dans ses irresolutions, se croiant d'ailleurs assez bien délivré des préjugez de son éducation, & s'entretenant toûjours du dessein de bâtir tout de neuf. Mais quoique cet état d'incertitude dont son esprit étoit agité, luy rendît les difficultez de son dessein plus sensibles que s'il eût pris d'abord sa resolution, il ne se laissa jamais tomber dans le découragement. Il se soûtenoit toûjours par le succés avec lequel il sçavoit ajuster les secrets de la nature aux regles de la Mathematique à mesure qu'il faisoit quelque nouvelle découverte dans la Physique. Ces occupations le garantirent des chagrins & des autres mauvais effets de l'oisiveté: & elles le menérent jusqu'au temps que le Duc de Baviére fit avancer ses troupes vers la Soüabe. Il

Il va en Soüabe & connoît Faulhaber.

Il prit cette occasion pour se rendre à Ulm ville Imperiale où les Ambassadeurs de France devoient tenir une assemblée celebre pour remedier aux desordres de l'Empire. Il n'y arriva qu'au mois de Juin de l'an 1620 : mais il y passa l'été entier. Il y fit diverses habitudes avec les honnêtes gens du lieu, & particulierement avec les personnes qui étoient en reputation d'habileté pour la Philosophie & les Mathematiques. Personne n'étoit plus estimé dans le païs pour ces connoissances que *Jean Faulhaber* ; personne n'éprouva aussi mieux que luy la capacité de nôtre jeune soldat qui luy fit faire bien du chemin en peu de jours. On pretend que ce fut en ce temps-là que par le moien d'une *parabole* il découvrit l'art de construire d'une maniére generale toutes sortes de problémes solides reduits à une *équation* de trois ou quatre dimensions. C'est ce qui se trouve expliqué dans le troisiéme livre de sa Geometrie. 1620

Sur la fin de Septembre il quitta la Souabe pour retourner en Baviére & passer en Autriche, où les Ambassadeurs *Il se trouve au siege de Prague.*

1620 deurs de France aprés avoir conclu le traité d'Ulm étoient allez trouver l'Empereur pour luy offrir encore leur mediation envers les mécontens de Hongrie & le Prince Betlen Gabor de Transsilvanie. Mais aiant appris que le Duc de Baviére son general avoit fait marcher ses troupes en Bohéme : au lieu de suivre les Ambassadeurs en Hongrie, il alla de Vienne droit à son camp, & se trouva en personne aux expeditions des Catholiques Imperiaux & Bavarois, & sur tout à la fameuse bataille de Prague, où il entra le IX de Novembre avec les victorieux. Quelques auteurs ont prétendu qu'il se servit de cette occasion pour visiter les fameuses machines de l'Astronome Tyco Brahé. Mais il y avoit déja plus d'un an qu'elles avoient été pillées, brisées, ou distraites par l'armée de l'Electeur Palatin : & le grand Globe celeste d'airain, l'unique de ces précieux monumens qu'on étoit venu à bout de sauver, avoit été transporté à Neisse en Silesie, & mis en dépôt chez les Jesuites.

III. Il passe en Hongrie

Aprés la prise de Prague, M. Des-

cartes vint paſſer le quartier d'hiver avec une partie des troupes que le Duc de Baviére laiſſa ſur les extrémitez de la Bohéme meridionale. Là il ſe remit à ſes méditations ordinaires ſur la nature, s'exerçant aux préludes de ſes grands deſſeins, & profitant de l'avantage qu'il avoit de pouvoir vivre ſeul au milieu de ceux à qui il ne pouvoit envier la liberté de boire & de joüer, tant qu'ils luy laiſſoient celle d'étudier. 1620

ſous le Comte de Bucquoy.

Cependant il ſe trouvoit toûjours embarraſſé dans ſes irréſolutions, ne ſçachant encore à quoy ſe déterminer ſur le choix d'un genre de vie qui fût propre à ſes deſſeins. Il en remit la deciſion à une autre fois : & pour tâcher de faire quelque diverſion à ſes inquiétudes, il reprit le mouſquet dans la reſolution de faire encore une campagne. Le deſir de connoître d'autres païs & d'autres mœurs, luy fit quitter le ſervice du Duc de Baviére vers la fin de Mars 1621 pour ſe mettre dans les troupes du Comte de Bucquoy qui paſſa de Bohéme en Hongrie au mois d'Avril ſuivant. Il ſe trouva ſous luy aux ſiéges de Preſbourg, de TirnaW 1621

& de

1621 & de plusieurs autres places où l'on prétend qu'il se signala. Mais la levée du siége de Neuhausel qui n'avoit pas été aussi heureux que les autres pour les Imperiaux, jointe à la perte de son General qui y avoit été tué, acheva de le dégoûter de la profession des armes.

Mais il ne sert pas contre les Turcs

Il est inutile de remarquer ici l'erreur de ceux qui pretendent qu'il alla servir ensuite contre les Turcs, & que son courage luy acquit même beaucoup de reputation contre ces infideles. Il suffit de dire qu'aiant quitté l'armée Imperiale dés le XXVIII de Juillet qui étoit le lendemain de la levée du siége de Neuhausel, il revint à Presbourg avec quelques François & quelques Walons qui étoient en grand nombre dans les troupes du Comte de Bucquoy.

IV. *Il renonce à la profession des armes.*

Son dessein n'étoit pas de revenir si-tôt en France, soit à cause de la guerre que les Huguenots venoient d'y allumer, soit à cause de la peste qui affligeoit particuliérement la ville de Paris depuis prés d'un an, & qui ne cessa qu'en 1623. Il entreprit donc de voiager dans ce qui luy restoit à voir des païs du Nord : mais on peut dire

que

que ce fut sans changer d'état. Car ce qu'il entreprenoit n'étoit dans le fonds qu'une continuation de voiages qu'il vouloit faire dorénavant sans s'assujettir à suivre les armées, croiant avoir suffisamment envisagé & découvert le genre humain par l'endroit de ses hostilitez. Il avoit toûjours parlé de sa profession militaire d'une maniére si indifferente & si froide, qu'on jugeoit aisément qu'il regardoit ses campagnes comme de simples voiages, & qu'il ne se servoit de la bandoliére que comme d'un passeport qui luy donnoit accés jusqu'au fonds des tentes & des tranchées, pour mieux satisfaire sa curiosité. 1621

Ses voiages dans le Nord.

Aiant donc choisi pour la suite de ses voiages, des païs où il n'y avoit pas de guerres, il s'appliqua particuliérement à voir & examiner les cours des Princes, à frequenter les personnes de diverses humeurs & de conditions differentes. Il s'étudia aussi beaucoup à recueillir diverses expériences, tant sur les choses naturelles que produisoient les differens climats par où il passoit, que sur les choses civiles qu'il voioit parmi les peuples concernant leurs usa-

1621 ges, leurs coûtumes & leurs inclinations. C'eſt ce qu'il appelloit *le grand livre du monde* dans lequel il prétendoit chercher la vraye ſcience, n'eſperant pas la pouvoir trouver ailleurs que dans ce volume ouvert publiquement, & dans ſoy même, ſuivant la perſuaſion où il étoit que les ſemences que Dieu a miſes en nous ne ſont pas entiérement étouffées par l'ignorance ou par les autres effets du peché.

Selon ces principes il voulut que ſes voiages luy ſerviſſent à s'éprouver luy-même dans les rencontres que la fortune luy propoſoit, & à luy faire faire ſur toutes les choſes qui ſe préſentoient des réfléxions utiles à la conduite de ſa vie. Car il flatoit ſon eſprit de l'eſperance de trouver plus de verité dans les raiſonnemens que font les particuliers touchant les affaires qui les regardent, que dans ceux que fait un homme de lettres au fonds de ſon cabinet ſur des ſpéculations qui ne produiſent preſque point d'autres effets que la vanité qu'il en tire d'autant plus volontiers, qu'elles ſont ordinairement plus éloignées du ſens commun, aprés avoir mis tout

ſon

son esprit & toute son industrie à les 1621
rendre probables.

Mais à dire vray, losqu'il ne s'appliquoit qu'à considerer les mœurs des autres hommes, il n'y trouvoit guéres dequoy s'assurer de rien. Il y appercevoit presque autant de diversité qu'il en avoit remarqué autrefois dans les opinions des Philosphes. De sorte que le plus grand profit qu'il en retiroit, étoit que voiant plusieurs choses qui toutes extravagantes & toutes ridicules qu'elles nous paroissent, ne laissent pas d'être communément reçûës & approuvées par d'autres peuples, il apprenoit au moins à ne rien croire legerement, & à ne point s'entêter de ce que l'exemple & la coûtume luy avoient autrefois persuadé.

Aiant quitté la Hongrie, il rentra dans la Moravie où il avoit joint les troupes de l'Empereur sous le Comte de Bucquoy. Il visita la Silésie, les extrémitez de la Pologne, la Pomeranie, les côtes de la mer Baltique, la marche de Brandebourg; & descendit dans le Holstein, d'où aprés s'être défait de son équipage, il s'embarqua avec un seul

1621 valet pour la Frise orientale. Aprés l'avoir examinée en peu de jours comme il avoit fait les autres provinces d'Allemagne, il se remit en mer avec la resolution de débarquer en West-Frise dont il étoit curieux de voir aussi les principaux endroits. Afin de le faire avec plus de liberté, il retint un petit bateau pour lui seul, d'autant plus volontiers que le trajet étoit court depuis Embden jusqu'au premier abord de West-Frise.

Il court risque de la vie.

Mais cette disposition qu'il n'avoit prise que pour mieux pourvoir à sa commodité, pensa luy être fatale. Il avoit affaire à des mariniers qui étoient des plus rustiques & des plus barbares qu'on pût trouver parmi les gens de cette profession. Il ne fut pas long-temps sans reconnoître que c'étoient des scelerats, mais aprés tout ils étoient les maîtres du bateau. M. Descartes n'avoit point d'autre conversation que celle de son valet avec lequel il parloit François. Les mariniers qui le prenoient plûtôt pour un marchand forain que pour un cavalier, jugerent qu'il devoit avoir de l'argent. C'est ce qui leur fit prendre des resolutions qui n'étoient

nullement

nullement favorables à sa bourse, & 121
pour luy ôter les moiens de les dénoncer ensuite, ils songerent en même temps à se défaire de luy. Ils voioient que c'étoit un étranger venu de loin, qui n'avoit aucune connoissance dans le païs, & que personne ne s'aviseroit de réclamer quand il viendroit à manquer. Ils le trouvoient d'une humeur fort tranquille, fort patiente; & jugeant à la douceur de sa mine & à l'honnêteté qu'il avoit pour eux que c'étoit un homme sans expérience, ils conclurent qu'ils en auroient meilleur marché de sa vie. Ils ne firent point difficulté de tenir leur conseil en sa présence, ne croiant pas qu'il sçût d'autre langue que celle dont il s'entretenoit avec son valet; & leurs déliberations alloient à l'assommer, à le jetter dans l'eau, & à profiter de ses dépoüilles.

M. Descartes voiant que c'étoit tout de bon, se leva tout d'un coup, changea de contenance, tira l'épée d'une fierté imprevuë, leur parla en leur langue d'un ton qui les saisit, & les menaça de les percer s'ils osoient luy faire insulte. Ce fut en cette rencontre qu'il s'apperçût

de l'impreſſion que peut faire la har-
1621 dieſſe d'un homme ſur une ame baſſe ; mais une hardieſſe qui eſt au deſſus des forces & du pouvoir dans l'execution ; une hardieſſe qui en d'autres occaſions pouvoit paſſer pour une pure rodomontade. Celle qu'il fit paroître en cette occaſion eut un effet merveilleux ſur l'eſprit de ces miſerables. L'épouvente qu'ils en eurent fut ſuivie d'un étourdiſſement qui les empêcha de conſiderer leur avantage, & ils le conduiſirent auſſi paiſiblement qu'il pût ſouhaiter.

V. *Il revient dans ſon païs.*

De la West Friſe il vint en Hollande où il paſſa une bonne partie de l'hiver attendant l'évenement des deux ſiéges de Juliers & de l'Ecluſe formez par les Eſpagnols ou Flamans qui avoient repris les armes contre les Hollandois depuis cinq mois que la tréve étoit ex-
1622 pirée. Au mois de Fevrier ſuivant il paſſa dans les païs-bas Catholiques dont il voulut voir les principales villes : & delà étant rentré en France, il alla droit à Rennes en Bretagne chez M. ſon pére vers le milieu du mois de Mars.

Il avoit alors vingt-ſix ans achevez ; & ſon pére le voiant preſent, prit oc-

caſion

casion de sa majorité pour le mettre en possession du bien de sa mére dont il avoit déja donné deux portions à M. de la Bretailliere & à Madame du Crévis ses aînez. Comme tout ce bien étoit situé en Poitou, il fut curieux de l'aller reconnoître, afin de voir l'usage qu'il en pourroit faire. Il partit au mois de May pour se rendre en cette province, & il songea dés lors à chercher des traitans pour le vendre, afin de trouver dequoy acheter une charge qui pûst luy convenir. Il retourna sur la fin de l'été prés de son pére : & l'année s'écoula sans que personne dans la parenté pût luy donner de bonnes ouvertures sur le genre de vie qu'il devoit choisir. 1622

1623

Il va à Paris.

Le peu d'occupation qu'il trouvoit dans la maison paternelle luy fit naître le desir de faire un tour à Paris vers le commencement du carême de l'année suivante. On commençoit à respirer dans cette grande ville un air plus pur qu'on n'avoit fait depuis prés de trois ans que la contagion l'avoit corrompu. Lorsqu'il y arriva, les affaires de l'infortuné Comte Palatin élû Roy de Bohéme, les courses & les expeditions du

1623 bâtard de Mansfeldt, & la translation de l'Electorat du C. Palatin au Duc de Baviére fait à Ratisbonne le xv de Fevrier précédent, fournissoient la matiére des entretiens publics. Il eut dequoy satisfaire la curiosité de ses amis sur ce point, mais en revanche ils luy firent part d'une nouvelle qui leur causoit quelque chagrin, toute incroiable qu'elle parût. Ce n'étoit que depuis tres-peu de jours qu'on parloit à Paris des confréres de la Rose-croix, qu'il avoit inutilement recherchez en Allemagne durant l'hiver de l'an 1619 : & l'on commençoit à faire courir le bruit qu'il s'étoit enrôlé dans la confrérie.

Il détruit la calomnie qui le faisoit passer pour un Rose-croix.

Il fut d'autant plus surpris de cette nouvelle que la chose avoit moins de rapport au caractére de son esprit, & à l'inclination qu'il avoit toûjours euë de considerer les Rose-croix comme des imposteurs & des visionnaires. On les appelloit à Paris les *Invisibles*, & l'on publioit que de trente-six deputez que le chef de leur societé avoit envoiez par toute l'Europe, il en étoit venu six en France au mois de Fevrier, & s'étoient logez au marais du Temple à

Paris

Paris : mais qu'ils ne pouvoient se communiquer au monde & que l'on ne pouvoit communiquer avec eux que par la pensée jointe à la volonté, c'est à dire d'une maniére imperceptible aux sens. 1623

Le hazard qui avoit fait concourir leur pretenduë arrivée à Paris avec celle de M. Descartes auroit produit de fâcheux effets pour sa reputation, s'il eût cherché à se cacher, où s'il se fût retiré en solitude dans la ville, comme il avoit fait avant ses voiages. Mais il confondit avantageusement ceux qui vouloient se servir de cette conjoncture pour établir leur calomnie. Il se rendit visible à tout le monde, & principalement à ses amis qui ne voulurent point d'autre argument pour se persuader qu'il n'étoit pas des confréres de la Rose-croix ou des Invisibles : & il se servit de la même raison de leur *invisibilité* pour s'excuser auprés des curieux de n'en avoir pû découvrir aucun en Allemagne.

Sa présence servit sur tout à calmer l'agitation où étoit son ami le P. Mersenne que l'on avoit fait revenir à Paris

1623. depuis la fin de l'an 1619. & que ce faux bruit avoit chagriné d'autant plus facilement, qu'il étoit moins disposé à croire que les Rose-croix fussent des *invisibles* ou des fruits de la chimére, aprés ce que plusieurs Allemans & Robert Fludd Anglois avoient écrit en leur faveur.

VI. *Ses inquiétudes sur un genre de vie.*

Le grand monde que M. Descartes voioit à Paris n'étoit pas capable de remplir tous les vuides de son séjour, ou de le tenir perpetuellement occupé hors de luy-même. Lorsqu'il rentroit chez luy, il sentoit revenir ses inquiétudes sur le choix d'un genre de vie qui fût conforme à sa vocation, & qui fût commode pour l'execution des desseins qu'il avoit conçûs touchant la recherche de la verité. L'établissement où il voioit la plûpart de ses amis, placez chacun dans des postes à garder le reste de leurs jours, ne servoit de rien pour fixer ses irresolutions.

Il renonce aux Mathematiques & à la Physique.

Il y avoit déja long-temps que sa propre experience l'avoit convaincu du peu d'utilité des Mathématiques, sur tout lorsqu'on ne les cultive que pour elles-mêmes, sans les appliquer à d'autres choses. Depuis l'an 1620 il avoit

entiere-

entierement negligé les regles de l'Arithmetique. Les attaches qu'il eut pour la Geometrie subsisterent un peu plus long-temps dans son cœur, parce que les Mathematiciens de Hollande & d'Allemagne qu'il avoit vûs pendant ses voiages avoient contribué à les retenir par les questions & les problêmes qu'ils luy avoient proposez à resoudre. Mais on peut dire qu'elles étoient tombées dés l'an 1623, s'il est vrai qu'en 1638 *il y avoit plus de quinze ans qu'il faisoit profession de negliger la Geometrie, & de ne plus s'arrêter jamais à la solution d'aucun problême qu'à la priere de quelque ami.* 1623

Il ne voioit rien de moins solide que de s'occuper de nombres tout simples, & de figures imaginaires, sans porter ses vuës au delà. Il y trouvoit même quelque chose de plus qu'inutile : & il croioit qu'il étoit dangereux de s'appliquer trop serieusement à ces demonstrations superficielles, que l'industrie & l'experience fournissent moins souvent que le hazard ; & qui sont plûtôt du ressort des yeux & de l'imagination que de celuy de l'entendement. Sa maxime

étoit

1623 étoit que cette application nous desaccoûtume insensiblement de l'usage de nôtre raison, & nous expose à perdre la route que sa lumiere nous trace.

Etude d'une Mathematique universelle.

Mais on peut dire qu'il n'abandonna l'étude particuliere de l'Arithmetique & de la Geometrie, que pour se donner tout entier à la recherche de cette Science generale, mais vraie & infaillible, que les Grecs ont nommée judicieusement *Mathesis*, & dont toutes les Mathematiques ne sont que des parties. Il prétendoit que ces connoissances particulieres pour meriter le nom de Mathematiques devoient avoir des rapports, des proportions, & des mesures pour objet. Delà il jugeoit qu'il y avoit une Science generale destinée à expliquer toutes les questions que l'on pourroit faire touchant les rapports, les proportions, & les mesures, en les considerant comme détachées de toute matiére: & que cette Science generale pouvoit à tres-juste titre porter le nom de *Mathesis*, ou *Mathematique universelle*, puisqu'elle renferme tout ce qui peut faire meriter le nom de Science & de Mathematique particuliere aux autres connoissances.

Voilà

1623

Il embrasse la Morale & reprend la Physique.

Voilà le dénouëment de la difficulté qu'il y auroit à croire que M. Descartes eût absolument renoncé aux Mathematiques, en un temps où il ne luy étoit plus libre de les ignorer. Il fit aussi dans le même temps quelques tentatives pour se défaire de l'étude de la Physique, se trouvant découragé par le peu de certitude qu'il remarquoit dans ses observations. Resolu de ne plus s'appliquer qu'à la science de bien vivre, il reprit l'étude de la Morale, pour laquelle il avoit déja témoigné de la prédilection avant ses voiages : & l'on peut dire qu'il la continua pendant toute sa vie. Mais ce fut sans ostentation, & plus pour regler sa conduite que celle des autres. Il ne fut pas long-temps neanmoins sans s'appercevoir que l'étude de la Physique n'est point inutile à celle de la Morale ; & que les démarches qu'il pourroit faire dans le discernement du vrai & du faux lui seroient avantageuses pour regler ses actions. Cela le fit retourner à ses observations sur la Nature, persuadé que " le moien le plus assuré pour sça- « voir comment nous devons vivre, est « de connoître auparavant quels nous « sommes ;

1623 » ſommes ; quel eſt le monde dans lequel
» nous vivons ; & qui eſt la Créateur de
» cet Univers où nous habitons. Il a té-
» moigné long-temps que depuis la con-
noiſſance qu'il avoit acquiſe de la Phy-
ſique luy avoit beaucoup ſervi pour éta-
» blir des fondemens certains dans la Mo-
» rale ; & qu'il luy avoit été plus facile de
» trouver la ſatisfaction qu'il cherchoit en
» ce point, que dans pluſieurs autres qui
» regardoient la Medecine, quoiqu'il y eût
» emploié beaucoup plus de temps. De
» ſorte qu'aprés toutes ſes recherches il
» pouvoit ſe vanter, non d'avoir trouvé les
moiens de conſerver la vie, mais celuy
de ne pas craindre la mort ; & de s'y
préparer ſans cette inquiétude ordinaire
à ceux dont la ſageſſe eſt toute tirée des
enſeignemens d'autruy, appuiée ſur des
fondemens qui ne dépendent que de la
prudence & de l'autorité des hommes.

Il va en Bretagne & en Poitou ; il vend sa Terre.

M. Deſcartes fut deux mois & quelques jours à Paris, entretenant ſes amis de cette illuſion où il étoit touchant ſon pretendu renoncement aux Mathématiques & à la Phyſique. Ils ſe donnoient ſouvent le plaiſir de démentir ſes reſolutions : & les moindres occa-

ſions

sions qu'ils luy presentoient pour re- 1625
soudre un probléme, ou pour faire une experience, étoient des piéges inévitables pour luy. Les embarras de son esprit joints au besoin qu'il avoit de régler ses affaires le firent retourner en Bretagne vers le commencement de de May. De là il alla en Poitou, & pendant les mois de Juin & de Juillet qu'il y demeura; il vendit du consentement de son Pere la plus grande partie des biens qui luy étoient venus du côté de sa mére, & principalement la terre du Perron, dont il retint le nom pour satisfaire au desir de ses parens.

VII. *Voyage d'Italie.*

ETANT retourné à Paris au mois d'Aoust sans avoir trouvé l'occasion de bien placer son argent; il resolut de faire enfin le voiage d'Italie qu'il avoit toûjours differé jusques-là, avant que de se faire pourvoir d'une charge qui luy en ôtast les moiens. Il partit aprés avoir mandé à ses Parens " qu'un voiage au delà des Alpes luy seroit d'une grande " utilité pour s'instruire des affaires, " acquerir quelque experience du mon- " de, & former des habitudes qu'il n'a- " voit pas encore; ajoûtant que *s'il n'en* "

revenoit

1623 *revenoit plus riche, au moins en reviendroit-il plus capable.*

Il prit sa route par les Suisses avec la resolution de visiter ce qu'il n'avoit pû voir de la haute Allemagne dans ses premiers voiages. Il luy auroit été facile de trouver à Basle, à Zurich & dans d'autres villes, des Philosophes & des Mathématiciens capables de l'entretenir : mais il fut plus curieux de voir des animaux, des eaux, des montagnes, l'air de chaque pays avec ses metéores, & generalement ce qui étoit le plus eloigné de la fréquentation des hommes, pour mieux connoître la nature des choses qui paroissent les moins connuës au vulgaire des sçavans. Lors qu'il passoit dans les villes, il n'y voioit les sçavans que comme les autres hommes, & il n'observoit pas moins leurs actions que leurs discours.

Des Suisses il passa chez les Grisons, parmi lesquels les mouvemens de la Valtelline le retinrent pendant quelque temps. Il continüa ses voiages par le Comté de Tirol, d'où il se rendit à Venise vers le temps des Rogations pour y voir la cérémonie des

épousailles du Doge avec la mer Adriatique. De Venise il songea à se décharger de l'obligation qu'il s'étoit imposée en Allemagne au mois de Novembre de l'an 1619, par un vœu qu'il avoit fait d'aller à Lorette, & dont il n'avoit pû s'acquiter en ce temps-là. Son vœu accompli, il eut le loisir avant que d'aller à Rome de vacquer aux affaires domestiques qui luy avoient servi de pretexte pour son voiage auprés de ses Parens. Le pretexte étoit de travailler à se faire Intendant de l'armée de France en Piémont sous le connétable de Lesdiguiéres ; ce qui ne réüssit pas. 1624

L'occasion du Jubilé des xxv ans dont l'ouverture devoit se faire la veille de Noël à continuër toute l'année suivante, fit naître dans son esprit quelques mouvemens de dévotion, quoique l'unique motif de son voiage n'eust été d'abord que la curiosité de voir la ville de Rome & la Cour du Pape. Il arriva dans la ville sur la fin de Novembre : le concours prodigieux des peuples qui y abordoient de tous les endroits de l'Europe Catholique, luy parut si

favorable

1624 favorable à la paſſion qu'il avoit toûjours eüe de connoître le genre humain par
1625 luy-même, qu'au lieu de paſſer ſon temps à examiner des édifices, des ſtatuës, des tableaux, des antiques, des manuſcrits, & les autres raretez de l'ancienne & de la nouvelle Rome, il s'appliqua particuliérement à étudier les inclinations, les mœurs, les diſpoſitions, & les caractéres d'eſprit dans la foule & le mélange de tant de nations differentes. Cette commodité le diſpenſa de faire d'autres voiages, & luy ôta l'envie d'aller au fonds de la Sicile & de l'Eſpagne chercher les peuples qui luy reſtoient à voir.

VIII. *Son retour en France.*

Il partit de Rome pour revenir en France dans le même temps que le Cardinal François Barberin neveu du Pape dont il avoit acquis l'eſtime & l'amitié s'embarqua pour ſa légation auprés du Roy tres-chrétien. Mais il voulut s'en retourner par terre pour ne pas perdre l'occaſion de voir un pays qu'il étoit bien aiſe de connoître. Il paſſa par la Toſcane, où il ne manqua point de viſiter le celebre Galilée, ſi nous en croions ceux qui ont parlé de ſon voiage d'Ita-

lie. Mais cela ne s'est écrit que sur de 1625
fausses rélations : & nous sommes obligez de reconnoître sur son propre témoignage *qu'il n'a jamais vû ce* Mathematicien, *& qu'il n'a eu aucune communication avec luy.*

Tout étoit rempli du bruit des expéditions que le Duc de Savoye & le Connétable de Lesdiguiéres faisoient sur les Genois & les Espagnols. C'est ce qui donna à M. Descartes la curiosité d'aller au sortir de la Toscane visiter l'armée du Connétable qu'il trouva occupé du siége de Gavi lors qu'il arriva dans son camp. La ville prise le dernier jour d'Avril, il voulut être encore témoin d'une partie des merveilleux progrés que faisoit l'armée du duc de Savoie. De là il vint à Turin vers le milieu de May ; mais passant par le pas de Suse pour rentrer en France, il se détourna du côté de la Savoye pour examiner la hauteur des Alpes. Ce fut en cette occasion qu'aprés quelques observations sur les neiges échauffées puis appesanties par le Soleil que la moindre émotion d'air fait tomber les unes sur les autres avec grand bruit, il crût avoir deviné la cause du tonnerre,

&

1625 & trouvé la raiſon pour laquelle il tonne plus rarement l'hiver que l'été.

IX. *Il vient demeurer à Paris.* Il vint en poſte de Lion en Poitou, d'où aiant appris que ſon Pere étoit à Paris, il partit ſur la fin de Juin pour l'aller joindre & prendre ſes avis touchant la charge de Lieutenant General de Chatelleraut qu'on luy offroit avec une aſſez bonne compoſition. Etant arrivé il trouva ſon Pere parti pour retourner en Bretagne : ce qui étant joint avec les ſollicitations des amis qui ſouhaitoient de le voir établi à Paris, ne contribua pas peu à faire échouër ſon affaire de Chatelleraut, & à le dégouter de la Province.

Sa maniere de vivre. Aiant pris un logement chez M. le Vaſſeur d'Etioles pere de M. le Vaſſeur aujourd'hui Conſeiller à la Grand'Chambre, il ſe fit une eſpéce d'établiſſement à Paris. Là s'étant formé un modéle de conduite ſur la maniére de vivre que les honnêtes gens du monde ont coûtume de ſe preſcrire, il embraſſa le genre de vie le plus ſimple & le plus eloigné de la ſingularité & de l'affectation qu'il puſt s'imaginer. Tout étoit aſſez commun chez luy en apparence : ſon meuble

&

& sa table étoient toûjours trés-propres, 1625
mais sans superflu. Il étoit servi d'un petit nombre de valets ; il marchoit sans train dans les ruës ; vêtu d'un simple taffetas verd selon la mode de ces temps-là, ne portant le plumet l'écharpe & l'épée que comme des marques de sa qualité, dont il n'étoit point libre alors à un Gentilhomme de se dispenser.

Il avoit remis à la fin de ses voiages à se determiner sur le choix d'une profession stable pour le reste de ses jours. Mais quoiqu'il ne parût pas beaucoup plus avancé dans ses deliberations qu'au commencement, il ne laissoit pas de s'affermir insensiblement dans la pensée de ne s'assujettir à aucun employ. Ce n'est pas qu'il ne fist encore une revûë fort serieuse sur les occupations diverses qu'ont les hommes en cette vie, pour voir s'il en trouveroit quelqu'une à sa bienséance, & qui fust conforme aux dispositions de son esprit. Mais aprés avoir examiné solidement toutes choses au poids de la raison, il jugea qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de continuër dans l'occupation où il se trouvoit actuellement, depuis qu'il s'étoit

défait

1625 défait des prejugez de ſon éducation. Cette occupation conſiſtoit uniquement à emploier toute ſa vie à cultiver ſa raiſon, & à s'avancer de tout ſon poſſible dans la connoiſſance de la verité, ſuivant la methode qu'il s'étoit preſcrite.

Maximes pour ſa conduite. Il ne ſe trouvoit, par la grace de Dieu, eſclave d'aucune des paſſions qui rendent les jeunes gens vicieux. Il étoit parfaitement gueri de l'inclination qu'on luy avoit autrefois inſpirée pour le jeu, & de l'indifference pour la perte de ſon temps. L'irreſolution qui pouvoit luy reſter touchant les vûës generales de ſon état ne tomboit point ſur ſes actions particulieres. Il vivoit & agiſſoit indépendemment de l'incertitude qu'il trouvoit dans les jugemens qu'il faiſoit ſur les ſciences. Selon les maximes de la Morale qu'il s'étoit faites, il pretendoit embraſſer les opinions les plus moderées, les plus communément reçûës dans la pratique, & les plus éloignées de l'excés, pour regler ſa conduite ; ſe faiſant d'ailleurs la juſtice de ne pas preferer ſes opinions particuliéres à celles des perſonnes qu'il jugeoit plus ſages & mieux

mieux ſenſées que luy. 1625

Il paroiſſoit en toutes rencontres tellement jaloux de ſa liberté, qu'il ne pouvoit diſſimuler l'éloignement qu'il avoit pour tous les engagemens qui ſont capables de nous priver de nôtre indifference dans nos actions. Ce n'eſt pas qu'il pretendiſt trouver à redire aux loix qui pour remedier à l'inconſtance des eſprits foibles, ou pour établir des ſuretez dans le commerce de la vie, permettent qu'on faſſe des vœux ou des contrats, qui obligent ceux qui les font volontairement & legitimement, à perſeverer dans leur entrepriſe. Mais ne voiant rien au monde qui demeuraſt toûjours en même état, & ſe promettant de perfectionner ſes jugemens de plus en plus, il auroit crû offenſer le bon ſens s'il ſe fuſt obligé à prendre une choſe pour bonne lors qu'elle auroit ceſſé de l'être ou de luy paroître telle, ſous pretexte qu'il l'auroit trouvée bonne dans un autre temps.

A l'egard des actions de ſa vie qu'il ne croioit point pouvoir ſouffrir de delai, lors qu'il n'étoit point en état de diſcerner les opinions les plus veritables,

1625. bles, il s'attachoit toûjours aux plus probables. S'il arrivoit qu'il ne trouvaſt point plus de probabilité dans les unes que dans les autres, il ne laiſſoit pas de ſe déterminer à quelqu'une, & de les conſiderer enſuite non plus comme douteuſes par rapport à la pratique, mais comme tres-vraies & tres-certaines, parce qu'il croioit que la raiſon qui l'y avoit fait déterminer ſe trouvoit telle. Par ce moien il vint à bout de ſe délivrer des repentirs & des remords qui ont coûtume d'agiter les conſciences des eſprits foibles & chancelans, qui ſe portent trop legerement à pratiquer comme bonnes les choſes qu'ils jugent aprés être mauvaiſes. Perſuadé que ſa volonté ne ſe portoit à ſuivre ou à fuir aucune choſe qu'autant que ſon entendement la luy repreſentoit bonne ou mauvaiſe, il croioit qu'il luy ſuffiſoit de bien juger pour bien faire, c'eſt à dire, pour acquerir toutes les vertus, & tous les biens qu'elles peuvent produire.

Avec ces diſpoſitions interieures, il vivoit en apparence de la même maniere que ceux qui étant libres de tout emploi ne ſongent qu'à paſſer une vie

douce

douce & innocente aux yeux des hommes ; qui s'étudient à séparer les plaisirs des vices ; & qui pour joüir de leur loisir sans s'ennuier ont recours de temps en temps à des divertissemens honnêtes. Ainsi sa conduite n'aiant rien de singulier qui fust capable de fraper les yeux ou l'imagination des autres, personne ne formoit d'obstacle à la continuation de ses desseins, & il avançoit de jour en jour dans la recherche de la verité qui regarde les choses naturelles. 1625

X. & XI. *Sa reputation luy fait des amis, & l'accable de visites.*

QUOIQUE M. Descartes se fust procuré une espéce d'établissement à Paris, il ne s'assujettit pourtant pas tellement à la residence pendant les trois ans qu'il y demeura, qu'il ne se donnast la liberté d'entreprendre de temps en temps des promenades à la campagne, & des voiages même en province.

Quelques semaines aprés son retour d'Italie, le desir de revoir la Cour de France le fit aller à Fontainebleau où il eut occasion de saluër le Legat qu'il n'avoit point vû depuis son départ de Rome. Il se servit du credit qu'il avoit acquis auprés de lui pour lui recommander quelques personnes de lettres d'en-

1625 tre ses amis, & nommément M. de *Balzac*, dont il défendit la cause devant ce Cardinal, contre le Pere Goulu General des Feüillans.

1626 Aprés un voiage qu'il fit l'année suivante en Bretagne & en Poitou, avec M. le Vasseur son hoste & son parent, il alla se loger au fauxbourg S. Germain pour y vivre plus retiré. Mais il ne lui fut plus aussi aisé qu'auparavant de joüir de son loisir. Ses anciens amis, & particulierement M. Mydorge & le Pere Mersenne avoient tellement étendu sa réputation, qu'il se trouva en peu de temps accablé de visites, & que le lieu de sa retraite se vid changé en un rendez-vous de conferences. Il ne pût empécher que le nombre de ses amis ne multipliast, mais au moins fut il le maître de son discernement dans le choix qu'il en fit.

Les principaux de ces amis outre M. de Balzac dont nous venons de parler, furent M. *Hardy* conseiller au châtelet habile dans la connoissance des Mathematiques & d'un tres-grand nombre de langues. M. *de Beaune* sieur de Gouliou conseiller au presidial de Blois l'un des plus

plus grands genies de son temps, en ce qui concernoit les Mathematiques. M. *Morin* professeur Royal des Mathematiques à Paris & docteur en Medecine. Le Pere *Gibieuf* docteur de Sorbonne & Prêtre de l'Oratoire l'un des plus grands Theologiens de son siécle. Le Pere de *la Barde*, ; le Pere de *Sancy*; le Pere de *Gondren* tous de la même congregation outre le Cardinal de *Berulle* qui en étoit le chef. M. *Des Argues* Gentilhomme Lionnois habile dans les Méchaniques. M. de *Boissat* Gentilhomme du Dauphiné qu'il avoit vû au siége de Gavi. M. de *Serizay* Intendant de la Maison de M. de la Rochefoucaud. M. *Sarazin* qui fut secretaire de M. le Prince de Conty. M. *Silhon* Gentilhomme de Gascogne. M. *Frenicle* sieur de Bessy. M. *Iumeau* Prieur de sainte Croix, qui passoit pour l'un des grands Arithmeticiens du siécle avec M. Frenicle, & qui avoit été Precepteur de M. le Duc de Verneüil. M. de *Marandé* Greffier de la cour des Aydes. M. l'Abbé de *Launay*. M. des *Barreaux*. M. l'Abbé de *Touchelaye* l'aîné. M. de *Gandais*. M. de *Ville-Arnoux*. M. de

1625

E ij *Ville-*

1627 *Ville Bressieux* Medecin de Grenoble ; & plusieurs autres encore, dont nous ne nommerons que M. *Picot* Prieur du Rouvre qui voulut être dans la suite des temps son correspondant, & l'agent de ses affaires domestiques.

XII. *Taille des verres de lunettes & de miroirs.*

MAIS de tous ses amis il ne voioit alors, aprés le Pere Mersenne, personne avec plus d'assiduité que M. Mydorge. Aussi n'en avoit-il trouvé aucun dont la conversation luy fût plus avantageuse, & les services plus réels & plus sensibles. C'est ce qu'il éprouva particuliérement au sujet des verres que M. Mydorge luy fit tailler à Paris durant les années 1627 & 1628, qu'ils jouïssoient l'un de l'autre à loisir. Rien ne lui parût plus utile que ces verres pour connoître & pour expliquer la nature de la lumiére, de la vision, & de la réfraction. M. Mydorge luy en fit faire de paraboliques, & d'hyperboliques, d'ovales, & d'elliptiques. Et comme il avoit la main aussi sûre & aussi délicate que l'esprit subtil, il voulut décrire luy-même les hyperboles & les ellipses.

Ferrier ouvrier

M. Descartes devint lui-même en

peu

peu de temps un grand maître dans l'art de tailler les verres. Et comme l'industrie des Mathematiciens se trouve souvent inutile par la faute des ouvriers dont l'adresse ne répond pas toûjours à l'esprit des auteurs qui les font travailler, il s'appliqua particuliérement à former la main de quelques tourneurs qu'il trouva les plus experts, & les mieux disposez à ce travail. C'est ce qu'il fit particuliérement en faveur du fameux *Ferrier* faiseur d'instrumens de Mathematiques, qui n'étoit pas un simple artisan qui ne sçût que remüer la main. Il possedoit encore la theorie de sa profession, & n'étoit pas ignorant dans les Mathematiques. Il s'attacha particuliérement à M. Descartes qui le prit en affection, & qui non content de l'emploier d'une maniére à rehausser sa fortune, voulut encore lui apprendre les moiens de se perfectionner dans son art.

1627

d'instrumens de Mathematiques.

Cependant il s'apperçût qu'il étoit retombé dans l'enfoncement des sciences abstraites ausquelles il avoit renoncé. Il s'en retira de nouveau, voiant combien il y avoit peu de gens dans tout Paris avec qui il en pûst commu-

M. Descartes se dégoûte des compagnies.

1627 niquer. Mais il reprit avec encore plus d'ardeur que jamais l'étude de l'Homme qu'il avoit tant cultivée durant ſes voiages. Elle lui fit aſſez connoître que ces ſciences abſtraites ne nous ſont pas trop convenables, & que lui même en les
1628 pénétrant s'égaroit encore plus que les autres hommes en les ignorant. Il avoit crû trouver au moins parmi tant d'honnêtes gens beaucoup de compagnons dans l'étude de l'Homme, puiſque c'eſt celle qui nous convient le plus. Mais il ſe vid trompé, & il remarqua que dans cette grande ville qui paſſe pour l'abregé du monde, de même qu'à Rome, à Veniſe, & par tout où il s'étoit trouvé, il y a encore moins de gens qui étudient l'Homme que la Géometrie.

Cela le fit reſoudre encore une fois à ſe paſſer de lui ſeul autant qu'il lui ſeroit poſſible, & à ſe contenter d'un petit nombre d'amis choiſis pour le ſoulagement de la vie. Mais ſa reputation fut un grand obſtacle à cette reſolution. Elle avoit fait de la maiſon de M. le Vaſſeur où il étoit retourné du faux-bourg S. Germain, une eſpéce d'académie en y attirant une infinité de gens

qui

quì s'introduisoient chez lui à la faveur de ses amis. Les curieux de literature ne manquerent pas de s'y glisser parmi les autres ; & se joignant à ceux de ses amis qui se plaisoient le plus à répandre sa reputation, ils se hazarderent de lui proposer de prendre la plume pour faire part de ses connoissances au public. Les libraires même qui ne cherchent qu'à trafiquer de la reputation des auteurs, semblerent vouloir être aussi de la conspiration de ceux qui l'assiegeoient chez M. le Vasseur. Il nous apprend que dés ce temps-là des gens de cette profession lui firent offrir des présens pour l'engager à leur promettre la copie de ce qu'il pourroit composer, n'étant pas honteux de vouloir acheter l'honneur de le servir. 1628

Il se cache & est découvert

Voilà ce qui lui rendoit le séjour de Paris onéreux, & qui lui faisoit sentir sa propre reputation comme un poids insupportable. Il n'y trouva de remède que dans la retraite, & pour commencer à se délivrer des importunitez de ceux qui le frequentoient trop souvent, il quitta encore une fois la maison de M. le Vasseur, & se retira aux extré-

1628 mitez de la ville en un quartier où il devoit ne ſe rendre viſible qu'à un tres-petit nombre d'amis qui avoient ſon ſecret. M. le Vaſſeur à qui il n'avoit pas jugé à propos de le communiquer fut quelque temps en inquietude, juſqu'à ce que le hazard lui aiant fait rencontrer le valet de nôtre Philoſophe au bout de cinq ou ſix ſemaines, il l'obligea de lui declarer la demeure de ſon maître, & de l'y conduire. Il étoit plus d'onze heures lors qu'il le trouva ſur le point de ſe lever, aprés avoir quelque temps conſideré ſa maniére d'étudier & d'écrire dans le lit, par l'artifice du valet qui lui avoit declaré le ſecret de ſon maître.

XIII. *Il va au ſiege de la Rochelle.*

M. DESCARTES ſe voiant ainſi découvert eut beau regreter la douleur de ſa retraite, & chercher les moiens de reparer la perte de ſa liberté. Il ne pût détourner le cours de ſa mauvaiſe fortune, & il ſe vid en peu de jours retombé dans les inconvéniens dont il s'étoit délivré en ſe cachant. Le déplaiſir qu'il en eut le chaſſa de ſon quartier, & lui fit naître le deſir d'aller voir le ſiége de la Rochelle.

Il ſe rendit au païs d'Aunis vers la fin du

du mois d'Aoust de l'an 1628, pour être seulement le témoin du siége qui étoit déja fort avancé, & pour examiner en Mathematicien la fameuse digue du Cardinal de Richelieu, & la ligne de communication. Mais il ne pût honnêtement se défendre d'y servir en qualité de Volontaire, voiant l'activité avec laquelle le Roy disposoit en personne son armée par terre & par mer. En quoy il fut suivi par divers autres Gentilshommes de son âge qui n'étoient venus au siége que par une curiosité semblable à la sienne. 1628

Il entra dans la ville avec l'armée du Roy le jour de la Toussaints qui étoit un mercredi. Il assista le lendemain des Morts à la procession solennelle du S. Sacrement qui se fit par les ruës : & n'aiant plus rien à voir dans ce pays aprés la consommation de cette celebre expedition, il revint en poste à Paris où il se trouva pour la saint Martin.

XIV. *Il se trouve en une celebre assemblée chez le Nonce.*

Peu de jours aprés son retour il se tint une assemblée de personnes sçavantes & curieuses chez le Nonce du Pape M. de Bagné qui fut Cardinal peu de temps aprés, & qui honoroit nôtre

E v Philosophe

1628 Philoſophe de ſon amitié depuis quelque temps. M. Deſcartes y fut convié, & il y mena le P. Merſenne & M. de Ville-Breſſieux pour entendre le Sieur *Chandoux* qui devoit y debiter des ſentimens nouveaux ſur la philoſophie.

Chandoux fit un grand diſcours pour refuter la maniére d'enſeigner la philoſophie qui eſt ordinaire dans l'école. Il propoſa même un ſyſtéme aſſez ſuivi pour la philoſophie qu'il prétendoit établir, & qu'il vouloit faire paſſer pour nouvelle.

L'agrément dont il accompagna ſon diſcours impoſa tellement à la compagnie qu'il en reçût des applaudiſſemens preſque univerſels. Il n'y eut que M. Deſcartes qui affecta de ne point faire éclater au dehors les ſignes d'une ſatisfaction qu'il n'avoit pas effectivement reçûë du diſcours du ſieur de Chandoux. Le Cardinal de Berulle qui étoit de l'aſſemblée s'apperçût de ſon ſilence. Ce qui le porta à lui demander ſon ſentiment ſur ce qu'il venoit d'entendre, & qui avoit paru ſi beau à la compagnie.

On le fait expliquer ſur ce

M. Deſcartes fit ce qu'il pût pour s'en excuſer, témoignant qu'il n'avoit rien

à dire

à dire aprés les approbations de tant de sçavans hommes. Cette défaite accompagnée d'un accent qui avoit quelque chose de suspect, fit conjecturer au Cardinal qu'il n'en jugeoit pas entiérement comme les autres. Cela l'excita encore davantage à lui faire declarer ce qu'il en pensoit. M. le Nonce & les autres personnes les plus remarquables de l'assemblée joignirent leurs instances à celles du Cardinal pour le presser de parler. De sorte que ne pouvant plus reculer sans incivilité, il dit à la compagnie qu'il n'avoit certainement encore entendu personne qui dût se vanter de parler mieux que venoit de faire le sieur de Chandoux. Il loüa d'abord l'éloquence de son discours, & les beaux talens qu'il avoit pour la parole. Il approuva même cette genereuse liberté qu'il avoit fait paroître pour tâcher de tirer la philosophie de la vexation des Scholastiques. Mais il prit occasion de ce discours pour faire remarquer la force de la vrai semblance qui occupe la place de la verité, & qui dans cette rencontre paroissoit avoir triomphé du jugement de tant de personnes graves & judicieuses.

1628

qu'il pense de la Philosophie.

1628 judicieuſes. Il ajoûta que lors qu'on a affaire à des gens aſſez faciles pour vouloir bien ſe contenter du vrai ſemblable, comme venoit de faire l'illuſtre aſſemblée devant laquelle il avoit l'honneur de parler ; il n'étoit pas difficile de debiter le faux pour le vrai, & de faire reciproquement paſſer le vrai pour le faux à la faveur de l'apparent.

Pour en faire l'épreuve ſur le champ, il demanda à l'aſſemblée que quelqu'un de la compagnie voulût prendre la peine de lui propoſer telle verité qu'il lui plairoit, & qui fût du nombre de celles qui paroiſſent les plus inconteſtables. On le fit, & avec douze argumens tous plus vrai-ſemblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie qu'elle étoit fauſſe. Il ſe fit enſuite propoſer une fauſſeté de celles que l'on a coûtume de prendre pour les plus évidentes, & par le moien d'une douzaine d'autres argumens vrai-ſemblables, il porta ſes auditeurs à la reconnoître pour une verité plauſible. L'aſſemblée fut ſurpriſe de la force & de l'étenduë de genie que M. Deſcartes faiſoit paroître dans ſes raiſonne-

mens : mais elle fut encore plus éton- 1628
née de se voir si clairement convaincuë
de la facilité avec laquelle nôtre esprit
devient la duppe de la vrai-semblance.

On lui demanda ensuite s'il ne connoissoit pas quelque moien infaillible pour éviter les sophismes. Il répondit qu'il n'en connoissoit point de plus infaillible que celui dont il avoit coûtume de se servir, ajoûtant qu'il l'avoit tiré du fonds des Mathématiques, & qu'il ne croioit pas qu'il y eust de veritez qu'il ne pûst démontrer clairement avec ce moien suivant ses propres principes.

Ce moien n'étoit autre que sa regle universelle qu'il appelloit autrement sa *Methode naturelle*, sur laquelle il mettoit à l'épreuve toutes sortes de propositions. Le premier fruit de cette methode étoit de faire voir d'abord si la proposition étoit possible ou non. L'autre fruit consistoit à lui faire soudre infailliblement la difficulté de la même proposition.

Le Cardinal de Berulle le détermine à donner sa philosophie.

Il n'y eut personne dans la compagnie qui ne parût touché de ses raisonnemens : mais personne ne les goûta mieux,

1628 mieux que le Cardinal de Berulle, qui témoigna à M. Descartes qu'il souhaiteroit l'entendre encore une autre fois sur le même sujet en particulier. M. Descartes sensible à l'honneur que lui faisoit une personne de cette importance, lui rendit visite peu de jours aprés, & l'entretint des premiéres pensées qui lui étoient venuës sur la philosophie, aprés s'être apperçû de l'inutilité des moiens qu'on emploie communément pour la traiter. Il lui fit entrevoir les suites que ces pensées pourroient avoir si elles étoient bien conduites, & l'utilité que le public en retireroit si l'on appliquoit sa maniére de philosopher à la Medecine & à la Mechanique, dont l'une produiroit le rétablissement & la conservation de la santé, l'autre la diminution & le soulagement des travaux des hommes.

Le Cardinal n'eût pas de peine à comprendre l'importance du dessein; & le jugeant tres-propre pour l'executer, il emploia l'autorité qu'il avoit sur son esprit pour le porter à entreprendre ce grand ouvrage. Il lui en fit même une obligation de conscience. Il lui fit

entendre

entendre qu'aiant reçû de Dieu une 1628
force & une penetration d'esprit avec des lumieres sur cela qu'il n'avoit point accordées à d'autres, il lui rendroit un compte exact de l'emploi de ses talens, & seroit responsable devant ce juge souverain des hommes du tort qu'il feroit au genre humain en le privant du fruit de ses meditations. Il alla même jusqu'à l'assurer qu'avec des intentions aussi pures, & une capacité d'esprit aussi vaste que celle qu'il lui connoissoit, Dieu ne manqueroit pas de benir son travail, & de le combler de tout le succés qu'il en pourroit attendre.

L'impression que les exhortations de ce pieux Cardinal firent sur lui, se trouvant jointe à ce que son naturel, & sa raison lui dictoient depuis long-temps, acheva de le déterminer. Jusques là il n'avoit encore embrassé aucun parti dans la philosophie ; & il n'avoit point choisi de secte, comme nous l'apprenons de lui-même. Il se confirma dans la resolution de conserver sa liberté, & de travailler sur la Nature même, sans s'arrêter à voir en quoi il s'approcheroit ou s'éloigneroit de ceux qui avoient traité la philosophie avant lui.

1628 Les instances que ses amis renouvellerent pour le presser de communiquer ses lumieres au Public ne lui permirent pas de reculer plus loin. Il ne délibera plus que sur les moiens d'executer son dessein plus commodément : & aiant marqué deux principaux obstacles qui pourroient l'empêcher de reüssir ; sçavoir la chaleur du climat, & la foule du grand monde, il resolut de se retirer pour toûjours du lieu de ses habitudes, & de se procurer une solitude parfaite dans un pays mediocrement froid, où il ne seroit pas connu.

LIVRE TROISIE'ME

depuis 1628 jusqu'en 1637.

I. *Il se retire à la cāpagne, puis en Hollande.*

AIANT choisi la Hollande pour le lieu de sa retraite, comme le plus favorable à l'execution de ses desseins, il établit le P. Mersenne son correspondant pour le commerce des lettres qu'il devoit entretenir en France, & commit le soin de ses affaires do-

mestiques à l'Abbé Picot. Etant sorti de la Ville vers le commencement de l'Avent de l'an 1628, il ne jugea point à propos d'aller droit en Hollande pour ne pas exposer d'abord sa santé à la rigueur de la saison : mais il se retira en un endroit de la campagne où il passa l'hiver loin des commoditez des villes pour s'accoûtumer par dégrez au froid & à la solitude. 1628

Aprés un apprentissage de prés de quatre mois, il prit la route de Hollande sur la fin de Mars de l'an 1629. Il achevoit alors la trente-troisiéme année de son âge : & à peine fut-il arrivé à Amsterdam, qu'il reçût avis du mécontentement de ceux qui murmuroient contre sa resolution, & qui blâmoient sa retraite. Les plaintes qu'on en forma n'avoient point, à vrai dire, d'autre source que l'estime & l'amitié des personnes de sa connoissance qui se croioient abandonnées. Elles se reduisoient à trois sortes de reproches qu'on lui faisoit ; premierement d'avoir quitté la France, où la reconnoissance pour sa naissance & son éducatiõ sembloit devoit l'attacher ; ensuite d'avoir choisi la Hollande préferable- 1629

1629 ferablement à tout autre endroit de l'Europe ; & enfin d'avoir renoncé à la societé humaine en fuiant les compagnies.

Comme il avoit preparé son esprit à tout évenement, il s'étoit aussi endurci le cœur contre la fausse tendresse : & persuadé que sa conduite n'avoit besoin d'aucune justification, il ne se mit pas en peine de faire cesser les plaintes de ses proches & de ses amis. Mais voiant que le temps avoit dissipé leurs ressentimens dont la raison n'auroit peut-être pû venir à bout sur l'heure, il voulut bien donner des éclaircissemens à sa conduite pour la satisfaction de ceux qui auroient été touchez de ces sortes de reproches. Pour raison d'avoir quitté la France, il alleguoit les importunitez du grand monde qu'il auroit été obligé de voir & de souffrir dans son pays au préjudice de ses études, outre la chaleur du climat qu'il ne trouvoit point favorable à son temperament par rapport à la liberté de son esprit. Pour justifier le choix qu'il avoit fait de la Hollande, il rapportoit la tranquillité dont le fonds de ce pays jouïssoit, en-

vironné des armées qui servoient à le conserver; les commoditez de la vie que le commerce y produisoit; les moiens d'y vivre solitaire & inconnu au milieu d'une foule de peuple occupé de ses propres affaires & enfin la qualité du climat préferable pour sa santé à la chaleur de l'air d'Italie dont il auroit choisi le séjour sans cela par la consideration de la Religion Catholique. Mais pour ce qui est du reproche qu'on lui faisoit de fuir la compagnie des hommes, il étoit bien persuadé que c'étoit moins sa cause particuliere que celle de tous les grands Philosophes, qui pour se procurer la liberté de vacquer à l'étude & à la méditation ont abandonné la Cour des Princes, & le séjour de leur patrie.

1629

II. *Sa vie ambulante & cachée en Hollande.*

ETANT arrivé en Hollande il fit connoître d'abord qu'il s'y regarderoit toûjours comme un étranger qui n'aspiroit point aux droits de citoien, & il ne chercha à se loger qu'avec la resolution de changer souvent de demeure. L'espace de plus de vingt ans qu'il passa en Hollande, qu'il appelloit son hermitage, n'eût presque rien de plus stable

que

1629 que le séjour des Israëlites dans l'Arabie deserte. Quoiqu'il se vantât de pouvoir garder la solitude dans la plus grande foule des peuples aussi aisément que dans le fond des deserts, il évitoit neanmoins le cœur des grandes villes, & affectoit de loger au bout de leurs fauxbourgs. Il leur préferoit toûjours les villages & les maisons détachées au milieu de la campagne, autant qu'il en pouvoit trouver de commodes, & qui fussent assez voisines des villes pour en tirer sa subsistance plus facilement.

Jamais ou rarement faisoit-il addresser les lettres & les paquets qu'on lui envoioit au lieu de sa demeure en droiture, afin d'être mieux caché. C'étoit tantôt à Dort par M. Beckman, à Harlem par M. Bloemaërt, à Amsterdam par Mademoiselle Reyniers, ou M. Van-Sureck de Bergen, à Leyde par M. Hooghe-land; & tantôt à Utrecht par M. Regius, ou M. Schurmans, frére de la sçavante Demoiselle de ce nom. Il n'y avoit ordinairement que le P. Mersenne en France qui eût son secret là dessus; & il le luy garda si religieusement que plusieurs des gens de lettres & des curieux

1629

tieux de France qui voiagérent pendant tout ce temps en Hollande, furent privez de la satisfaction de le voir pour n'avoir pû le déterrer. De son côté lorsqu'il écrivoit à ses amis, sur tout avant qu'il se fût établi à Egmond, il dattoit ordinairement ses lettres non pas du lieu où il demeuroit, mais de quelque ville, comme Amsterdam, Leyde, &c. où il étoit assuré qu'on ne le trouveroit pas. Lorsqu'il commençoit à être trop connu en un endroit & qu'il se voioit visité trop fréquemment par des personnes qui lui étoient inutiles, il ne tardoit pas de déloger pour rompre ces habitudes, & se retirer en un autre lieu où il ne fût pas connu. Ce qui luy reüssit jusqu'à ce que sa réputation servît à le découvrir par tout où elle le suivoit comme son ombre.

Il va demeurer en Frise, où il travaille à ses méditations Metaphysiques.

D'Amsterdam où il s'étoit arrété d'abord il passa en Frise ; & se retira prés de Franeker. Il se logea dans un petit château qui n'étoit separé de cette ville que par un fossé. Il jugea ce lieu d'autant plus commode pour lui que l'on y disoit la Messe en toute sureté, & qu'on y trouvoit une liberté entiére pour

tous

1629 tous les aurres exercices de la Religion Catholique.

Ce fut là qu'aiant renouvellé devant les autels ſes anciennes proteſtations de ne travailler que pour la gloire de Dieu & l'utilité du genre humain, il voulut commencer ſes études par ſes Méditations ſur l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de nôtre Ame. Mais pour ne rien entreprendre ſur ce qui étoit du reſſort de la Theologie, il ne voulut enviſager Dieu dans tout ſon travail que comme l'Auteur de la Nature, à qui il prétendoit conſacrer tous ſes talens. Ce n'étoit pas la Theologie naturelle, mais ſeulement celle de revelation qu'il excluoit de ſes deſſeins.

III. *Ses vuës touchant la Dioptrique.*

Il ne donnoit pas tellement ſon temps à la Metaphyſique ou Theologie naturelle qu'il n'en reſervât quelque portion pour les experiences de Phyſique, & particulierement pour celles de la Dioptrique, auſquelles il s'étoit déja beaucoup appliqué en France. A peine ſe vit-il établi en Friſe qu'il ſe ſouvint d'avoir laiſſé à Paris le ſieur Ferrier, ce celebre ouvrier d'inſtrumens de Mathematiques qu'il avoit emploié

ploié pour la taille des verres. Il ne se crut pas déchargé du soin qu'il avoit pris autrefois de sa fortune & de son instruction. Mais les offres qu il lui fit de le recevoir chez lui & de l'entretenir comme son frére, dans une communication égale de biens & d'études devinrent inutiles par le défaut de conduite dans Ferrier, que la negligence fit tomber depuis dans diverses miseres ausquelles M. Descartes qui les lui avoit prédites, ne pût remedier qu'à demi de si loin. 1629

Il retourne à Amsterdam.

Les irresolutions de Ferrier lui firent changer les mesures prises pour divers laboratoires qu'il avoit déja préparez dans sa maison prés de Franeker afin de le faire travailler aux instrumens & aux verres. Au bout de six mois il quitta cette demeure pour revenir à Amsterdam, où il emploia encore trois mois à ses Méditations Metaphysiques. Mais le traité qu'il en avoit commencé fut interrompu par d'autres études au commencement de l'année suivante, & il ne le reprit que dix ans aprés.

IV.

[illegible]asion de son traité des

IL ETOIT encore en Frise lorsqu'il fut sollicité de donner ses reflexions sur le

1629 le fameux phénomene des *Parhèlies* ou faux Soleils obſervé à Rome le xx de Mars de l'an 1629. L'obſervation lui avoit été envoiée par le P. Merſene, & dés auparavant par le ſieur *Henry Reneri* ou *Renier* nouvel ami qu'il avoit fait à ſon arrivée en Hollande, & qui fut depuis conſideré comme le premier de ſes diſciples ou ſectateurs, qui aient enſeigné publiquement ſa Philoſophie. Reneri l'avoit receuë de M. Gaſſendi qui étoit alors en Hollande, & qui y fit lui-même une diſſertation dans le cours de ſon voiage, avant M. Deſcartes.

Meteores Phénomene des Parhélies.

C'eſt à cette obſervation des Parhélies que le public eſt redevable en partie du beau traité des Méteores que M. Deſcartes lui donna quelques années aprés. Il interrompit ſes Meditations Metaphyſiques pour examiner par ordre tous les Metéores : & il travailla pluſieurs jours ſur cette matiere avant que d'y trouver dequoi ſe ſatisfaire. Mais enfin s'étant mis en état par pluſieurs obſervations tres-exactes de rendre raiſon de la pluſpart des Metéores, & ſur tout des couleurs de l'Arc-en-Ciel qui lui avoient donné plus de peine que le reſte, il reſolut

solut d'en faire un Traité qui finit par la dissertation des Parhélies. 1629

A SON retour de Frise il perdit un excellent directeur & un ami tres-sincére en la personne du Cardinal de Berulle mort subitement à Paris le 2 jour d'Octobre. Il avoit toûjours eû beaucoup de veneration pour son merite, beaucoup de deference pour ses avis. Il le consideroit aprés Dieu comme le principal auteur de ses desseins : & il eût la satisfaction aprés sa mort de trouver de ses disciples, je veux dire, des Prêtres de l'Oratoire entre les mains desquels il pût confier la direction de sa conscience pendant tout le temps de sa demeure en Hollande.

V. *Mort de son directeur le Cardinal de Berulle.*

Il ne se vid pas plûtôt établi à Amsterdam que ne pouvant oublier la fin de sa Philosophie qui n'étoit autre que l'utilité du genre humain, il entreprit serieusement l'étude de la Medecine, & s'apliqua en particulier à l'Anatomie & à la Chymie. Il s'étoit imaginé que rien n'étoit plus capable de produire la felicité temporelle de ce monde qu'une heureuse union de la Medecine avec les Mathematiques. Mais avant que de pou-

Etude de la Medecine, de l'Anatomie, de la Chymie.

1629 voir contribuër au ſoulagement des travaux de l'homme, & à la multiplication des commoditez de la vie par la Méchanique, il jugea qu'il falloit chercher les moiens de garantir le corps humain de tous les maux qui peuvent troubler ſa ſanté, & lui ôter la force de travailler.

Ce fut dans cette perſuaſion qu'il commença l'execution de ſes deſſeins par l'étude de l'Anatomie, à laquelle il emploia tout l'hiver qu'il paſſa à Amſterdam. Il témoigne que l'ardeur qu'il avoit pour cette connoiſſance le faiſoit aller preſque tous les jours chez un boucher pour lui voir tuër des bêtes, & que de là il faiſoit apporter chez lui les parties des animaux qu'il vouloit anatomiſer plus à loiſir. Il en uſa de même tres-ſouvent dans les autres lieux où il ſe trouva depuis ; ne croiant pas qu'il y eût rien de honteux pour lui, ni rien d'indigne de ſa condition dans une pratique qui étoit tres-innocente en elle-même, & qui pouvoit devenir tres-utile dans ſes effets.

Il joignit l'étude de la Chymie à celle de l'Anatomie dés la fin de l'an 1629: & il nous aſſure qu'il apprenoit tous les

jours

jours dans cette sçience, comme dans l'autre, quelque chose qu'il ne trouvoit pas dans les livres. Mais avant que de se mettre à la recherche des maladies & des remédes, il voulut sçavoir s'il y avoit moien de trouver une Medecine qui fust fondée en demonstrations infaillibles. 1630

VI. & VII. *Mauvaise conduite de Beekman & de Ferrier.*

Ces commencemens furent pour lui beaucoup plus heureux qu'il n'avoit osé l'esperer : & il ne pouvoit manquer à la satisfaction qu'il avoit de voir les premiers succés de ses études que l'assurance d'en voir la suite. Le plaisir qu'il en recevoit lui faisoit goûter de plus en plus les douceurs de sa retraite ; & rien ne troubla son repos cette année que la mauvaise conduite de Beeckman & de Ferrier à son égard.

Le premier plus agé que lui de prés de trente ans voiant croître sa belle réputation aux yeux du public, fit éclater une demangeaison pedantesque pour faire croire qu'il avoit été autrefois son Maître : quoiqu'il eût appris lui-même de M. Descartes, ce qu'il se vantoit de lui avoir enseigné. Il lui fit là dessus des leçons nécessaires pour le faire ren-

 trer

1630 trer en luy-même : & quoiqu'il voulût bien lui abandonner ce qu'il lui avoit autrefois donné ſur l'Algébre, la Dioptrique & la Geométrie , il lui fit rendre l'original de ſon traité de Muſique qu'il lui avoit laiſſé depuis dix ans pour mettre au moins quelques bornes à ſa vanité.

L'autre reconnoiſſant la faute qu'il avoit faite l'année precedente, en refuſant d'aller demeurer avec M. Deſcartes en Friſe ; & voulant la réparer en un temps où M. Deſcartes n'étoit plus en état de lui faire de ſemblables avantages, feignit de ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune pour former de veritables plaintes contre ſon bienfaiteur. Il les porta par tout Paris auprés de tout ce qu'il y avoit de gens de conſideration dont il étoit connu , & dont pluſieurs écrivirent en ſa faveur à M. Deſcartes. Lui pour ne pas devenir ſuſpect de dureté ſe vid obligé d'en venir à des éclairciſſemens avec eux, & de juſtifier l'éloignement & l'impoſſibilité où il étoit d'accorder pour lors à Ferrier les conditions qu'il l'avoit preſſé d'accepter lors qu'il l'avoit ſollicité de venir prés de luy

à Franeker. Cependant aprés l'avoir convaincu en particulier qu'il étoit l'unique auteur du mal qu'il souffroit & dont il se plaignoit, il voulut bien reprendre pour lui ses premiers sentimens de bienveillance comme il fit à l'égard de Beeckman. 1630

Visite du P. Mersenne. Livre du P. Gibieuf.

Mais pour le consoler des petits sujets de chagrin que ces deux hommes lui avoient causez, il lui arriva deux choses du costé de deux autres de ses amis qu'il conta au nombre des bonnes fortunes de cette année. La premiere fut la visite que le P. Mersenne alla lui rendre dans Amsterdam. La seconde fut la publication du livre du P. Gibieuf touchant la liberté de Dieu & de la Creature où il eût le plaisir de trouver de quoi autoriser ce qu'il pensoit de l'indifference & du libre arbitre.

VIII

Il refuse d'aller au levant.

Ce fut dans le même temps que le Comte de Marcheville nommé par le Roi pour être son Ambassadeur à la Porte, le fit prier de vouloir être de sa compagnie avec M. de Chasteuïl, M. Bouchard, M. Holstein, M. Gassendi, le P. Theophile Minuti, & plusieurs autres sçavans qu'il pretendoit mener à

 Constan-

1630 Constantinople & dans le Levant. Il eust souhaité qu'une semblable occasion se fust presentée à lui quatre ou cinq ans auparavant. Mais s'étant mis hors d'état de plus voïager, il s'en excusa sur ses occupations, qui ne lui permettoient pas de quitter le lieu de sa retraite.

1631. Il ne laissa point de faire le voiage d'Angleterre peu de temps aprés, & il fit dans le voisinage de Londres quelques observations sur les declinaisons de l'Ayman qui varient en Angleterre. Ce voiage qu'il qualifioit de simple promenade fut assez court. A son retour il songea aux moiens de se décharger & le P. Mersenne avec lui d'une partie des importunitez que sa réputation lui attiroit de la part des Mathematiciens, afin de ménager le loisir de l'un & de l'autre pour des études plus importantes.

Il va en Angleterre.

Les particuliers sçachant qu'il n'y avoit point d'autre voie de communication que le canal de ce Pere pour envoier leurs consultations à M. Descartes, & pour en recevoir les réponses, alloient en foule à son convent lui porter leurs questions, & retournoient y prendre les solutions & les éclaircissemens,

Il ne veut plus proposer de probléme à personne, & se reduit à ne plus resoudre que ceux qu'on luy proposeroit.

mens de M. Descartes. Ce concours donnoit au Pere une occupation dont il avoit la bonté de ne jamais se plaindre: & non content d'exhorter M. Descartes à répondre à toutes les questions qui lui étoient proposées dans les pacquets qu'il lui envoioit, il le provoquoit encore à lui envoier de son côté des problémes à proposer aux autres, dont il se chargeoit de lui renvoier les solutions. M. Descartes le fit souvenir qu'il avoit renoncé à l'étude des Mathematiques depuis plusieurs années, & qu'il étoit resolu plusque jamais de ne plus perdre son temps à des operations steriles de Geometrie & d'Arithmetique, dont la fin n'aboutissoit à rien d'important. Mais sur tout il lui fit entendre qu'il n'étoit plus dans le dessein de proposer aucun probléme à qui que ce fust; & qu'il croioit beaucoup prendre sur lui-même, que de se reduire doresnavant à ne resoudre que ceux des autres, dont il témoignoit d'ailleurs être déja fort fatigué. 1631.

IX. *Il reçoit Villebressieux chez luy.*

D'un grand nombre d'amis en France à qui son absence paroissoit difficile à supporter, & qui lui declaroient la passion qu'ils auroient euë d'aller demeurer

1631. avec lui, nous ne connoiſſons que M. de Balzac dont il témoignoit qu'il auroit agreé la compagnie. Mais il faut que les obſtacles qui ſe ſont oppoſez à l'execution du deſſein de M. de Balzac aient été bien inſurmontables, s'il eſt vrai comme il le proteſte bien ſerieuſement qu'il *mouroit d'envie de ſe rëünir à lui afin de ne s'en ſeparer jamais.*

M. de Ville-Breſſieux fut plus heureux que lui en ce point: & ſa preſence fut d'autant plus agréable à M. Deſcartes qu'il connoiſſoit en lui avec une grande facilité d'eſprit beaucoup de ge-
1632. nie pour les Mechaniques, & beaucoup d'inclination pour la Chymie. Ville-Breſſieux non content de devenir ſon diſciple voulut encore être ſon domeſtique pour étudier ſa conduite auſſi bien que ſes ſentimens.

1633. Henry Reneri que nous avons dit avoir été le premier des ſectateurs de M. Deſcartes qui eût profeſſé publiquement ſa Philoſophie, c'eſt à dire ſes principes ſelon ſa methode, aiant été fait Profeſſeur en Philoſophie à Deventer, donna envie à M. Deſcartes d'aller demeurer en cette ville. C'eſt ce qu'il fit vers

Il va demeurer à Deventer

vers le printemps de l'année 1633. Là il reprit le soin de continuër divers ouvrages qu'il avoit interrompus l'année précedente, & particulierement sa Dioptrique & son traité du Monde. Il s'appliqua aussi tout de nouveau à la connoissance des choses celestes, & ses observations astronomiques lui firent bientost connoître la necessité d'étudier à fonds la nature des cométes. 1633

Il prit occasion de cette sorte d'étude pour faire au P. Mersenne le plan d'une histoire des Apparences celestes telle qu'il la concevoit, afin de contribuër au soulagement de ceux que ce Pere lui avoit mandé qui se plaisoient à travailler pour l'avancement des sçiences jusqu'à vouloir même faire toutes sortes d'experiences à leurs dépens.

X. *Son traité du monde.*

Il acheva durant l'été de cette année son traité du Monde, que le P. Mersenne & ses amis de Paris attendoient avec beaucoup d'impatience. Il l'appelloit *son Monde*, parceque c'étoit l'idée d'un Monde qu'il avoit imaginé sur celui où nous vivons; & il renfermoit en abregé toute sa Physique, c'est à dire tout ce qu'il pouvoit sçavoir

 dès

1633 des choſes matérielles, hormis ce qui concerne la Lumiére qu'il avoit voulu expliquer dans toute ſon étenduë.

Pour ne pas s'engager à ſuivre ou à refuter les opinions qui ſont reçûës parmi les Doctes, il voulut laiſſer ce Monde-ci à leurs diſputes, & parler ſeulement de ce qui arriveroit dans un nouveau Monde, ſi Dieu créoit dans les eſpaces imaginaires aſſez de matiére pour le compoſer. Il ſuppoſoit que Dieu voulût agiter diverſement & ſans ordre toutes les parties de cette matiére, de ſorte qu'il en compoſaſt un chaos ou une maſſe confuſe; & qu'en ſuite il ne fiſt autre choſe que prêter ſon concours ordinaire à la Nature, & la laiſſer agir ſuivant les loix qu'il a établies.

Dans cette ſuppoſition il décrivit d'abord cette matiére. Il fit voir quelles étoient les loix de la Nature. Il montra enſuite comment la plus grande partie de la matiére de ce chaos devoit en conſéquence de ces loix ſe diſpoſer & s'arranger d'une certaine maniére qui la rendoit ſemblable à nos cieux, &c.

De la deſcription de tous les corps imaginables qui pouvoient être compo-

ſez

sez de cette matiére, il voulut passer à l'exposition de l'Ame raisonnable, sur laquelle il crût qu'il étoit à propos de s'étendre plus au long. Il fit voir qu'elle ne peut être tirée de la puissance de la matiére comme les autres choses dont il avoit parlé, mais qu'elle doit être expressément creée. 1633

XI. & XII.

La condamnation de Galilée lui fait resserrer ce traité

IL REVOIOIT son traité du Monde pour l'envoier au Pere Mersenne, & le faire imprimer à Paris avec le privilége du Roy, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'accident qui étoit arrivé à Galilée. Ce Mathematicien avoit été obligé par les Inquisiteurs du saint Office d'abjurer publiquement son opinion du mouvement de la Terre comme une veritable heresie ; & il avoit été renfermé dans les prisons de l'Inquisition.

Cette aventure surprit d'autant plus M. Descartes qu'il avoit d'un côté beaucoup de soûmission pour le saint siége, & que de l'autre il étoit persuadé que l'opinion du mouvement de la Terre est la plus vrai-semblable, & la plus commode pour expliquer tous les phénoménes. C'est sur cette hypothése qu'il avoit construit la plus grande partie de son

1633 Monde. De ſorte que ne la pouvant ôter ſans rendre le reſte tout defectueux, il aima mieux reſſerrer ſon traité, que de le faire paroître eſtropié, ou de s'expoſer à la méchante humeur des Inquiſiteurs de Rome, en publiant l'hypothéſe qu'ils avoient condamnée ſans la comprendre. Il voulut neantmoins donner un tour nouveau à ſon explication du mouvement de la Terre, & montrer comment, à la difference de Galilée, on peut nier ce mouvement : quoi qu'elle ſoit veritablement emportée, & que l'hypothéſe de Copernic ſubſiſte en ſon entier. Ce qu'il fit non pas tant pour jetter de la pouſſiere aux yeux des Inquiſiteurs, que pour expliquer les endroits

1634 de l'Ecriture qu'on a coûtume d'alleguer contre ce ſentiment.

XIII *Il retourne à Amſterdam.* LE SEJOUR de M. Deſcartes à Deventer où il étoit depuis le mois d'Avril de l'an 1633 lui produiſoit une ſolitude fort entiere & fort tranquille, n'aiant point en ce lieu d'autre converſation que celle de ſon ami Reneri qui y profeſſoit la Philoſophie. Mais comme elle étoit un peu trop écartée des grandes routes des Meſſagers pour l'entretien-

tretien de son commerce avec le P. Mersenne & les autres sçavans, il quitta cette demeure l'année suivante pour retourner Amsterdam. 1634

Il va en Danemarc avec M. de Villebressieux.

Peu de temps aprés il fit un voiage en Danemarc & en basse Allemagne avec M. de Ville-Bressieux, qui ne profitoit pas moins de ses instructions sur les chemins que dans leur maison d'Amsterdam. Ce fut sur ses préceptes, & principalement sur sa grande maxime que les *choses les plus simples sont d'ordinaire les plus excellentes*, que M. de Ville-Bressieux inventa tant de belles machines pour les usages de la vie.

Il lui inculqua divers autres principes sur lesquels cet homme a fait depuis des experiences qui l'ont fait passer pour un genie extraordinaire dans la Chymie, la Méchanique, & l'Optique.

XIV.

Reneri enseigne le Carthesianisme à Utrecht.

DANS le temps que M. Descartes quitta la ville de Deventer, Reneri en sortit aussi pour passer à Utrecht où le Magistrat l'avoit attiré pour professer la Philosophie dans le college que l'on devoit bien-tôt changer en Université. Ce sçavant homme qui avoit puisé tout à loisir la Philosophie de M. Descartes

dans

1634. dans sa source lorsqu'il jouïssoit de sa presence, se servit d'une si favorable conjoncture pour rendre l'Université Cartesienne dans sa naissance. C'est ce qu'il fit avec tant de prudence & de discretion que jamais il n'y seroit arrivé de troubles si le zele precipité de celui qui vint aprés lui n'eût gâté sa belle économie.

1635. L'hiver suivant fournit à M. Descartes de la matiere aux observations qu'il fit sur la nége à six pointes, & par occasion sur la grêle & la pluïe. Il en fit depuis le sujet du sixiéme discours que l'on voit dans le traité de ses Méteores. Mais sur tout il parut si content des observations que la nége qui tomba cet hiver lui fit faire, qu'il auroit souhaité que toutes les experiences dont il avoit besoin pour le reste de sa Physique *pûssent luy tomber ainsi des nuës*, & qu'il ne fallût que des yeux pour les connoître.

Observations sur la nege hexagone

Le souvenir de sa belle solitude de Deventer le fit ensuite retourner en cette ville pour éviter les frequentes visites que lui attiroit le sejour d'Amsterdam. Cinq ou six mois aprés, c'est à dire vers

la

la fin de l'automne de l'an 1635, il passa en Frise, & alla se retirer à Lieuvarden ville principale de la province, à deux lieuës de Franeker, où il avoit demeuré dés l'an 1629. Là il composa, ou pour me servir de ses termes, il brocha son petit traité de Mechanique pour M. de *Zuytlichem* son ami & son correspondant qui étoit un Gentilhomme de grand merite, Conseiller & Secretaire du Prince d'Orange. 1635

1636

Il revint à Amsterdam vers le commencement du mois de Mars, & il fit en passant sur le Zuyderzée une observation fort curieuse sur les couronnes ou cercles colorez qui se forment autour des chandelles par rapport à nos yeux. Aiant appris à son retour qu'un de ses amis travailloit à un traité des lunettes, il lui envoia genereusement celui qu'il avoit fait sur le même sujet. Son ami en prit tout ce qui pouvoit être à son usage, & il s'accommoda particulierement de la partie du traité qui regardoit la pratique. Le reste ne fut pas entierement perdu pour le public, & il s'est trouvé depuis fondu dans la Dioptrique de M. Descartes.

Observation sur les couronnes des chandelles.

Vers

1636 Vers la fin de la même année il perdit le plus ancien des amis qu'il eût acquis dans la Hollande à la mort d'Isaac Beeckman Principal du college de Dordrecht.

LIVRE QUATRIE'ME.

Depuis 1637 jusqu'en 1638.

I & II. *Il fait imprimer les Essais de sa philosophie.*

APRE'S la resolution que M. Descartes avoit faite de ne point laisser imprimer ses ouvrages de son vivant, il semble qu'il ne s'agissoit plus que de le tuer pour mettre le public en possession d'un bien qui devoit lui appartenir. Ses amis lui firent faire réflexion sur l'injustice de sa conduite, & ils le tirerent du danger de se voir immoler à la colere publique en le déterminant à publier ce qu'il avoit mis en état de voir le jour.

Il reduisit ce qui s'en trouva parmi ses papiers à quatre traitez, pour lesquels il fit demander le Privilege du Roi, qui lui fut accordé avec de grandes marques d'estime & de distinction.

le

le IV de May 1637, pour faire imprimer 1636
non seulement les quatre traitez dont il étoit question, mais encore tout ce qu'il avoit écrit jusques-là, & tout ce qu'il pourroit écrire dans la suite de sa vie, *en telle part que bon lui sembleroit, dedans & dehors le Royaume de France, &c.*

Ces quatre traitez qu'il vouloit faire passer pour les essais de sa Philosophie, furent imprimez à Leyde sous le titre de *Discours de la methode pour bien conduire sa raison, & chercher la verité dans les sciences. Plus, la Dioptrique, les Méteores, & la Geometrie qui sont des essais de cette methode.*

Son dessein n'étoit pas d'enseigner toute sa methode dans le premier de ces traitez; mais de n'en proposer que ce qu'il estimoit suffisant pour faire juger que les nouvelles opinions qui se verroient dans la Dioptrique, & dans les Méteores n'étoient point conçuës *à la legere*, & qu'elles valoient peut-être la peine d'être examinées.

Il commence ce premier Traité ou *Discours de la Methode* par diverses considerations sur les sciences. Il propose

1636 pose ensuite les principales regles de la Methode qu'il a cherchée pour son usage particulier dans la maniere de conduire sa raison. Aprés il avance quelques maximes de la Morale qu'il a tirée de cette Methode. Puis il fait une déduction des raisons par lesquelles il prouve l'existence de Dieu & de l'Ame humaine qui sont les fondemens de sa Metaphysique. On y void ensuite l'ordre des Questions de Physique qu'il a cherchées avec la difference qui se trouve entre nôtre Ame & celle des Bêtes. En dernier lieu il y fait une déduction des choses qu'il croid estre requises pour aller plus avant dans la recherche de la Nature qu'on n'avoit fait jusqu'alors. Il finit en protestant que toutes ses vuës ne tendent qu'à l'utilité du prochain: mais qu'il est tres-éloigné de vouloir jamais s'appliquer *à ce qui ne peut estre utile aux uns qu'en nuisant aux autres*.

Il ne prétendoit point par ce traité prescrire aucune méthode à personne, mais seulement faire connoître celle qu'il avoit suivie lui-mesme par le droit que lui donnoit la liberté de se conduire

re

re ſelon les lumieres naturelles qu'il a- 1637
voit reçuës de Dieu.

LE PREMIER eſſai de cette Méthode eſt le traité de la *Dioptrique* partagé en dix parties qui ſont autant de Diſcours ou Diſſertations fort courtes, ſur la lumiére ; ſur la réfraction ; ſur l'œil & les ſens ; ſur les images qui ſe forment dans le fonds de l'œil ; ſur la viſion ; ſur les lunettes & la taille des verres.

III. *Sa Dioptrique.*

Le deſſein de l'Auteur dans ce traité étoit de nous faire voir que l'on peut aller aſſez avant dans la philoſophie pour arriver par ſon moien juſqu'à la connoiſſance des arts qui ſont utiles à la vie.

Le traité qui fait le ſecond eſſai de ſa Methode eſt celui des *Métheores* qu'il a diviſé en autant de parties que celui de la Dioptrique. Il y traite des corps terreſtres ; des vapeurs & exhalaiſons ; du ſel, des vents ; des nuës ; de la pluie, de la nége, & de la greſle ; des tempeſtes, de la foudre, & des autres feux qui s'allument en l'air ; de l'Arc-en-ciel ; de la couleur des nuës & des cercles ou couronnes qui paroiſſent quelquefois autour des aſtres ; des parhélies ou apparitions

Ses meteores.

1637 paritions de plusieurs soleils.

Le dernier des essais de sa Methode est son traité de *Géometrie* qui comprend trois livres, où il s'agit principalement de la construction des problémes. Le dessein de l'Auteur dans cet ouvrage étoit de faire voir par voie de demonstration qu'il avoit trouvé beaucoup de choses ignorées avant lui ; & d'insinuër en même temps qu'on en pouvoit découvrir encore beaucoup d'autres, afin d'exciter plus efficacement tous les hommes à la recherche de la Verité.

Sa Geometrie.

Mais on se tromperoit de croire que M. Descartes eût eu intention de donner les élemens de la Géometrie dans cet ouvrage, qui demande d'autres lecteurs que des écoliers en Mathematique. Il s'étoit étudié dans les trois traitez qui precedent celui-ci, à se rendre intelligible à tout le monde, parce qu'il étoit question de faire comprendre des choses qui n'avoient pas encore été enseignées, ou dont on n'avoit pas encore donné les veritables principes. Mais voiant qu'il s'étoit fait avant lui beaucoup d'ouvrages de Géometrie ausquels il ne trouvoit rien à redire ; il ne crût pas devoir re-

peter

peter dans son traité ce qu'il avoit vû de bon & de fort bien demontré dans les autres. Ainsi, loin de vouloir les rendre inutiles, il travailla à les rendre necessaires en commençant par où ils ont fini. De sorte qu'il faut les avoir lûs pour comprendre sa Géometrie. Il supprima les principes de la plus grande partie de ses regles, & leurs demonstrations. Il avoit prévû même que plusieurs de ceux qui auroient lû les autres Géometres, mais qui n'auroient acquis qu'une connoissance commune de cette science, pourroient tres-difficilement parvenir à l'intelligence de son écrit. 1637

IV. *Liaison & raport de ces 4. traitez.*

QUOIQUE les matieres de ces quatre traitez semblent d'abord assez éloignées, il a fait en sorte neantmoins que les trois derniers eussent une liaison tres-étroite avec le premier. C'est pour cela qu'aprés avoir proposé un échantillon d'une *Methode* generale, qu'il avoit adoptée, sans pourtant pretendre l'enseigner aux autres, il a choisi dans sa *Dioptrique* un sujet meslé de Philosophie & de Mathematique ; dans ses *Meteores*, un de Philosophie pure sans melange ; & dans sa *Géometrie*, un de Mathema-

1637 Mathematique pure : pour faire voir qu'il n'y auroit rien dans tout ce qu'il pourroit avoir de connoiſſances naturelles qu'il n'euſt deſſein de rapporter & de reduire à cette Méthode, & où il n'eſperât réüſſir parfaitement ; pourvû qu'il eût les experiences qui y ſeroient neceſſaires, & le temps pour les conſiderer.

Maniere dont ils ſont écrits.

Quant à ſa maniére de raiſonner, il paroît qu'elle étoit conſiderée par les autres d'une façon toute différente de ce qu'elle étoit effectivement ſelon lui. Il n'étoit point d'accord ſur ce ſujet avec ceux qui publioient que les explications des choſes qu'il a données peuvent bien être rejettées & mepriſées, mais qu'elles ne peuvent être combatuës & refutées par raiſon. Car n'admettant aucuns principes qu'il ne crût tres-manifeſtes, & ne conſiderant rien autre choſe que les grandeurs, les figures, & le mouvement à la maniere des Mathematiciens, il s'eſt exclu de toutes les reſſources que l'on ſe reſerve pour ſe ſauver au beſoin, & il s'eſt fermé tous les ſubterfuges des Philoſophes. De ſorte que la moindre erreur qui ſe ſera gliſſée dans ſes principes

1637

pes pourra facilement être apperçûë & refutée par une demonstration Mathematique. Mais au contraire, s'il s'y trouve quelque chose qui paroisse tellement vrai & assuré qu'on ne puisse le renverser par aucune demonstration semblable, cela ne peut sans doute être méprisé impunément, du moins par ceux qui font profession d'enseigner. Car encore qu'il semble ne faire autre chose par tout que proposer ce qu'il dit sans le prouver : il est neantmoins tres-facile de tirer des syllogismes de ses explications, par le moien desquels il a crû que les autres opinions touchant les mêmes matiéres pourroient être manifestement détruites, & que ceux qui voudroient les défendre auroient de la peine à répondre à ceux qui entendent ses principes.

La liberté qu'il a prise de publier ces Traitez en langue vulgaire plûtôt qu'en celle des sçavans, & d'y supprimer son nom ne lui a point fait d'affaires, quoiqu'il eût tout sujet d'en apprehender de la part des critiques. Mais il n'en fut pas de même de la distribution qu'il fit faire de ses exemplaires. Il lui fut plus pernicieux

1637 cieux de n'en avoir pas donné à M. de *Roberval* seul qu'il ne connoissoit pas mais qui professoit les Mathématiques à Paris, qu'il ne lui fut avantageux d'en avoir donné un grand nombre à la cour de France & à celle de Rome. M. de Roberval se tint offensé de cette omission, & quoiqu'elle fût venuë du P. Mersenne plûtôt que de M. Descartes, il se prepara deslors à bien critiquer la Géometrie de celui-ci. Telle fut l'origine de cette animosité immortelle qu'il conçût contre lui, & dont il n'eût pas même la discretion de dissimuler le pretexte aux amis qu'il sçavoit d'ailleurs lui être communs avec M. Descartes.

Origine de l'animosité de Roberval contre Descartes

Pour respirer de l'embarras que lui avoit causé la publication de ses essais, il voulut aller se promener au siége de Breda, ville qui ne lui étoit pas indifferente à cause du sejour de deux ans qu'il y avoit fait lors qu'il portoit les armes. Aprés la prise de cette ville par le Prince d'Orange il fit un voiage en Flandres, & alla voir M. de la *Bassecourt* Gouverneur ou Commandant pour le Roi d'Espagne dans la ville de Doüay. Ce Gentil-homme qui étoit l'un de ses meilleurs amis, n'oublia

n'oublia rien pour le bien regaler, & il lui procura entre autres choses la conversation du Docteur *Silvius* pendant huit jours entiers. Silvius étoit l'un des grands Theologiens de son siécle, & le premier ornement de l'Université de Doüay depuis la mort d'Estius. Il parut tres-satisfait de M. Descartes, mais il neût pas grand sujet de l'être d'un Gentil-homme Polonois que celui-ci avoit amené à sa compagnie, & qui avoit souvent poussé à bout le Docteur dans les conferences qui s'étoient tenuës chez M. de la Bassecourt aprés les repas. 1637

Il va demeurer à Egmond.

M. Descartes à son retour alla se loger dans Egmond le plus beau village de la Nord-Hollande où l'exercice de la Religion catholique étoit libre & tout public. A peine y fut-il établi qu'il s'apperçût des fruits que produisoit la lecture de son livre.

Il répond à Fromond, à Plempius & à Ciermans.

L'un de ceux qui parurent des premiers à lui en rendre compte fut le Docteur *Fromond* Professeur Roial des SS. Ecritures dans l'Université de Louvain. Il lui proposa quelques objections sur divers endroits de sa Methode, de sa Dioptrique, & sur tout de ses Metéo-

res, dont il avoit lui-même publié un
1637 Traité en 1631 qui avoit été fort estimé. M. Descartes lui répondit, & ils furent assez satisfaits l'un de l'autre pour demeurer amis le reste de leurs jours.

Il répondit aussi vers le même temps aux objections d'un Medecin Hollandois établi à Louvain nommé *Plempius* qui étoit de ses amis depuis quelques années. Ces objections regardoient ce qu'il avoit écrit touchant le mouvement du cœur. Elles contenoient selon lui tout ce qu'on pouvoit lui objecter raisonnablement sur cette matiére. Plempius qui témoignoit ne les avoir faites que dans le dessein de s'instruire, & pour mieux découvrir la verité, fit connoître pour lors à M. Descartes qu'il étoit content de ce qu'il lui avoit répondu.

La réponse qu'il fit au Pere *Ciermans* Professeur des Mathématiques au collége des Jesuites de Louvain n'eût pas moins de succés. Il trouva les objections de ce Pere fort judicieuses & fort solides. Elles rouloient sur la Geometrie & ses Météores, principalement en ce qui concernoit les couleurs de l'Arc-en-ciel. Le Pere de son costé parut si satisfait de la

réponse

1637

réponse que fit M. Descartes qu'il consentit qu'on imprimât ses objections avec elle. Il ne pût s'empêcher de témoigner que ce qui lui plaisoit principalement en M. Descartes, étoit cette " hardiesse qui faisoit que s'écartant des " chemins battus & des routes ordinai- " res, il avoit l'assurance de chercher de " nouvelles terres, & de faire de nouvel- " les découvertes. "

M. Descartes n'ayant point d'autre passion dans tout ce qu'il écrivoit que celle de découvrir la verité, & ne se croiant point capable d'en venir à bout seul, cherchoit pour ainsi dire des Adversaires plûtôt que des Approbateurs, afin que l'obligation de leur répondre & d'examiner leurs objections le rendit de plus en plus exact, & lui fit ouvrir les yeux sur ce qu'il n'auroit pû découvrir auparavant. Dans cette vûë il attendoit avec joye les objections que les Jesuites de la Flêche, de Louvain, de Lille & de quelques autres endroits lui avoient fait esperer par leurs lettres. Mais il fut assez surpris d'aprendre de quelques uns d'entr'eux, qu'il *étoit fort dans leur approbation*; *qu'ils ne desiroient rien en ce*

1637 *qu'il avoit voulu expliquer, mais seulement en ce qu'il n'avoit pas voulu écrire; & qu'ils demandoient sa Physique & sa Metaphysique avec grande instance.*

VI. *Bons offices de M. Mydorge.*

EN FRANCE la lecture de son livre operoit sur les esprits selon qu'ils étoient bien ou mal preparez. Il se trouva peu de chose dans tout ce qu'il avoit écrit qui ne parût douteux pour les uns, & nouveau pour les autres. Les vrais sçavans ne furent pas effraiez de tout ce qu'il y avoit de nouveau, & qui ne pouvoit rendre l'Auteur odieux qu'à ceux qui étoient entêtez de leurs préjugez: mais ils prirent occasion de ce qui leur paroissoit douteux pour lui faire des objections.

M. Mydorge son ami auroit été des plus propres à cela, s'il ne s'étoit déja trouvé par avance de même sentiment que lui dans plusieurs choses dés le temps qu'ils se voioient à Paris. Il auroit pû du moins lui proposer des difficultez sur divers endroits du sixiéme Discours de sa Dioptrique où il traite de la Vision d'une maniére differente de celle dont il avoit coûtume d'expliquer lui-même cette matiere. Il se contenta d'en parler

parler au Pere Mersenne qui en écrivit 1637
à M. Descartes. Il ne se trouva point mal de quelques avis que celui-ci lui donna dans sa réponse à ce Pere. Aprés cela il n'eut plus d'objections à faire à son ami; & loin de le fatiguer avec beaucoup d'autres par cet endroit, on peut dire qu'il fit le Descartes à Paris en se chargeant de répondre pour cet ami absent aux objections qu'on ne voulut pas envoier en Hollande.

Bons offices de M. des Argues.

Il ne fut pas le seul à Paris qui s'étudia à lui rendre de bons offices. M. Des Argues qui s'étoit déja emploié avec le P. Mersenne pour faire réüssir le privilége de son livre contre les pratiques désobligeantes du sieur de *Beaugrand* n'oublia rien pour le servir auprés du Cardinal de Richelieu, & pour faire valoir ses inventions de Dioptrique à ceux qui approchoient de son Eminence. Il lui fit sçavoir par le P. Mersenne que le Cardinal avoit écouté les propositions qu'on lui avoit faites de travailler à des lunettus sur les regles qu'il en donne dans sa Dioptrique.

M. Descartes crût devoir s'opposer à cette entreprise, & il pria le P. Mer-

1637 fenne de témoigner à M. Des Argues & aux autres perſonnes qui ſe méloient de cette affaire, qu'il leur étoit tres-obligé de la bonne opinion qu'ils avoient donnée à la Cour de ſes inventions de Dioptrique : mais qu'il *ne croioit pas que les penſées de M. le Cardinal dûſſent s'abbaiſſer juſqu'à une perſonne de ſa ſorte.* Ce n'étoit point par une modeſtie de contre-temps qu'il reſiſtoit aux intentions de ces Meſſieurs : c'étoit par la crainte qu'on ne réüſſit mal en ſon abſence, & qu'on ne réjettât enſuite ſur lui-même les fautes des ouvriers. Car il croioit que ſa préſence étoit neceſſaire pour diriger la main des Tourneurs, & leur donner de nouvelles inſtructions à meſure qu'ils avanceroient ou qu'ils manqueroient.

VII. *Objections de M. de Fermat contre la Dioptrique.*

ENTRE les ſçavans de France qui voulurent éprouver leurs forces contre M. Deſcartes, il ne s'en trouva point de plus diligent ni de plus capable que M. *de Fermat*, Conſeiller au Parlement de Toulouſe, l'un des premiers hommes du ſiécle pour les belles connoiſſances de l'eſprit, & ſur tout pour les Mathématiques. Dés le mois de Novembre

vembre il avoit envoié au P. Mersenne des objections contre la Dioptrique de M. Descartes: & ce Pere en reçeut la réponse dés le mois de Decembre, nonobstant la distance des lieux qui pouvoit servir de prétexte à des retardemens. 1637

Objections de M. Petit.

Dans le même temps *M. Petit* qui étoit pour lors Commissaire de l'Artillerie & Ingenieur du Roi, & qui fut depuis Intendant des Fortifications, fit aussi sur le même Traité de la Dioptrique des objections que M. de Fermat trouva pour le moins aussi bonnes que les siennes.

Ecrit de M. de Fermat sur la Géometrie.

M. de Fermat avant que d'avoir reçû la réponse à ses objections, fit envoier en diligence à M. Descartes par le P. Mersenne un écrit Géometrique de sa composition, *de Maximis & Minimis*, c'est à dire *des plus grandes & des moindres quantitez:* & pour ne pas encore déclarer son nom à M. Descartes il se servit de celui de M. *Carcavi*, Lionnois son ami, qui étoit alors son confrére au Parlement de Toulouse.

Origine de la double dispute entre M. de Fermat & M. Descartes

Ce present que M. de Fermat faisoit à M. Descartes n'étoit pas seulement

1637 une marque de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance, mais encore un avertiſſement de ce qu'il croioit que M. Deſcartes avoit oublié ſans y penſer, ou omis mal à propos, dans ſa Géometrie. Cela fit un nouvel incident dans la petite querelle que M. de Fermat venoit d'exciter, & qu'il croioit être en état de terminer en peu de jours.

Mais il ne lui fut pas aiſé d'éteindre ces premiéres étincelles. Le feu de la diſpute prit de grands accroiſſemens par le zele de ceux qui voulurent y entrer: & elle roula toute dans la ſuite ſur deux points importans, dont l'un regardoit la Dioptrique, & l'autre la Géometrie. Voilà le ſujet de cette fameuſe querelle qui a duré même au delà de la mort de M. Deſcartes. Voilà ce que M. de Fermat appelloit *ſa petite guerre contre* M. *Deſcartes*; & ce que M. Deſcartes appelloit *ſon petit procés de Mathématique contre M. de Fermat.*

VIII

Meſſieurs Paſcal & de Roberval épouſent la querelle de M. de Fermat.

PENDANT que M. de Fermat au milieu des occupations du Palais & de ſes affaires domeſtiques s'appliquoit à faire une réplique à la réponſe que M. Deſcartes avoit faite à ſes objections

ſur

sur la Dioptrique, le P. Mersenne re- 1637
çut les remarques de M. Descartes sur son Traité *de Maximis & Minimis*. Mais au lieu de les envoier droit à M. de Fermat suivant l'intention de M. Descartes, il jugea à propos de les faire voir à deux des amis particuliers de ce Magistrat qui étoient à Paris. L'un étoit M. *Pascal* le pére, ci-devant President en la Cour des Aides d'Auvergne; l'autre étoit M. de *Roberval* Professeur des Mathematiques à Paris.

Ces Messieurs crurent devoir épouser la querelle de leur ami, & le voiant occupé de sa replique sur la Dioptrique, ils le dispensérent du soin de poursuivre la querelle de Géometrie, & se chargérent de répondre aux remarques de M. Descartes contre son Traité *de Maximis & Minimis*. M. Descartes aiant lû leur réponse avant que d'avoir reçû la réplique de M. de Fermat loüa leur zele, approuva les dispositions de leur cœur, & jugea M. de Fermat heureux d'avoir été prévenu d'un tel secours dans un si grand besoin. Il ne put même s'empêcher de concevoir de l'estime pour la capacité dont il voioit des marques dans

leur écrit : mais il trouva que s'ils avoient bien rempli les devoirs de l'amitié à l'égard de M. de Fermat, ils s'étoient assez mal acquitez de la commission qu'ils avoient prise de le décharger, & de le défendre.

M. Descartes leur répond.

Cet écrit qui étoit tout entier du stile de M. de Roberval fut refuté par M. Descartes avant la fin du mois de Février. Et la replique de M. de Fermat touchant la Dioptrique étant enfin venuë dans le même mois, il y fit sur le champ diverses réponses qu'il addressa à ses principaux amis, une à M. Mydorge, un autre à M. Hardi, une troisiéme au P. Mersenne.

IX.

Pro ëlu. res du different entre M. de Fermat & Mr. Descartes

VOIANT qu'il n'y avoit aucune necessité qui eût obligé M. de Fermat à lui envoier le traité *de Maximis & Minimis* à examiner, il avoit pris cette action pour un défi. La maniere de l'appeller jointe au merite & à la dignité de la personne qui lui envoioit le cartel, l'empêcha d'éviter cette rencontre. L'écrit qu'il envoia au P. Mersenne contre le Traité *de Maximis*, en étoit un espece d'acceptation. La ville de Toulouse & le

1638

le desert d'Egmond étoient des extrémitez où il paroissoit difficile que les parties pussent agir : & elles avoient assez de fierté pour ne vouloir pas avancer l'une en faveur de l'autre. La Providence y ménagea un milieu, & disposa tellement les choses que la ville de Paris où étoient leurs habitudes, leurs amis & leurs adversaires, devint insensiblement le bureau où leurs differens devoient être examinez. Le P. Mersenne sans y songer avoit donné lieu à cette disposition en mettant entre les mains de Messieurs Pascal & de Roberval à Paris l'écrit de M. Descartes qu'il devoit envoier à Toulouse pour M. de Fermat. Ces deux Messieurs s'étant chargez de répondre pour M. de Fermat sembloient agir suivant la même disposition sans la connoître. M. Descartes de son côté s'étant mis en devoir de répondre à ces deux Messieurs parut consentir que l'on connût de son affaire à Paris.

M. Mydorge & M. Hardi du côté de M. Descartes M. Pascal & M. de Roberval du côté de M. de Fermat.

Mais puisque ces Messieurs avoient jugé à propos de se rendre les Avocats de sa partie, il leur fit trouver bon qu'ils ne se rendissent pas ses juges, ou qu'il les recusât avec quelques autres des amis

1638 de M. de Fermat. Les autres Mathemati-
ciens que l'on auroit pû engager à con-
noître de cette affaire n'étoient pas sans
doute en petit nombre à Paris. Mais les
uns n'étoient pas en état d'entendre assez
parfaitement la Géometrie de M. Des-
cartes, les autres n'étoient pas assez
connus de lui, si l'on en excepte deux
illustres Géometres, au jugement desquels
il pouvoit surement s'en rapporter. C'é-
toient M. Mydorge & M. Hardi qui
passoient tout publiquement pour ses
intimes amis. Cette consideration ne les
rendoit pas moins récusables à M. de
Fermat, que M. Pascal & M. de Rober-
val l'étoient à M. Descartes pour leur
amitié avec M. de Fermat. Il fallut donc
se resoudre à les choisir non pour ses
juges, mais pour ses Avocats : ou pour
parler aux termes du cartel presenté
par M. de Fermat, M. Mydorge & M.
Hardy furent retenus par M. Descartes
pour être ses seconds, & pour être op-
posez à M. Pascal & à M. de Roberval,
qui s'étoient offerts à M. de Fermat pour
le seconder dans le combat. Le P. Mer-
senne fut prié de demeurer dans la neu-
tralité, & de se contenter de la fonction
de

de simple spectateur, afin de ne devenir suspect à aucun des partis dans les services qu'il devoit rendre aux uns de la part des autres. 1638

M. Descares envoia incontinent à M. Mydorge, & à M. Hardi les pieces & les instructions necessaires pour la connoissance de son procés de Mathématique : & il leur recommanda en même temps d'oublier ou de suspendre les sentimens de leur amitié, pour ne suivre que les regles de la justice & de la verité. Si M. de Fermat eût pris trois Avocats de son côté, M. Descartes n'auroit pas manqué à prendre pour son troisiéme M. des Argues, qui n'étoit ni moins habile, ni moins affectionné à son égard que M. Mydorge & M. Hardi. Il pria au moins le P. Mersenne de lui communiquer toutes choses de sa part, & de lui donner la lecture de toutes les pieces s'il le souhaitoit.

Entre autres pieces, il avoit envoié en droiture à M. Mydorge la réponse à l'écrit de Messieurs Pascal & de Roberval. M. Mydorge la fit porter aussi-tôt à M. de Roberval par le P. Mersenne. M. de Roberval sans laisser rallentir la chaleur où l'avoit mis la lecture de

1638 cette réponſe, compoſa incontinent une réplique ſous le nom *des deux amis de* M. *de Fermat*, c'eſt à dire, de M. Paſcal & du ſien. Mais ou il impoſoit pour cette fois à M. Paſcal, ou il avoit [pa]o-le de lui pour continuer en ſon nom la diſpute de M. de Fermat contre M. Deſcartes. M. Paſcal n'étoit plus à Paris pour lors. Il s'étoit éloigné de la ville à l'occaſion de quelques troubles excitez au ſujet de l'un de ſes amis. Auſſi M. de Roberval eut-il aſſez de bonne foi pour marquer ſon abſence, en ſouſcrivant ſeul à leur réplique commune. M. Paſcal n'eut preſque plus de part à cette diſpute, parce qu'à ſon retour il fut fait Intendant de juſtice à Roüen.

La dureté des manieres que M. Deſcartes remarqua dans le ſtile de cette réplique lui fit juger que M. Paſcal étoit veritablement abſent, ou qu'il n'avoit pas eu de part à la compoſition de cet écrit. C'eſt pourquoi ſe trouvant rebuté d'abord du peu de politeſſe de M. de Roberval & de ſa précipitation, il manda au P. Merſenne qu'il n'étoit pas reſolu de lui répondre, puiſqu'il *ſe picquoit & qu'il ſe mettoit en colere* au lieu d'i-

1638.

miter l'honnêteté & la moderation avec laquelle Messieurs Pascal & de Fermat, en usoient à son égard. Il le pria cependant d'assurer M. de Roberval qu'il étoit *son tres-humble serviteur, & qu'il ne s'offensoit pas plus de tout ce qui étoit dans son écrit que l'on fait ordinairement dans le jeu de la colére de ceux qui perdent.* M. de Roberval malgré la singularité de son humeur auroit sans doute été satisfait de tant d'honnêteté : mais le P. Mersenne qui avoit un talent particulier pour commettre les sçavans entre eux, & pour prolonger les disputes, craignant de voir si-tôt finir celle-ci, n'eut point de repos que M. Descartes ne lui promît une réponse à ce second écrit. Il la lui envoia au mois d'Avril, mais il prit garde de n'y rien laisser glisser qui pût remuër encore la bile de M. de Roberval.

X

M. de Fermat fait sa paix avec M. Descartes & devient son ami avec M. Pascal.

CEPENDANT M. de Fermat commençoit à se lasser de la dispute : & craignant que le zele de M. de Roberval ne la fit prolonger, non seulement il laissa sans repartie ce que M. Descartes avoit écrit contre sa derniere replique touchant la Dioptrique, mais il écrivit en-

1638 encore au P. Merſenne pour le prier de faire ſa paix avec M. Deſcartes, & de lui procurer en même temps l'honneur de ſa connoiſſance. D'un autre côté M. Mydorge & M. Hardi qui ſouffroient avec peine qu'un homme du merite & du rang de M. de Fermat ſe broüillât ſi mal à propos avec M. Deſcartes, ſongeoient aux moiens de les réconcilier, & de changer leur diſpute en une correſpondance parfaite, dont il pûſſent gouter les fruits dans une communication mutuelle de leurs lumiéres. Ils en parlérent au P. Merſenne, qui ſollicité d'un autre côté par les avances de M. de Fermat ne put ſe défendre d'en écrire à M. Deſcartes, non obſtant l'envie qu'il auroit euë de les voir continuer.

M. Deſcartes en reçût la propoſition avec beaucoup de joie ; & aprés avoir remercié Meſſieurs Mydorge & Hardi du ſuccés de leurs bons offices, il chargea le P. Merſenne de marquer à M. de Fermat ſon eſtime & les diſpoſitions de ſon cœur à ſon égard. M. de Fermat aiant reçû du P. Merſenne toutes les aſſurances qu'il pouvoit ſouhaiter de la part de M. Deſcartes, ſe donna enfin la ſatis-

faction

faction de lui écrire en droiture pour lui offrir son amitié & ses services. L'acquisition d'un tel ami pouvoit être contée au nombre des meilleures fortunes de M. Descartes. Il connut parfaitement le prix d une amitié si importante, & il y fut si sensible qu'il n'eut point de termes assez passionnez pour l'en remercier. 1638.

Afin de n'être point satisfait à demi de sa reconciliation, il voulut qu'elle s'étendît aussi jusqu'aux deux amis de M. de Fermat qui avoient pris la défense de son écrit Géometrique *de Maximis & Minimis*. Il pria le P. Mersenne de leur témoigner qu'il ne recherchoit rien tant que l'amitié des honnêtes gens, & que par cette consideration il faisoit beaucoup de cas de la leur. M. Pascal y répondit en homme d'honneur: mais M. de Roberval fit bien-tôt connoître que son cœur n'étoit pas fait pour M. Descartes. Il n'en étoit pas de même de celui de M. de Fermat. Mais ce qui est assez ordinaire dans des amis qui ont des lumiéres differentes, il est certain que leurs esprits ne suivirent pas toûjours la loi de leur cœurs. M. de Fermat

1638 persuadé comme auparavant de la bonté de sa Methode. (c'est à dire de la regle qu'il s'étoit faite pour trouver les *plus grandes & les moindres* quantitez en Géometrie) avoit peine à convenir des exceptions que M. Descartes y avoit apportées pour la rendre bonne. Il eut sur cela diverses contestations non pas avec M. Descartes, qui devoit son temps & ses talens à autre chose qu'à la dispute, mais avec le jeune Gillot qui avoit été domestique de M. Descartes, avec M. Chauveau, qui avoit été son compagnon d'études à la Fléche, avec M. des Argues & avec d'autres Mathématiciens, qui depuis cet éclat se déclaroient Cartesiens de jour en jour malgré la jalousie de M. de Roberval.

M. Rohaut & M. Clerselier achevent de convaincre M de Fermat.

Pour l'autre dispute de M. Fermat qui concernoit la Dioptrique, il ne s'avisa point de la reveiller du vivant de M. Descartes. Mais aprés sa mort, il s'en expliqua d'une maniere à vouloir nous faire douter qu'il l'eût pleinement satisfait. Comme il sembloit inviter de temps en temps quelqu'un des amis de M. Descartes à réprendre cette ancienne querelle, M. Rohault lui répondit d'abord.

Aprés

Aprés quoi M. Clerselier s'offrit, & termina la querelle à la gloire de M, Descartes, & à la satisfaction de M. de Fermat qui lui rendit les armes. 1638

M. PETIT ne fut pas si long-temps à se rendre sur les difficultez de Dioptrique qu'il avoit proposées à M. Descartes. Il profita de l'avantage qu'il avoit sur M. de Fermat par le moien de ses experiences, qui s'accordant merveilleusement avec la doctrine de M. Descartes ne servirent pas peu à le desabuser, & à lui faire rechercher de bonne heure son amitié. Il devint même deux ou trois ans aprés l'un des zelez sectateurs de sa Philosophie, aprés que la lecture de ses Meditations Metaphysiques l'eût tiré de quelques difficultez sur l'existence de Dieu, & la distinction de l'Ame d'avec le Corps dans les hommes. XI & XII. *Disputes avec M. Petit.*

La dispute que M. Descartes eut avec M. Morin Professeur Roial des Mathématiques à Paris lui donna plus d'exercice que celle de M. Petit, mais elle le fatigua moins que celle de M. de Fermat. Elle commença le 22 de Février 1638 par des objections que M. Morin lui fit sur *Avec M. Morin.*

la

1638 la lumiere. M. Descartes en fit tout le cas que meritoient des objections qu'il mettoit au nombre des plus solides d'entre celles qu'on lui eût encore formées contre ses nouvelles opinions. Cette estime enfla le cœur à M. Morin qui voulut montrer par une replique à sa réponse qu'il n'en étoit pas indigne. M. Descartes fit une seconde réponse, dont M. Morin feignit n'être pas entiérement satisfait, & voulant se procurer l'honneur d'écrire le dernier, il fit une nouvelle replique à laquelle il témoigna qu'il ne souhaitoit pas de réponse. M. Descartes acheva de reconnoître à cette marque le caractere de l'esprit de M. Morin. Il ne voulut pas lui refuser la satisfaction qu'il desiroit de lui, puisqu'elle lui coûtoit si peu.

Avec M. de Beaugrand.

Son petit traité de Geostatique ou sa Statique.

L'occasion qu'il eut dans le même temps de refuter un assez mauvais livre, lui fit faire une dissertation de Geostatique, c'est à dire, sur la question de sçavoir si un corps pése plus ou moins étant proche du centre de la terre qu'en étant éloigné ? Le livre qui y avoit donné lieu avoit pour auteur le Sieur de Beaugrand Secretaire du Roy, assez medio-

cre

cre Mathematicien, mais qui ne se faisoit pas assez de justice en ce point. Il étoit ami de M. de Fermat, & ennemi de M. des Argues. La consideration de ce dernier l'avoit porté à rendre de mauvais offices à M. Descartes, à cause du zele avec lequel il voioit que celui-ci s'attachoit à le servir. Il n'avoit pû s'empécher même de faire glisser dans son livre quelques traits de sa mauvaise volonté. M. Descartes auroit peut-être bien fait de resister au desir de ceux qui le portoient à le refuter, pour ne pas se rendre suspect de ressentiment. Mais il se releva promtement de cette foiblesse, en revoquant la permission qu'il avoit donnée d'imprimer cette réfutation, & en la détachant de son petit traité de Statique ou Geostatique, auquel il ne prétendoit pas interdire la lumiere. 1638.

Ce fut cette même année que s'éleva parmi les Mathématiciens de France la question fameuse de la *Roulette*, dont on ne trouvoit aucun vestige, ni parmi les anciens, ni dans les livres d'aucun des Methématiciens qui avoient vêcu jusqu'à lors, quoiqu'il ni ait rien de plus

XIII. XIV. XV. *De la Roulette, & de la part que M. Descartes eut*

1638 plus commun que cette ligne, & qu'elle ne ſoit guére moins frequente dans l'uſage du mouvement que la ligne droite & la ligne circulaire.

La Roulette n'eſt autre choſe que le chemin que fait en l'air le clou d'une rouë quand elle roule de ſon mouvement ordinaire, depuis que ce clou commence à s'élever de terre, juſqu'à ce que le mouvement continu de la rouë l'ait rapporté à terre aprés un tour entier achevé. Mais dans cette definition il faut ſuppoſer pour la commodité des opérations geométriques que la *rouë* eſt un cercle parfait; que le *clou* eſt un point marqué dans la circonference de ce cercle; & que la *terre* que touche ce point en commençant & en finiſſant ſon tour eſt parfaitement unie ou plane.

Le P. Merſenne fut le premier qui la remarqua, & qui lui donna le nom de Roulette. Il voulut enſuite en reconnoître la nature & les proprietez. Mais comme il n'étoit pas auſſi heureux à reſoudre les belles queſtions qu'à les former, il n'eut pas aſſez de pénétration pour venir à bout de celle-cy. Cela l'obligea de la propoſer à d'autres. M. de Roberval

Roberval fut le premier qui démontra 1638
que l'*espace de la Roulette est triple de la roue qui la forme.* Aprés cela M. de Fermat & M. Descartes en donnérent la démonstration ; & leurs solutions se trouvérent non seulement differentes l'une de l'autre, mais encore de celle de M. de Roberval. Le P. Mersenne aiant mandé à M. Descartes que M. de Roberval trouvoit sa démonstration trop courte pour estre bonne, il en receut là-dessus les éclaircissemens qu'il souhaitoit. M. Descartes en lui envoiant une explication fort ample de sa démonstration de la Roulette, l'avertit qu'il n'y avoit rien à changer dans cette demonstration ; & que l'éclaircissement qu'il venoit d'y ajoûter n'étoit diffus qu'afin de pouvoir être entendu par ceux qui ne se servoient point d'Analyse, les autres n'aiant besoin que *de trois coups de plume* pour la trouver par le calcul.

Dans diverses questions dépendantes de celle de la Roulette il se trouvoit plusieurs choses dont M. de Roberval témoignoit n'avoir point de connoissance. Il fallut pour l'en instruire que le Pere Mersenne recourut à M. Descartes sa ressource

1638. ſource ordinaire, & il en reçût toutes les ſolutions que lui & M. de Roberval pouvoient ſouhaiter. Avec ce ſecours, celui-ci donna encore deux autres ſolutions, dont l'une fut *la dimenſion du ſolide de la Roulette au tour de la baſe*; l'autre, l'*invention des tangentes ou touchantes de cette ligne*. Mais il n'eut pas pour ces petits ſervices de M. Deſcartes toute la reconnoiſſance qu'on en devoit attendre. Sa diſſimulation & *les procedures indirectes de ſa conduite* dégoutérent tellement M. Deſcartes, qu'il ne voulut plus avoir de part à ce qui ſe paſſa depuis touchant la Roulette. Dés la fin du mois de Septembre, il tacha de de s'en débarraſſer pour une bonne fois; & ſans prétendre rien à la gloire de cette invention qu'il laiſſoit de bon cœur à M. de Roberval pour s'appliquer à d'autres choſes, il écrivit au Pere Merſenne, afin qu'il fit ſçavoir ſon deſiſtement à tous les Mathematiciens qui s'en mêloient.

XVI. *Il renonce à la Geometrie.* LA RAISON qu'il alleguoit pour ſe diſpenſer de travailler davantage ſur la Roulette étoit qu'il renonçoit tout de bon à la Géometrie. Cette nouvelle ne plût

plût pas aux Géometres de Paris du nombre de ses amis. M. des Argues sur tous les autres ne pût s'empêcher d'en témoigner son déplaisir. M. Descartes le prit en bonne part, & pour l'ôter d'inquietude, il lui fit sçavoir par le P. Mersenne que son renoncement ne regardoit que la Géometrie abstraite: mais qu'il continuëroit de cultiver une autre sorte de Géometrie qui se propose pour question l'explication des phénomenes de la nature comme il avoit fait dans ce qu'il avoit écrit des Méteores, &c. 1638.

Il voulut donner des marques plus précises de la consideration qu'il avoit pour cet ami. Car aiant sçû que les endroits de sa Géometrie imprimée, où il avoit affecté d'être obscur, lui faisoient de la peine, il voulut lui en donner lui-même les éclaircissemens par un écrit qu'il fit exprés, pour lui faire connoître jusqu'où alloit le zele qu'il avoit pour son service.

Sa consideration pour M. des Argues.

Outre ces éclaircissemens sur quelques endroits proposez par M. des Argues, il consentit qu'un Gentilhomme Hollandois de ses amis entreprît une intro-

Introduction à sa Geométrie.

 duction

1638 duction reguliere & suivie de toute sa Géometrie, pour en faciliter l'intelligence à toutes sortes de lecteurs. Elle fut trouvée si excellente & si courte, qu'on crut qu'il en étoit l'auteur. Ceux qui se plaignirent de la brieveté de cet écrit furent priez de considerer que c'étoit une introduction & non pas un commentaire. Mais on pouvoit donner le titre de commentaire aux excellentes notes que M. de Beaune Conseiller au Presidial de Blois, fit cette même année sur la Géometrie de M. Descartes. Il ne s'y trouva rien qui ne fût parfaitement conforme à la pensée de l'auteur, *& selon son intention.* La joie qu'en eut M. Descartes augmenta encore, lorsqu'il vid la penetration avec laquelle M. de Beaune avoit pû reconnoître des choses qu'il n'avoit mises dans sa Géometrie que d'une maniere tres-obscure.

Notes de M. de Beaune.

On peut conter encore au nombre des principales occupations que M. Descartes eut cette année l'exercice que lui donnérent les deux premiers Arithmeticiens du siécle M. de sainte Croix & M. Frenicle sur diverses questions de nombres. Mais la réponse qu'il fit à celles de M. de

Exercices d'Arithmetique avec M. de sainte Croix & M. Frenicle.

M. de sainte Croix au mois de Juin, le fatigua tellement, qu'il conjura le Pere Mersenne de ne lui en plus envoier aucune de cette nature, telles qu'elles pussent estre. Il tâcha aussi de se défaire des problemes & des objections steriles des autres, sous les pretextes les plus honnêtes qu'il pût imaginer. 1638.

Il cesse de répondre aux Problémes.

Ainsi las de porter la qualité onereuse d'oracle, il se dispensa presque entierement de répondre avant la fin de l'an 1638 : & il se contenta de faire un triage des meilleures objections qui lui avoient été faites jusqu'alors, & des plus beaux problémes qui lui avoient été proposez, pour les faire imprimer avec ses réponses, quand il plairoit à celui à qui il appartient de disposer de toutes choses.

1638

LIVRE CINQUIE'ME

depuis 1638. jusqu'en 1641.

I. *Regius devient disciple de M. Descartes & Professeur à Utrech.*

PENDANT qu'on fatiguoit M. Descartes en France par des objections & des problémes, on ne songeoit presque en Hollande qu'à se dépoüiller de la vieille philosophie pour prendre la sienne. L'Université d'Utrech qui sembloit être née Cartesienne, aprés qu'on eut fait venir de Deventer le Professeur Reneri pour prevenir même son érection, se remplissoit insensiblement de ses disciples sous la discipline de cet habile homme.

Celui qui se distingua le plus, fut un jeune Medecin nommé *Henri de Roi*, dit *Regius*, à qui Reneri communiqua cette methode excellente qu'il avoit reçûë de M. Descartes pour conduire sa raison dans la recherche de toutes sortes de veritez. Regius ne borna point sa reconnoissance à Reneri, mais il la fit remonter jusqu'à M. Descartes, pour lequel

lequel il conçût dés lors une haute esti- 1638
me. Ce n'étoient encore là que les fruits des conversations de Reneri. Le livre de M. Descartes vint ensuite à paroître. Regius se montra des plus ardens à le lire, & l'estime qu'il avoit conçuë pour M. Descartes, se tourna incontinent en une vraie passion.

Non content de s'être imprimé dans l'esprit les principes de sa nouvelle Philosophie, dont il avoit trouvé les essais dans son livre conformes à ce que Reneri lui en avoit appris auparavant, & de les avoir adoptez à la place de ceux qu'on lui avoit autrefois enseignez dans les écoles, il se mit en devoir de les digerer encore pour l'usage des autres. Il enseignoit actuellement la Phylosophie & la Medecine à des Particuliers dans la ville: & pour ne point faire diversion à l'étude qu'il faisoit de la philosophie de M. Descartes, il s'avisa de la mettre par cahiers, & de la débiter à ses écoliers sous le nom de Physiologie à mesure qu'il la comprenoit.

La simplicité de l'hypothése, le bel enchainement des principes & des raisonnemens, la netteté & la facilité avec

1638 laquelle il leur en faisoit déduire les veritez, les ravit de telle sorte, que sans en demeurer aux termes d'une reconnoissance ordinaire pour le maître à qui ils se sentoient si redevables, ils firent une espece de ligue pour cooperer à son avancement, & pour s'emploier à le faire mettre en place, soit dans le Conseil de ville, soit dans l'Université. Peu de temps aprés, l'on parla d'établir un nouveau Professeur en medecine pour la botanique & la theoretique. Les disciples de Regius, qui la plûpart étoient enfans de famille, crurent que l'occasion qu'ils cherchoient de le servir étoit venuë, & ils n'épargnerent ni leurs parens ni leurs amis, pour obtenir les suffrages du Senat en sa faveur. Regius avoit de puissans concurrents, mais l'approbation qu'avoit sa Physiologie jointe à la difference que l'on remarquoit dans la maniere de raisonner qui distinguoit ses disciples d'avec ceux des écoles publiques & vulgaires, fit juger qu'il avoit une philosophie toute particuliere, & qu'il devoit estre un excellent maître dans l'art ou la methode d'enseigner. C'est ce qui porta le Magistrat à le preferer

preferer aux autres pour remplir la chaire ; & qui le fit recevoir avec plaisir pour collegue par tous les Professeurs de l'Université dont Reneri avoit disposé les esprits. 1638

Regius crut avoir toute l'obligation du succés de cette affaire à M. Descartes, dont la Philosophie avoit formé en lui ce merite qui l'avoit fait passer sur les autres concurrens. Il prit la liberté par une premiere lettre du 18 d'Aoust de le remercier d'un service si important qu'il lui avoit rendu sans le sçavoir. Il le conjura ensuite de ne point abandonner *son propre ouvrage*, & de ne pas lui refuser les assistances necessaires pour soûtenir cette premiere reputation. Il lui promit de son côté tout ce qui dépendroit de lui pour ne rien faire qui fût indigne de la qualité de son disciple qu'il preferoit à tous les autres avantages de la vie : & qu'il suivroit les pas de Reneri le plus prés qu'il lui seroit possible.

Pour se mettre d'abord en possession des droits attachez à cette qualité, il lui envoia ses *Essais de medecine* pour les examiner avec toute la severité d'un

1638 Maître ; & il lui demanda les objections qui lui avoient été faites depuis peu contre la *circulation du ſang* avec les réponſes qu'il y avoit données.

II.

Il commence à recevoir des inſtructiōs de M. Deſcartes

M. DESCARTES qui avoit été informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Utrecht par Reneri qui l'étoit allé voir à Egmond au mois d'Aouſt, accorda ſon amitié à Regius avec tous les fruits qu'elle pourroit produire. Il n'eût aucune violence à ſe faire pour lui donner ce qu'il lui demandoit concernant la Medecine, parce qu'il en faiſoit actuellement ſon occupation, & qu'il comprenoit l'importance qu'il y avoit de ménager ſagement le zele d'un nouveau diſciple ſi bien intentionné. Il achevoit alors ſon *Abregé de Medecine* qu'il avoit tiré en partie des livres, & en partie de ſes raiſonnemens. Et il eſperoit pouvoir ſe ſervir par proviſion de ce travail *pour obtenir quelque delai de la Nature, & retarder les poils blancs qui commençoient à lui venir.*

Amis de M. Deſcartes en Hollande

Reneri & Regius n'étoient pas les ſeuls qu'il eût pour amis, ou que ſa Philoſophie eût pour ſectateurs à Utrecht & dans le voiſinage. Il pouvoit

encore

conter encore parmi les Professeurs de 1638
l'Université Antoine *Emilius* & Cyprien *Regneri* ; & parmi les Magistrats de la ville, Messieurs *Vander-Hoolck*, *Van heevv*, *Parmentier*, &c. outre les deux *Van-Dam* Medecins, les deux *VVaessenaer* Mathematiciens ; Mademoiselle Anne Marie *Schurmans* & son frére, Jean *Alphonse* officier de l'armée, Godefroy de *Haestrecht* Gentilhomme Liegeois retiré prés d'Utrecht. Il n'en avoit pas moins à Amsterdam, à Leyde, à la Haye, où toutes les personnes de merite se faisoient honneur de sa connoissance. Mais l'idée du pays où il vivoit ne doit pas nous faire croire que ses amitiez se terminassent aux seuls Protestans. Tout ce qu'il y avoit de Catholiques tant soit peu distinguez étoient ses amis. On peut conter au rang des principaux non seulement Corneille de *Hoogheland* Gentilhomme de Leyde, mais encore deux Prestres de Harlem, dont l'un étoit Jean Albert *Bannius*, & l'autre Augustin Aelstein *Bloemart* tres-riche de son patrimoine grand aumônier à l'égard des pauvres, & son correspondant pour les lettres & les pacquets qu'on lui addres-

Bannius & Bloemart Prestres Catholiques.

1638 ſoit. Ils étoient tous deux Mathématiciens, amateurs de la paix & des ſçiences, vertueux, d'une vie frugale & exemplaire au milieu des Proteſtans dont ils s'étoient preſque generalement acquis l'eſtime & l'affection. M. Deſcartes quittoit de temps en temps ſa ſolitude d'Egmond pour les aller voir à Harlem, ou dans une maiſon de campagne qui en étoit proche. Comme ils n'étoient guéres plus grands bûveurs ni plus grands joüeurs que lui, la débauche ordinaire qu'ils faiſoient enſemble étoit quelque concert de Muſique dont Bannius avoit coûtume de les regaler. M. Deſcartes dont l'amitié n'étoit ſtérile pour perſonne leur rendit ſur ſur la fin de cette année un ſervice tres-important auprés du Prince d'Orange & des Etats de Hollande par le moien de M. de Zuytlichem & de quelqu'autres Seigneurs de ſes amis qui étoient en credit.

III. *Mort de Reneri premier Docteur Carteſien.*

Il ne plût point à Dieu de laiſſer long-temps à M. Deſcartes le double plaiſir de voir enſeigner publiquement ſes principes dans les écoles de Philoſophie & de Medecine à Utrecht par les deux plus habiles Profeſſeurs de l'Uni-

versité. A peine Regius étoit-il affermi dans son nouvel établissement que l'on perdit Reneri au milieu du mois de Mars de l'an 1639. le jour même de ses nopces aprés 45. ans de vie. 1639

On lui fit dans la grande Eglise de la ville de splendides funerailles, ausquelles le Senat ou les Magistrats assistérent en corps avec l'Université. L'Oraison funébre fut prononcée le lendemain au nom de l'Université par Ant. Emilius Professeur en éloquence & en histoire. On admira la beauté du discours, & on fut touché des reflexions de l'Orateur. Mais on s'apperçût bien tôt que ce n'étoit pas moins le panegyrique de M. Descartes vivant, que l'oraison funébre de feu M. Reneri. La principale loüange qu'Emilius avoit à donner à l'illustre defunt, que l'on avoit regardé comme le principal appui de l'Université naissante & comme son plus bel ornement, étoit d'avoir eû assez de courage pour se defaire de l'autorité des Anciens & des Modernes qui l'avoient precedé, afin de rentrer dans la liberté que Dieu a donnée à nôtre raison pour se conduire dans la recherche de la Verité, qui est

Panegyrique de M. Descartes prononcé publiquement par ordre du magistrat à Utrecht

1639 la ſeule maîtreſſe dont nous ſoions obligez de nous rendre ſectateurs. C'étoit une reſolution veritablement heroïque qui ne pouvoit convenir qu'à des eſprits du premier ordre. Mais il falloit que M. Deſcartes, qui l'a lui avoit inſpirée comme à quelques autres de ceux qui s'étoient attachez à lui dés le commencement de ſa retraite en Hollande, fût le directeur de cette entrepriſe. Emilius fit valoir avec beaucoup d'éloquence les grands progrés que Reneri avoit faits dans la connoiſſance de la Nature ſous un chef de cette qualité. Il rehauſſa de couleurs fort vives l'avantage que la Ville & l'Univerſité avoient reçû de la diſpoſition où s'étoit trouvé Reneri de pouvoir y enſeigner les principes de la veritable Philoſophie, qu'il prétendoit être demeurée inconnuë au genre humain juſqu'à M. Deſcartes.

L'auditoire en parut perſuadé ; & les Magiſtrats aprés avoir honoré ce diſcours de leur approbation ordonnérent qu'il ſeroit imprimé, & publiquement diſtribué ſous leur autorité, tant pour honorer la memoire de leur Profeſſeur, que pour donner des marques éclatan-

tes

tes de la reconnoissance qu'ils avoient du service signalé que leur avoit rendu M. Descartes, en formant un tel disciple. Emilius, qui depuis long temps cherchoit à s'introduire dans la familiarité de M. Descartes, avoit reçû comme un coup de providence l'ordre que le Magistrat lui avoit envoié, *de faire ses eloges & ceux de la nouvelle Philosophie* dans l'oraison funébre de Reneri. 1639

Aprés l'avoir prononcée, il lui en envoia une copie manuscrite avec des lettres pleines de respect & d'estime, sous pretexte que ce discours le regardant personnellement, & que le Magistrat en aiant ordonné la publication, il étoit à propos qu'il vît ce qu'il y avoit à changer avant qu'on le mît sous la presse. La modestie de M. Descartes eut à souffrir à la lecture de tant d'éloges. Mais comme il ne lui appartenoit pas de trouver à redire au jugement & à la conduite du premier Magistrat, il n'osa y toucher.

Peu de jours aprés il fit connoître qu'il n'avoit souffert ces éloges que parce qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de les supprimer. Car Emilius lui aiant envoié avec un peu trop de confiance

des

1639 des vers qu'il avoit faits ſur le même ſujet pour en ſçavoir ſon ſentiment, & les lui aiant enſuite redemandez, parce qu'il n'en avoit point retenu de copie, & qu'il deſiroit de les faire imprimer: M. Deſcartes chercha une excuſe pour ne les lui pas renvoier, & il vengea le mieux qu'il put par cette ſuppreſſion ſa pudeur & ſa modeſtie offenſée dans l'oraiſon funébre de Reneri.

Regius devient le premier diſciple de M. Deſcartes.

La perte que Regius avoit faite en particulier d'un excellent directeur de ſes études dans la mort de Reneri l'avoit fait recourir de nouveau à M. Deſcartes. Il le conjura de vouloir lui donner auprés de lui la place que le défunt y poſſedoit, ajoûtant que s'il l'a lui accordoit *il s'eſtimeroit auſſi heureux que s'il étoit élevé juſqu'au troiſiéme ciel.*

Il eſt certain qu'aprés Reneri perſonne ne pouvoit alors ſe vanter de meriter mieux que Regius la qualité de *premier diſciple* de M. Deſcartes. Il avoit du côté de l'eſprit les talens les plus propres à ſoûtenir ce rang avec la dignité & la ſuffiſance neceſſaire. La profeſſion qu'il faiſoit de la Medecine avec la Phyſique lui donnoit encore une commodité

modité pour cela & un avantage que n'avoient pas les autres Cartésiens de Hollande & de France qui n'enseignoient pas publiquement, & qui n'étoient philosophes que pour eux-mêmes. Mais il auroit été à souhaiter pour sa réputation particuliére, que Reneri en lui apprenant la méthode & les principes de M. Descartes eût sçû lui inspirer en même temps sa modestie & sa prudence. 1639.

Quelque temps aprés la mort de Reneri, l'on augmenta ses gages de la moitié, & l'on attacha à sa profession un nouvel emploi qui consistoit à expliquer les Problémes de Physique, lors qu'il ne seroit pas occupé de sa Botanique, c'est-à-dire de l'explication des plantes & des simples. Il fit part à M. Descartes de la joie qu'il avoit reçûë de cette commission, parce qu'elle lui presentoit de nouvelles occasions d'enseigner & d'étendre sa Philosophie. Il avoit adroitement brigué cet emploi qui étoit de surérogation dans l'Université: & il avoit été servi dans sa poursuite par *Voetius* Professeur en Theologie qui étoit encore alors dans ses interêts. Mais

1639 ce qu'il avoit envisagé comme un avantage considerable pour faire valoir ses talens, & pour debiter avec plus d'éclat les opinions nouvelles de Physique & de Medecine que les vieux Peripateticiens & Galenistes ne souffroient pas volontiers qu'on enseignât dans les Ecoles où ils regnoient, fut un pretexte ensuite au même Voetius povr lui susciter des affaires. Son peu de conduite fut cause que l'embarras retomba sur M. Descartes, & que l'affaire degenera ensuite en un long & facheux procez qu'il fut obligé de soutenir au préjudice de sa solitude & de la tranquillité de sa vie.

IV. *Quel étoit Voetius? ses desseins.* PERSONNE n'étoit alors plus élevé ni plus consideré dans l'Université d'Utrech que se Voetius. Il étoit le premier des Professeurs en Theologie, & le principal Ministre ou Pasteur de la Ville. Il portoit par tout cet air triomphant qu'il avoit rapporté du Synode de Dordrecht où il s'étoit trouvé du costé des victorieux, c'est-à-dire, de ceux qui assistez de l'épée & du credit du Prince Maurice étoient venus à bout de condamner le parti des Remontrans : & il s'étoit acquis par la ville une espece d'auto-

d'autorité sur les esprits par je ne sçay 1639
quelle reputation de gravité & de suffisance. Il avoit l'esprit naturellement porté à la contestation, & gâté par la lecture des controversistes de son parti, & des livres d'impieté & de bouffonnerie, ausquels il avoit donné beaucoup de temps. Il étoit d'une humeur fort bizarre, d'un jugement fort médiocre, & d'une erudition fort superficielle.

Les bonnes qualitez qu'il pouvoit avoir étoient soûtenuës par un peu d'amour propre pour sa personne, accompagné d'un mépris interieur pour toutes celles qu'il n'avoit pas. De sorte que s'étant accoûtumé de longue habitude à ne pas estimer ce qu'il ignoroit, & ignorant en philosophie tout ce qui n'étoit pas renfermé dans les bornes de la scholastique triviale, on auroit pû lui pardonner le peu de gout, & l'éloignement qu'il avoit eu d'abord pour les ouvrages de M. Descartes, s'il n'en avoit pris l'allarme comme d'une nouveauté pernicieuse qu'il eût fallu exterminer.

La consideration qui étoit duë à Reneri, l'avoit retenu dans le silence jusqu'à

1639 qu'à sa mort. Mais étant allé à son oraison funebre avec sa prévention, les éloges inespérez qu'il y entendit de M. Descartes lui donnérent tant de jalousie, qu'il en sortit avec la resolution de mettre en œuvre tout ce que son industrie pourroit lui fournir pour détruire cette nouveauté. Neantmoins l'approbation que le Magistrat avoit donnée à ces éloges, l'obligea d'aller bride en main, pour ne pas se commettre mal à propos avec ses superieurs. C'est pourquoi abandonnant ce qui étoit du ressort de la Philosophie, contre quoi il ne lui étoit ni seur ni honnête de s'élever, il se reduisit à ramasser ce qui pourroit se rapporter à la Theologie dans le discours de la Méthode de M. Descartes pour en faire la matiére de ses censures, & tâcher par ce moien de faire bannir de l'Université sa Philosophie comme pernicieuse à la Religion Protestante & au repos des Etats des Provinces-Unies.

Il commença ses hostilitez par des théses qu'il fit au mois de Juin 1639 touchant l'Athéisme. Et pour garder quelque ordre dans les productions de

sa

sa mauvaise volonté, il s'abstint d'y 1639
nommer d'abord celui à qui il en vouloit, & se contenta d'y jetter les fondemens de la calomnie, dont il croioit devoir le charger pour venir à bout de le ruiner.

Cette calomnie dans laquelle il a toûjours persisté depuis, consistoit à faire passer M. Descartes pour un Athée: & afin qu'on ne pût s'y tromper en prenant quelqu'autre pour lui, il mêla dans ses théses parmi les marques de l'Athéisme toutes les choses qu'il sçavoit estre attribuées à M. Descartes par le bruit commun.

V. *Regius se précautionne contre Voetius.*

CES premieres démarches de Voetius firent connoître à Regius qu'il falloit user de quelque dissimulation s'il vouloit se conserver auprés de lui. Celà lui donna la pensée de se précautionner dans sa chaire de Medecine plus qu'il n'avoit fait jusques-là : & de reserver le principal de la nouvelle Philosophie pour les problémes qu'il enseignoit certains jours de la semaine hors des heures des leçons publiques. En quoi il sembloit se reposer sur le consentement des Professeurs, sans en excepter

1639 cepter Voetius qui l'avoit même servi une seconde fois dans la demande de cette nouvelle commission.

Mais quelque liberté qu'il laissât à ses auditeurs pour la créance des Problémes, il ne rejettoit pas les occasions de faire voir le ridicule ou le foible des anciennes opinions. Cette maniere artifi ieuse de détruire insensiblement les principes de la Philosophie vulgaire qui est reçuë dans les écoles étoit encore plus dangereuse pour elle que sa maniere ouverte & sincere d'enseigner les principes de M. Descartes dans ses leçons de Medecine. C'est ce qui fit peine à ceux de ses collégues qui conservoient quelque estime pour la Philosophie qu'on leur avoit apprise, & qui croioient avoir beaucoup accordé à Regius en lui permettant d'enseigner les nouvelles opinions avec les anciennes.

Son indiscrétion.

Regius ne s'assujettissant pas assez (hors de ses écrits & de ses leçons) à prendre l'esprit de M. Descartes, qui étoit un esprit de douceur & de modération, donna encore à ses collégues un nouveau sujet de mécontentement par un trait de legereté qu'il fit paroître à une

une these de Philosophie soûtenuë le 9 de Juillet sous le Professeur Senguerdius par Florent Schuyl qui devint neantmoins Cartésien dans la suite. L'aggresseur qui disputoit avoit composé ses argumens selon les opinions de la Philosophie nouvelle, & il avoit choisi la nature & les proprietez de l'ayman pour en faire le sujet. Le répondant quoique fort bien exercé sur les cahiers de son Maître parut un peu embarrassé. Mais le Professeur aiant pris la parole pour le dégager, Regius se leva, & sans respecter ni l'assemblée ni la profession, l'interrompit, lui insulta mal à propos, & voulut adjuger à l'aggresseur une victoire que l'honnêteté & la coûtume l'obligeoient de laisser au répondant. Cette action que nous n'avons appris d'ailleurs que par le canal de ses ennemis, choqua généralement tous les Professeurs de l'Université, & les disposa la plûpart à écoûter ce que Voetius vouloit leur insinuer contre les nouveautez. 1639

Les exercices finirent peu de jours aprés cette thése, & Régius écrivant à M. Descartes le 14 de Juillet qui commençoit

1639 commençoit les vacances, se garda bien de lui mander ce qu'il avoit fait à la thése. Il se contenta de lui faire sçavoir qu'il avoit achevé son cours public de „ Medecine cette année ; qu'il étoit tou- „ jours demeuré fortement attaché à ses „ principes & à sa méthode ; & qu'il sou- „ haitoit avec passion de pouvoir confe- „ rer avec lui sur la meilleure maniére de „ faire un nouveau cours l'année suivante qui commençoit aprés la foire du mois d'Aoust selon le réglement de l'Université.

Instructions que lui donne M. Descartes,

Quoique les mesures qu'il avoit prises pour aller à Egmond fussent rompuës par le besoin que la grossesse de sa femme avoit de sa présence, le temps de M. Descartes n'en fut pas plus épargné. Il ne fut presque occupé que de ses réponses aux consultations de ce Professeur pendant les mois de Septembre & d'Octobre. Quelque longues quelque frequentes que fussent les lettres d'un disciple si zelé, il ne plaignoit pas pour l'instruire un temps qu'il ne croioit pas devoir jamais regretter. L'importance des questions & des difficultez qu'il lui proposoit, l'empêchoit de rien negliger

pour

pour le mettre en état d'établir ses principes. Elles rouloient la plûpart sur la nature des Anges, sur celle de l'Ame de l'homme, sur son union avec le corps, sur l'ame des bêtes & des plantes, sur la vie, sur le mouvement du cœur, & sur la circulation du sang. 1639

Mauvaise conduite de Plempius.

M. Descartes avoit mis cette derniere question en grand credit parmi les sçavans: & il avoit merveilleusement rétabli sur ce sujet la reputation de Harvée qui avoit été maltraitée par les satires & le decri de divers Medecins des Païs-bas, la plûpart ignorans ou entêtez des anciennes maximes de leurs Facultez. Ce qu'on pouvoit alléguer de plausible contre ce sentiment, avoit été objecté 18 mois auparavant à M. Descartes par son ami Plempius Medecin à Louvain. Mais quoique celui-ci parût alors content de ses réponses, il fit ensuite une chose tout-à-fait indigne de leur amitié. Il jugea à propos pour augmenter l'éclat de sa propre reputation de parler dans un livre qu'il devoit bien-tôt donner au public de ce qui s'étoit passé entre M. Descartes & lui, touchant les deux questions du mouvement du cœur & de la

1639 la circulation du ſang. Il donna pour cet effet tout le luſtre neceſſaire aux objections qu'il lui avoit faites. Mais lors qu'il fut queſtion des réponſes qu'il en avoit reçuës, loin de traiter M. Deſcartes comme un ami qui méritoit d'être conſideré, il n'eut pas même pour ces réponſes la fidelité qui s'exige entre des adverſaires qui ſe réfutent, & qui ſe regardent comme ennemis.

Regius fut outré d'une conduite ſi malhonnête, & aiant confronté ſon livre avec les réponſes que M. Deſcartes avoit faites à ſes objections, il ne put retenir l'indignation qui lui fit prendre la plume pour en marquer ſes reſſentimens à M. Deſcartes. Les couleurs qu'il donne dans ſa lettre à l'ingratitude & à la mauvaiſe foi de Plempius ſont ſi vives, qu'on ne peut les exprimer de ſa langue en la nôtre ſans entrer dans de ſemblables tranſports de colére contre une conduite ſi lâche. Il dit qu'à l'égard des endroits où M. Deſcartes découvroit les ſecrets les plus cachez de la nature, & où conſiſtoit la principale force de ſes réponſes, Plempius a eu la malice de faire le muët, ou d'en omettre au moins

la

la plus grande partie. Et que pour 1640.
ceux qu'il rapporte, il les estropie de telle maniére qu'il en corrompt entiérement le sens. Qu'a l'endroit où il traite de la circulation du sang, il se contente de rapporter simplement les difficultez, comme si on n'y avoit pas encore fait de réponses, quoique celles que M. Descartes y avoit données fussent tres-convaincantes. Qu'à l'endroit où M. Descartes rapporte plusieurs causes qui jointes ensemble produisent le battement du cœur, Plempius n'en rapporte qu'une qui est la chaleur. Si M. Descartes aprés avoir allegué les raisons necessaires pour la conviction d'une chose, y en ajoûte quelque autre moins necessaire servant seulement à un plus grand éclaircissement : Plempius est assez de mauvaise foi pour ne s'attacher qu'à cette derniére raison, comme si elle avoit été donnée pour fondamentale ou essentielle ; & laissant à supposer que ce seroit l'unique qui auroit été alleguée par M. Descartes, il s'étudie à la rendre ridicule : ce qu'il fait ordinairement dans les endroits qu'il ne comprend pas.

1640 Plempius ne se souvenoit plus d'avoir écrit auparavant qu'il ne croioit pas que l'on pût convaincre M. Descartes d'*avoir jamais avancé une fausseté ou même une bagatelle.* Mais s'il avoit à revoquer les loüanges qu'il lui avoit données, c'étoit une pitoiable retractation que de les effacer avec des injures. M. Descartes ne parut pas fort ému d'une conduite si extraordinaire, & il avoit été d'avis de n'y opposer que le silence. Regius n'en jugea pas de même. Il vengea son maître d'une maniére qui fit apparemment ouvrir les yeux à Plempius, puisqu'il changea son sentiment sur la circulation du sang pour embrasser celui de M. Descartes.

VI. *Coniques du jeune M. Pascal âgé de 16 ans.*

Au mois de Novembre de la même année le P. Mersenne revenu de quelques voiages lui donna avis d'un prodige qui venoit de paroître parmi les sçavans de Paris. Le prodige étoit qu'un jeune garçon de 16 ans avoit composé un Traité des Coniques qui faisoit l'étonnement de tous les vieux Mathématiciens à qui on l'avoit fait voir. Ce jeune Auteur étoit le fils de M. Pascal, Intendant de justice à

Roüen,

Roüen: & l'on ne croioit point le fla- 1640
ter en publiant qu'il avoit été plus heureux qu'Apollonius en quelques points. M. Descartes qui n'admiroit presque rien, dissimulant sa surprise, répondit assez froidement qu'il ne lui paroissoit pas étrange qu'il se trouvât des gens qui pussent démontrer les Coniques plus aisément qu'Apollonius: mais qu'on pouvoit bien proposer d'autres choses touchant les Coniques qu'un enfant de seize ans auroit de la peine à deméler.

N'aiant voulu s'en rapporter qu'au témoignage de ses yeux pour la créance de ce fait, il fallut que le P. Mersenne lui envoiât une copie du Traité. Il n'en avoit pas lû la moitié qu'il jugea que M. des Argues y avoit eu beaucoup de part, sous prétexte que celui-ci y étoit allegué. Aiant reconnu aprés quelques éclaircissemens qu'on lui donna sur ce fait, qu'il étoit hors d'apparence de rien attribuer de cet ouvrage à son ami M. des Argues, il aima mieux croire que M. Pascal le pere en étoit l'Auteur, que de se persuader qu'un enfant de cet âge fût

1639 capable d'un ouvrage de cette force. Le doute d'un ſi grand homme fut plus glorieux à ce merveilleux enfant que l'admiration de tous ceux qui étoient aſſurez du fait.

Son incredulité n'étoit pas ſeulement appuiée ſur le defaut d'âge & de vraiſemblance, elle avoit encore pour fondement le projet d'un beau deſſein ſur les Coniques que M. des Argues lui avoit fait envoier depuis peu par le P. Merſenne. Mais il ne ſoupçonna point M. Mydorge d'avoir prété ſon miniſtére ou ſon nom au jeune M. Paſcal, quoi qu'on vît ſortir de la preſſe ſes quatre livres des Coniques en cette même année, & qu'il n'ignorât pas ce que cet ami avoit déja fait ſur le même ſujet quelques années auparavant.

Exercices avec M. de Beaune

Dans le même temps M. de Beaune, qui n'étoit pas moins de ſes amis que M. Mydorge & M. des Argues, l'occupoit de la ſolution de diverſes queſtions qu'il lui propoſoit ſur les Mathématiques : & ſous prétexte de l'entretenir de ſes propres deſſeins, il tachoit d'avoir la communication des ſiens. Dans une des réponſes que lui fit M. Deſcartes, il lui étoit

 1639

étoit échappé de dire que sa *Physique n'étoit autre chose que Mechanique*; & qu'il lui avoit declaré comme à son confident des choses qu'il n'avoit point voulu dire ailleurs, *à cause que la preuve en dependoit de son Monde.* M. de Beaune ne laissa point perir cet avertissement. Il lui fit de fortes instances pour le porter à la publication de son Monde que l'accident de Galilée lui avoit fait resserrer. Mais il n'en pût venir à bout, quoiqu'il fût alors celui de ses amis à qui il étoit le moins en état de rien refuser.

VII. *Il va demeurer à Hardervvick, prés d'Utrecht, à Leyde.*

M. DESCARTES avoit quitté le séjour d'Egmond depuis quelque temps, & il s'étoit retiré à Hardervvick. Regius se trouvant encore trop éloigné de lui, crût qu'étant une fois hors de sa solitude de Nord-Hollande, toute autre demeure lui seroit assez indifferente. C'est pourquoi il le conjura de vouloir s'approcher davantage d'Utrecht, tant pour la satisfaction de plusieurs de ses amis de la ville, que pour une plus grande commodité qu'il auroit de le consulter de plus prés.

Il vint donc loger peu de mois aprés

1640 en une maiſon de campagne prés de cette ville dans le voiſinage de M. de Haeſtrecht ſon ami qui demeuroit au Château de Renoude. Mais ſoit que l'hiver fût trop violent à la campagne, ſoit qu'il apprehendât les pratiques de Voetius, il alla dés le commencement de l'année ſuivante demeurer à Leyde où il avoit encore plus d'amis qu'à Utrecht. Outre M. de Hooghland Gentilhomme Catholique & quelques Magiſtrats, il pouvoit y conter plus de la moitié des Profeſſeurs dont les principaux étoient *Golius*, *Schooten* & M. de *Saumaiſe* fils d'un Conſeiller au Parlement de Bourgogne; ſans oublier *Rivet* qui étoit du Poitou, & un autre Miniſtre du lieu nommé *Abraham Heide* ou *Heydanus*.

Amitié de Heydanus

Ce dernier qui étoit en fort grande conſideration dans le pays n'avoit gueres des defauts ordinaires aux autres Miniſtres Proteſtans: & quoique M. Deſcartes fiſt profeſſion de n'etre ami d'aucun d'eux, le merite extraordinaire de Heidanus le fit bien-tôt excepter de leur nombre. Il ne ſe contenta pas de ſe rendre le ſectateur de ſa Philoſophie comme

comme les autres, il en fut encore le protecteur & l'appui. Comme il étoit en reputation d'être le plus éloquent Predicateur du pays, il se servoit fort heureusement de son avantage pour inspirer à ses Auditeurs l'estime qu'il avoit lui même de cette philosophie, dont il tiroit les raisonnemens, les comparaisons, & les explications qui le faisoient admirer. 1640

Amitié de Rivet, & gageure de Stampion.

Il n'en étoit pas de même de Rivet qui se vantoit d'être Cartesien sans entendre les écrits de M. Descartes. Toute son amitié consistoit presque en une démangeaison qu'il avoit de parler de lui incessamment dans ses lettres & dans ses conversations. Les moindres bagatelles étoient pour lui des sujets d'écrire au Pere Mersenne, à M. Gassendi, & aux autres sçavans de France, pourvû qu'il y fût question de M. Descartes. Ce fut lui qui les informa de la fameuse gageure de Mathématique entre le jeune Wassenar & Stampion, où M. Descartes se trouva meslé par l'indiscretion & la mauvaise volonté de ce dernier. Quoique la victoire de Wassenar fût fort glorieuse à nôtre Philosophe qui passoit tout pu-

1640 bliquement par ſon maître, il traita neantmoins toute cette affaire dont il avoit eû la conduite d'une pure *badinerie*, qui n'étoit pas digne de l'inquietude de Rivet, ni de la curioſité des Mathematiciens de France.

Livre contre M. Deſcartes. Cependant on vid ſortir de la preſſe à la Haye un livre fait contre M. Deſcartes. C'étoit le premier des ouvrages qu'on eût encore entrepris de publier pour combatre & ruiner ſa Philoſophie: & il étoit de la derniére conſequence que l'auteur y réüſſit, afin que les autres Adverſaires qui devoient venir aprés, puſſent en tirer d'heureux augures. L'Auteur riſquoit beaucoup en ſe preſentant le premier au combat: mais il eut la diſcretion de ſupprimer ſon nom, pour ne pas l'expoſer à la flétriſſure en cas de mauvais ſuccés. L'évenement juſtifia ſa prudence. Le livre parut pour les étreines de l'an 1640. Le grand nom de celui qu'il attaquoit excita la curioſité de le voir, & en peu de temps il ſe trouva entre les mains des Curieux de France & d'Angleterre. La choſe tourna toute à la gloire de M. Deſcartes. On diſpenſa l'Auteur de ſe nommer, & l'on

fut

fut indigné seulement de voir que l'Anonyme eût abusé de l'attente de ceux qui demandoient autre chose que des sottises, contre les principes d'une Philosophie qu'il étoit question de réfuter serieusement. M. Descartes n'en parut ni plus humilié ni plus élevé, & il laissa ce petit nuage se dissiper de lui-même. 1640

VIII. *Theses de Regius. Pratiques de Voetius contre lui.*

VOETIUS prenoit ses mesures à Utrecht pendant ce temps là, pour réüssir dans le dessein de perdre M. Descartes de reputation, & de le faire déclarer ennemi de la Religion réformée & des Eglises protestantes, par ceux même qui l'honoroient le plus de leur bienveillance. Il avoit fait soûtenir de secondes & de troisiémes théses, où il avoit renouvellé la calomnie de l'atheïsme contre lui, afin de préparer peu à peu l'esprit du peuple, & de faire changer ensuite les bonnes dispositions du Magistrat. Mais pour venir à bout de cette entreprise, il falloit ruiner Regius. C'est à quoi il travailla en cherchant dans ses leçons & ses écrits de quoi lui susciter un procés.

Il commença par l'examen des opinions nouvelles que Regius debitoit

1640 dans la chaire de Médecine, & il lui fit un crime devant ses collégues de tout ce qui ne s'y trouvoit pas conforme aux maximes des anciens Medecins & Philosophes, établies & reçûës dans les Universitez de Hollande. Il fit éclater enfin ses plaintes au sujet d'une thése ou dispute publique que ce Professeur devoit faire le 10 jour de Juin touchant la circulation du sang qu'il enseignoit comme M. Descartes & Harvée, mais qui passoit encore pour une hérésie parmi les ignorans & les entétez. Il parvint par ses intrigues à faire revolter la plûpart des Professeurs de l'Université contre ce sentiment. De sorte que le Recteur Bernard Schotanus, qui d'ailleurs étoit des amis de M. Descartes, & qui favorisoit même Regius, ne pût resister aux instances qu'on lui fit pour l'empécher d'enseigner ses nouveautez.

Le Recteur lui proposa la chose d'une telle maniére qu'il sembloit vouloir l'exhorter simplement à prendre quelques mesures pour prevenir les murmures de ses collegues, & ne pas troubler la paix de l'Université. Regius lui representa l'importance qu'il y a de ne

pas

pas rejetter ou trahir une verité sous le pretexte seul qu'elle auroit le caractére de nouveauté ; & de ne pas adopter les erreurs sous le voile d'une venerable antiquité. Desorte qu'il fallut assembler l'Université, pour déliberer sur le refus qu'il sembloit faire d'acquiescer au desir de ses confréres. Il y fut resolu que Regius prendroit quelque autre sujet qui seroit moins éloigné des opinions reçuës dans la Medecine vulgaire ; ou que s'il étoit ferme à vouloir retenir celui de la circulation du sang au sens de Harvée, il le feroit au moins par maniére de *corollaire* ou d'addition à ses théses, avec la formule ordinaire *exercitii causâ defendemus*. 1640

Voetius dans le manifeste qu'il en fit imprimer au nom de l'Université pretend que Regius au lieu d'acquiescer à cette déliberation, fit imprimer ses théses sans autre expédient que celui de les avoir fait corriger par M. Descartes pour les mettre hors d'atteinte. Regius aprés avoir receu ses corrections, prit occasion de l'en remercier pour le prier de vouloir honorer ses théses de sa présence. M. Descartes y avoit donné les

1640 mains, pourvû que ce fût dans l'écoûte ou la tribune de Mademoiselle Schurmans, parce qu'il ne vouloit pas être vû. Mais la chose n'eut point d'effet, parce que cette action aiant été differée jusqu'à la fin du mois de Juin, elle concourut avec le déménagement qu'il fit pour passer de Leyde à Amersfort à trois petites lieuës d'Utrecht.

Le grand succés des théses de Régius déplut fort à Voetius : & les Medecins de la vieille doctrine en murmurérent un peu. Quelques-uns même entreprirent de les réfuter, & entre autres Primerose & Silvius ausquels il jugea à propos de répondre. Les maniéres injurieuses & outrageuses dont il en avoit été traité, lui avoient tellement échauffé la bile, que sans songer à se garentir comme un homme sage du mauvais effet de leur exemple, il avoit emploié contre eux tantôt l'aigreur, tantôt la plaisanterie, lorsqu'il n'étoit question que d'une refutation serieuse & moderée.

M. Descartes à qui Regius envoia sa réponse au mois d'Octobre pour la corriger à son ordinaire, usa de son droit d'autant

d'autant plus volontiers, que ce Profes- 1640
seur l'avoit averti qu'il y alloit de son interêt. Il y corrigea diverses choses qui marquoient sa précipitation ; il y en fit ajoûter quelques-unes ; & en fit retrancher d'autres, parmi lesquelles étoient les termes d'aigreur qu'il lui fit bannir en lui montrant l'importance qu'il y a de traiter un adversaire avec beaucoup de douceur & d'honnêteté.

Cependant les Curateurs de l'Université d'Utrecht sollicitez par Voetius & quelques autres Professeurs de remedier aux troubles qu'ils feignoient que les théses & les opinions singuliéres de Regius commençoient à exciter parmi eux, publiérent une Ordonnance pour défendre d'introduire des nouveautez ou des maximes contraires aux statuts de l'Université. La chose étoit assez équivoque. C'est ce qui porta M. Descartes à la démêler, & à faire une explication de l'Ordonnance des Curateurs en forme de réponse. M. Vander-Hoolck l'un des principaux Magistrats de la ville qui fut même Consul l'année suivante, trouva cette réponse fort belle & fort judicieuse : & il gouta merveilleusement le des-

sein

1640 ſein qu'avoit M. Deſcartes de laiſſer continuer Regius dans la maniére d'enſeigner la Philoſophie nouvelle, en ſe contentant de moderer ſon zéle, & de reformer ce qu'il y auroit de trop hardi dans ſes opinions.

IX. *Sentiment touchant le Siége de l'Ame.*

REGIUS n'étoit pas le ſeul des diſciples de la nouvelle Philoſophie que M. Deſcartes eût à inſtruire. Il s'en preſentoit tous les jours de nouveaux qui n'étoient ni moins ſincéres ni moins ardens que lui dans la recherche des veritez naturelles; mais qui nous ſont demeurez la pluſpart inconnus par l'indifference qu'ils ont témoignée pour ſe faire connoître à d'autres qu'à M. Deſcartes. C'eſt à l'un de ces derniers venus que nous ſommes redevables de l'explication de ſon ſentiment touchant le ſiége de l'Ame dans le cerveau, qu'il établiſſoit dans la petite glande appellée *conaire* ou *pinéale*. Le même Inconnu qui n'étoit pas un homme de petite conſideration lui fit declarer dans le même tems ce qu'il penſoit des *eſpeces qui ſervent à la Memoire* qu'il croioit repanduës dans toute la ſubſtance du cerveau, & qu'il regardoit comme les

plis

1640

plis qui se conservent dans du papier, aprés qu'il a été une fois plié.

Projet d'etablissement en Angleterre.

Amitié avec Candiche.

Ce fut pour lors que M. Descartes fut averti du projet que l'on faisoit sans sa participation d'un établissement pour lui & pour son ami M. Mydorge en Angleterre sous la protection & par les bienfaits du Roy Charles I. M. Descartes n'en parut pas fort éloigné sur ce qu'on l'avoit assuré que *le Roi etoit catholique de volonté.* Le promoteur de cette entreprise étoit un seigneur Anglois nommé *Charles Cavendish* ou *Candiche* frére du Duc de Nevvcastle tous deux amis de nôtre Philosophe. Candische étoit grand Mathématicien. Il étoit devenu outre cela éperdûment amoureux de la philosophie de M. Descartes, & il regardoit sa Methode comme un excellent moien pour porter les Mathématiques à leur perfection. On peut juger de là qu'elle pouvoit être la joie qu'il avoit de voir que M. Descartes ne formât point d'obstacles aux desseins de son établissement en Angleterre. M. Mydorge attaché dans Paris par sa famille fut plus difficile à ébranler. Le Roi Charles auroit peut-être levé ses difficul-

1640 difficultez par la bonté qu'il avoit euë de promettre à M. Candische de pourvoir fort amplement à tout. Mais les commencemens des troubles de la Grand'Bretagne leur aiant fait aprehende à M. Descartes & à lui, que les grandes sommes que le Roi vouloit destiner aux experiences Physiques n'allassent aux frais de la guerre, qu'eux-mêmes ne fussent privez du repos dont on les flatoit, & en même temps des autres effets de la bonté de ce Prince : ils restérent l'un en Hollande, l'autre à Paris, & continuérent les exercices de leur amitié avec Monsieur Candische comme auparavant.

Amitié avec Saumaise

Celle que M. Descartes entretenoit avec M. de Saumaise ne lui auroit pas été moins convenable si celui-ci avoit fait profession de Philosophie ou de Mathématiques. Ce défaut n'a pourtant pas empéché qu'on ne l'ait mis au nombre des Cartésiens, & il n'a jamais fait un obstacle à l'amitié de M. Descartes, dont le commerce n'étoit pas borné aux seuls exercices de Philosophie & de Mathématiques. Mais comme c'étoit une espéce de fatalité attachée à ceux d'entre les

Méchante humeur de Saumaise.

les amis de M. de Saumaise qui avoient du merite d'éprouver les effets de sa mauvaise humeur : la bonne fortune de M. Descartes voulut qu'il se trouvât enveloppé dans leur sort, de peur que la calomnie ne le contât un jour parmi certains amis de M. de Saumaise qui avoient l'esprit assez bas pour estimer les défauts de ce sçavant homme, ou le cœur assez lâche pour les adorer. Il est vrai qu'il ne lui arriva qu'une seule occasion en sa vie d'essuier son chagrin, mais une occasion de néant : & il en fut redevable à sa propre prudence qui le tint presque toûjours éloigné de sa conversation, lors même qu'il demeuroit à Leyde où residoit M. de Saumaise. Je dis une occasion de neant, mais jamais elle n'auroit dû même être occasion de chagrin à un homme équitable. M. de Saumaise soupçonnoit M. Descartes d'être ami de Heinsius qu'il n'aimoit pas. Ce qui étoit d'ailleurs une jalousie trop basse & trop indigne d'un honnête homme. Mais ce soupçon de M. de Saumaise étoit fort injuste, puisque M. Descartes n'avoit de sa vie encore jamais parlé à Heinsius, qui bien qu'homme de

1640

merite

1640 merite & de grande conſideration dans l'Univerſité de Leyde par ſes emplois & ſon ſçavoir n'avoit neantmois aucune relation avec lui. Bien plus, il ſçavoit » que Heinſius avoit averſion de lui de- » puis long-temps, à cauſe qu'il étoit ami de Balzaſc qui avoit cenſuré la tragedie d'Herode.

X.

Il ſe broüille avec les Ieſuites.

MAIS les ſuites de la méchante humeur de M. de Saumaiſe étoient pour lui de nulle conſequence auprés de celles d'une facheuſe affaire qui penſa le broüiller avec une Compagnie entiére, dans laquelle il ſe flatoit d'avoir pluſieurs amis. Tout ſembloit être riant pour ſa philoſophie, lorſque peu de jours aprés avoir triomphé à Utrecht dans les théſes publiques de Regius, elle fut attaquée à Paris dans d'autres théſes ſoûtenuës au collége de Clermont.

Theſes du P. Bourdin.

Il crût d'abord que cette conduite n'étoit que l'accompliſſement des priéres qu'il avoit faites aux Jeſuites de vouloir examiner ſes ouvrages. Mais ſur l'idée qu'il s'étoit formé *de la correſpondance & de l'union qui eſt entre tous ceux de l'ordre des Ieſuites*, il prit l'alarme

larme de ce qui se fit contre lui par leur Professeur de Mathématiques dans ce collége, croiant que cela auroit été *concerté* avec ses superieurs ou ses confréres. 1640

Ce Professeur étoit le P. *Bourdin* qui voulant refuter deux ou trois endroits de la Dioptrique de M. Descartes, au lieu de lui envoier ses objections, comme en avoient usé Messieurs de Fermat, Petit, Morin, & les autres Mathématiciens les avoit inserées à l'usage de ses Ecoliers dans ses théses soûtenuës le 30 de Juin & le 1 de Juillet par l'un d'eux nommé Charles *Potier* qui se fit quelques années aprés Cartésien malgré ses premiéres impressions.

Le Pere Mersenne non content d'avoir publiquement défendu les opinions de son ami contre l'Ecolier & le Professeur, lui envoia l'extrait de la thése qui le regardoit avec le *préambule*, c'est-à-dire le discours préliminaire, composé par le Professeur pour l'ouverture de la dispute, parce qu'il étoit entiérement contre lui, en lui marquant que c'étoit le Professeur même qui le lui envoioit par son ministére.

M. Descar-

1640

Usage des Colléges dans les Théses.

M. Descartes qui avoit oublié la maniére dont on se comporte dans les colléges, aiant vû le discours préliminaire & les articles de la Thése, s'imagina qu'on avoit eu intention de lui faire insulte publiquement. Il crud que les Jesuites au lieu de l'avertir de ses fautes en particulier, s'étoient étudiez à le traduire en ridicule devant le plus beau monde de Paris. Cela lui fit perdre l'indifference qu'il avoit témoignée en tant de rencontres pour ce qui se passoit à son préjudice: & il se mit serieusement en colére lorsqu'il vid que le Professeur, sous prétexte de former un sujet de dispute à ses écoliers, lui avoit attribué des opinions qu'il n'avoit point, pour les réfuter plus facilement. Il eut peut être tort de ne pas considérer qu'en ces occasions les Maîtres sont souvent obligez de forger des chiméres à leurs disciples pour les accoûtumer au combat; que tout ce qui se passe dans ces actions publiques, n'est qu'un jeu & un divertissement d'esprit; que ce qui s'y dit n'est d'aucune conséquence contre la verité des opinions d'un Auteur qu'on y attaque; que selon l'usage des

écoles, il est de l'honneur du Maître & du Répondant de paroître au moins sortir victorieux de la dispute; que ces petits triomphes n'ont qu'un jour de durée; & que les applaudissemens ne regardent ni le Maître, ni les opinions du Maître, mais seulement l'Ecolier de qui on est content, lorsqu'il a bien repeté un argument, & qu'il a répondu (bien ou mal) conformément aux leçons de son Maître. 1640

Il declar la guerr aux Jesuites.

L'union qu'il croioit être entre tous les membres de la Compagnie de Jesus, lui fit conclure de l'exemple du P. Bourdin qu'il alloit avoir tous les Jesuites sur les bras, & il regarda dés lors cette Compagnie comme une armée formidable qui venoit à lui. Il n'en fut pourtant pas déconcerté, mais rassemblant tout son courage, il resolut de marcher seul contre tous, sans s'arrêter à combattre ni le P. Bourdin, ni aucun autre en particulier.

Dans cette étrange resolution il s'adressa au P. Recteur du Collége de Clermont, auquel il écrivit en latin le 22 de Juillet une lettre pleine de vigueur & de respect. Il le conjura d'em-

1640 ploier ſon autorité pour engager les Peres de la Compagnie à lui découvrir une bonne fois tout ce qu'ils trouvoient à redire dans ſes ouvrages, afin qu'il pût ou ſe corriger ou leur répondre. C'étoit une honnête declaration de guerre pour tous les Jeſuites en ſon nom. Il crut devoir la confier à une perſonne ſage & diſcréte : & par cette conſideration il en chargea ſon ami M. Mydorge pour la rendre au P. Recteur, & lui faire comprendre qu'il n'y avoit aucune témérité de s'être adreſſé en droiture à ſa Révérence, aprés que le P. Bourdin avoit commencé la guerre dans les formes, non point par ſa théſe dont il ne ſeroit plus queſtion, mais par une *Velitation* ou eſcarmouche qu'il lui avoit envoiée depuis.

Il répondit à cette velitation en attendant l'effet de ſa lettre au P. Recteur, qui la receut, non pas des mains de M. Mydorge qui avoit apprehendé d'attirer la tempête ſur ſon ami par cette démarche, mais de celles du P. Merſenne qui étoit moins ſcrupuleux, quand il s'agiſſoit de commettre les ſçavans, & de faire des querelles utiles à l'avance-

vancement des sciences. 1640

Le Recteur ne parut point mal satisfait des raisons de M. Descartes & des sentimens de son cœur. Mais il ne crut pas que la Compagnie dût s'interesser dans un different où elle n'avoit aucune part. Il se contenta de permettre au P. Bourdin de vuider sa querelle personnelle comme il pourroit avec lui, & au lieu de répondre à sa lettre, il ordonna à ce Pére de faire lui-même la réponse, & de rendre raison de son procedé à M. Descartes.

XI. *Different personnel avec le P. Bourdin.*

Le P. Bourdin lui déclara dans sa lettre « qu'il n'avoit pas entrepris, & qu'il « n'entreprendroit jamais aucun combat « particulier contre ses opinions. Mais il lui promit de lui envoier dans huit jours ses traitez, c'est à dire, les raisons dont il s'étoit servi pour ne pas approuver ses sentimens. Le terme des huit jours au bout desquels M. Descartes attendoit ces traitez étant expiré plusieurs fois, il commençoit à en desesperer lors qu'il reçut des lettres de quelques autres Peres de la Compagnie, par lesquelles on lui demandoit encore *six mois de delai*. Il ne douta plus que ce ne fût

1640 fût un ſtratagéme pour corriger ces écrits à loiſir, & les mettre en état de ne plus craindre la cenſure. Il conjectura par les lettres de ces Peres, que non obſtant l'aſſurance qu'on luy avoit donnée d'une querelle ſimplement perſonnelle avec le P. Bourdin, il alloit ſe détacher du corps de la Compagnie un puiſſant parti de Jeſuites contre lui, pour ſoûtenir leur confrére.

Il ſe prepare contre les Jeſuites. Sçachant que leurs forces principales les conſiſtoient dans l'art de la Dialectique, dont on fait de grands exercices dans la Compagnie pour ſe rendre aguerri par la diſpute contre toutes ſortes d'adverſaires; il crut devoir de ſon côté recourir aux armes de la Scholaſtique, dont il ſembloit s'être dépoüillé depuis tant d'années, ſans ſonger qu'il en dût jamais avoir beſoin.

Il communiqua ſon deſſein au P. Merſenne qui l'attendoit à Paris ſur la fin de cette année, & il lui en écrivit en » ces termes. Je ne ferai point encore mon » voiage pour cet hiver. Car puiſque je » dois recevoir les objections des Peres » Jeſuites dans quatre ou cinq mois, je » crois qu'il faut que je me tiennne en poſture

posture pour les attendre. Cependant «
j'ai envie de relire un peu leur Philoso- «
phie, (ce que je n'ai pas fait depuis 20 «
ans,) afin de voir si elle me semblera «
maintenant meilleure qu'elle ne faisoit «
autrefois. Pour cet effet, je vous prie «
de me mander les noms des Auteurs qui «
ont écrit des cours de Philosophie, les- «
quels sont les plus suivis parmi les Je- «
suites, & s'ils en ont quelques nouveaux. «
Je ne me souviens plus que des *Conim-* «
bres. «

Il le pria aussi de lui mander si l'on n'avoit pas fait quelque abregé ou *compendium* de toute la Philosophie de l'école qui fût suivi, pour s'épargner le temps de lire les gros livres des Scholastiques, à peu prés comme avoit fait le *Feüillant Eustache de S. Paul*.

Il entreprend de refuter la Scholastique.

Le P. Mersenne ne put lui indiquer que *de Raconis* qui se trouva moins propre à ses desseins que le Feüillant. Mais il l'exhorta puissamment à ne point épargner la Philosophie de l'Ecole, telle qu'on l'enseignoit alors dans les Collèges, croiant que l'heure de la sacrifier à la Verité étoit venuë; & lui faisant entendre qu'il étoit le seul de qui les ama-

1640. teurs de la Verité & de la Sageſſe attendoient ce ſervice.

M. Deſcartes lui répondit le 11 de Novembre qu'il ne croioit pas la Philoſophie de l'Ecole difficile à refuter, à cauſe de la diverſité des opinions qui s'y enſeignent. Il lui declara en même temps les vuës qu'il avoit ſur la Philoſophie par raport à celle des écoles.

Son deſſein étoit d'écrire par ordre un cours entier de ſa Philoſophie en forme de théſes, où ſans aucune ſuperfluité de diſcours, il mettroit ſeulement toutes ſes concluſions avec les vrayes raiſons d'où il les tiroit : ce qu'il eſperoit pouvoir faire en peu de mots. Dans le même livre ſuivant ſon projet, il devoit faire imprimer un cours de la Philoſophie vulgaire tel que pouvoit être celui du Feüillant, avec ſes notes à la fin de chaque queſtion : où il prétendoit ajoûter les diverſes opinions des autres, & ce qu'on devoit croire de toutes ſelon lui. Enfin il faiſoit eſperer pour ſervir de concluſion à ſon ouvrage, qu'il feroit un paralelle ou comparaiſon des deux Philoſophies, c'eſt à dire, de la ſienne & de celle des autres. Il fut ſeulement

lement en peine de sçavoir si le Feuïllant étoit encore au monde, parce que n'en voulant ni à sa personne ni à ses écrits en particulier, il vouloit user de ménagement & de toute sorte d'honnêteté à son égard. Pour les Conimbres, (c'est à dire le cours de Philosophie des Jesuites de Conimbre en Portugal,) il les trouva trop longs. Mais il auroit souhaité qu'ils eussent écrit aussi succintement que le Feuïllant, parce qu'aiant affaire aux Jesuites, il auroit préféré leurs cours à tous les autres.

XII. *Mort de son Pere & de sa fille.*

Cette année parut fatale à nôtre Philosophe par la perte qu'il fit non seulement de trois ou quatre de ses amis Mathématiciens ou Philosophes, mais principalement des deux personnes les plus cheres qu'il eût au monde, sa fille *Francine*, & son Pére Doien du Parlement de Bretagne, qui mourut au mois d'Octobre âgé de 78 ans.

Francine étoit morte dés le 7 de Septembre à Amersfort âgée seulement de cinq ans. Il la reconnut publiquement pour sa fille, quoique nous n'en connoissions point la mere, & que nous n'aions aucune preuve de son ma-

1640. riage. Il la pleura avec une tendresse qui lui fit éprouver que la vraie Philosophie n'étouffe point le naturel. La douleur qu'il en eut étoit capable de faire conjecturer que cette enfant étoit unique. Mais les médisans n'ont rien oublié pour lui en substituer d'autres. La calomnie quoique soûtenuë par l'autorité & les écrits d'un grave Ministre des Reformez d'Utrecht lui parut si mal établie, qu'il se contenta d'en rire; & de répondre au reproche que lui en faisoit son ennemi, que n'aiant point fait vœu de chasteté, & n'étant point exempt des foiblesses qui sont naturelles à l'homme, il ne feroit point difficulté de les avouër publiquement s'il en avoit. Mais encore qu'il n'en eût aucun, il consentoit neanmoins de ne point passer pour un grand Saint dans l'esprit d'un Ministre qui n'avoit pas grande opinion de la continence des Ecclesiastiques de l'Eglise Romaine qui vivent dans le celibat.

Il ne tarda point à reparer la bréche qui s'étoit faite à l'integrité de vie dont il honoroit sa solitude & la profession de sa Philosophie; & il rétablit son célibat

dans

dans ſa premiére perfection, avant même qu'il eût acquis la qualité de Pere. Au reſte le Public n'auroit jamais ſçeu cette circonſtance humiliante de ſa vie, s'il n'en avoit fait lui-même une confeſſion publique en écrivant l'hiſtoire de ſa Francine ſur la premiere feuille d'un livre qui devoit être lû de pluſieurs.

Intrigues de Voetius contre lui auprés du Pere Merſenne

Trois ſemaines aprés la mort de cette enfant, il quita la ville d'Amersfort pour aller reprendre ſa demeure à Leide. Il étoit dégouté du voiſinage d'Utrecht à cauſe des intrigues de Voetius qui répandoit l'allarme dans tout le pays, voulant faire regarder Regius, comme un broüillon ſuſcité pour troubler les Ecoles, & M. Deſcartes comme un ennemi de la Religion Proteſtante, & un eſpion envoié de France contre les intérêts des Provinces unies. Ne jugeant pas le ſecours des Ecrivains de ſa ſecte & de ſon pays ſuffiſant pour l'exterminer, il crut en devoir chercher parmi les Catholiques, & dans le cœur même de la France. Pour en obtenir, il falloit ſelon lui changer de langage. Il tâcha de leur perſuader qu'ils avoient affaire

1640 à un ennemi commun, & qu'il s'agiſſoit de défendre la Religion en general contre un Sceptique & un Athée, à quoi les Catholiques n'étoient pas moins intereſſez que les Proteſtans. Il alla ſolliciter les eſprits juſqu'au fonds des cloîtres de Paris, & il eut la hardieſſe même de tenter le P. Merſenne, ſous pretexte que ce Pere étoit déja tout aguerri contre les Athées & les Deiſtes qu'il avoit combattus par divers ouvrages. Il repreſenta à ce Pere qu'étant d'ailleurs Philoſophe & Géométre, ce travail étoit digne de *ſon érudition* & de *ſa ſubtilité*. Et pour l'y engager avec des termes encore plus preſſans, il lui dit qu'aprés s'être montré juſques-là, *le défenſeur de la Verité dans ſa manière de traiter la Théologie*, il ne devoit pas douter que la même Verité ne l'attendit pour la garantir de la vexation de ce nouveau Philoſophe.

C'étoit peut-être la premiére fois qu'on avoit entendu les Miniſtres Proteſtans feliciter des Catholiques Romains, & ſur tout des Religieux d'avoir heureuſement défendu la Vérité en matiére de Théologie. La choſe étoit d'autant

tant plus remarquable que Voetius sembloit devoir être le dernier de qui on eût dû espérer une semblable confession, aprés s'être déchaîné sans sujet contre l'Eglise Romaine en d'autres occasions, & s'être broüillé même avec quelques autres Ministres, qui n'avoient pû souffrir ses excés & ses impostures. Mais comme les Catholiques ne sçûrent aucun gré de cet aveu à Voetius, & que les Protestans ne lui en firent aucun crime: on le regarda comme une suite du déréglement de son esprit, auquel les uns & les autres étoient déja tout accoûtumez. Il ne falloit point d'autre marque de ce déreglement que la malignité avec laquelle il affectoit de faire passer M. Descartes pour un *Jesuite sauvage*, afin de le décrier & de le rendre odieux par un autre endroit. 1649

Le P. Mersenne feignit de se laisser attirer aux enchantemens du discours de Voetius; & pour montrer qu'il étoit encore plus ami de la Verité que de M. Descartes, il lui promit le ministére de sa plume, pourvû qu'on lui fournist de la matiére & des raisons suffisantes pour attaquer les opinions de ce Philosophe.

1640 On pretend que ce Religieux parloit tout serieusement. Voetius en fut si persuadé qu'il fit répandre incontinent le bruit que le P. Mersenne écrivoit contre M. Descartes. Il chercha ensuite des matériaux de tous côtez, & sollicita tous ses amis pour envoier du secours au P. Mersenne. Mais une année entiere se passa sans qu'il pût faire tenir à ce Pére autre chose qu'une comparaison qu'il avoit faite de M. Descartes avec Vanin, le priant de bien faire valoir ce morceau comme une piéce importante, & de mettre dans un beau jour le paralelle du nouveau Philosophe avec cet impie qui avoit été brûlé à Toulouze.

Le Roi l'appelle à la Cour avec des propositions honorables, mais en vain.

On n'étoit point sans doute si mal intentionné pour M. Descartes à la Cour de France, puisque le Roi Loüis XIII. fit mander sur la fin de cette année ou le commencement de l'autre qu'il vouloit reconnoître publiquement son mérite. Ce Prince averti par le Cardinal de Richelieu, ou par ceux qui lui avoient presenté son livre, que cet ornement de son Roiaume seroit toûjours hors de sa place, tant qu'il seroit hors de ses états, songeoit à le placer dans un rang assez

élevé,

élevé, soit à la Cour, soit dans le Parlement, pour le faire voir à tous ses peuples; & à lui faire soûtenir ce rang par une grosse pension. Mais il n'y eut point de sollicitations assez fortes pour le faire sortir de sa retraite. Il regardoit les delices de la Cour & les occupations les plus glorieuses des Conseils & des Parlemens, comme également préjudiciables au repos & au loisir dont il avoit besoin pour servir le genre humain dans la profession qu'il avoit choisie. Et faisant infiniment plus de cas des bontez de son Roi que de tous les honneurs & de toutes les richesses dont il l'auroit voulu combler, il aima mieux vivre seul & content dans de perpetuelles reconnoissances pour ces bontez, que de s'exposer au hazard de perdre les avantages de sa Philosophie, sous pretexte de vouloir soûtenir le poids de ces honneurs, & de justifier le choix d'un si grand Prince.

1640.

1641

LIVRE SIXIE'ME.

Depuis 1641. jusqu'en 1644.

I. *Publication de ses Meditations Metaphysiques.*

CE FUT en 1641. que l'on vid paroître en public le second des Ouvrages de M. Descartes avec le Privilege du Roy & l'approbation des Docteurs à Paris sous le titre de *Meditations touchant la premiere Philosophie, où l'on démontre l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'Ame.* Mais il faut remarquer que ce fut contre l'intention de l'Auteur qu'on laissa glisser le mot *d'immortalité* au lieu de celui *d'immaterialité.*

Cet ouvrage dont il pretendoit que nous ne devions la publication qu'a sa conscience, étoit d'une composition plus ancienne, que ses Essais, puisque c'étoit le premier fruit de sa retraite en Hollande. L'importance du sujet l'avoit porté avant que de le mettre sous la presse, à le faire voir aux plus habiles Théologiens de l'Eglise catholique, & à quel-

à quelques sçavans même des autres communions qui passoient pour les plus subtils en Philosophie & en Metaphysique, afin qu'il pust profiter de leurs censures, répondre à leurs difficultez, & faire imprimer leurs objections & ses réponses en même temps que son traité. 1641

Son Manuscrit fut plus d'un an pour cet effet entre les mains du P. Mersenne, qui avoit commission de lui de chercher à cet ouvrage des Censeurs ou des Approbateurs de toute robbe, tandis que de son costé il fit la même chose dans les Pays-bas Catholiques & Protestans. Il voulut même le dédier à Messieurs de Sorbonne, c'est-à-dire à toute la Faculté de Théologie de Paris, par ce dit-il, que *les cavillations de quelques personnes l'avoient fait resoudre à se munir d'oresnavant de l'autorité d'autrui, puisque la Verité est si peu estimée lors qu'elle est seule*. Il recommanda cette affaire au P. Gibieuf de l'Oratoire son ami, qui par sa capacité s'étoit mis en grand credit dans la Sorbonne & parmi tous les habiles gens : & laissa le soin de tout le reste au P. Mersenne.

II. *Abregé de ce qu'elles contiennent.*

Tandis que ce Pere cherchoit des

1641 censeurs à son ouvrage, & qu'il ramassoit les objections des Théologiens & Philosophes qu'il pouvoit trouver à Paris, il en reçût un Abregé des principaux points qui touchoient Dieu & l'Ame humaine, pour servir d'argument à tout l'ouvrage, qu'il avoit divisé en *six Meditations*.

Dans la *premiere* il propose les raisons pour lesquelles nous pouvons douter generalement de toutes choses, & sur tout des materielles, jusqu'à ce que nous aions établi de meilleurs fondemens dans les sçiences que ceux que nous avons eû jusqu'à present. Il fait voir que l'utilité de ce doute general consiste à nous délivrer de toutes sortes de préjugez, à détacher nôtre esprit des sens, & à faire que nous ne puissions plus douter jamais des choses que nous réconoitrons ensuite être tres-veritables.

Dans la *seconde* il fait voir que l'Esprit usant de sa propre liberté pour supposer que les choses de l'existence desquelles il a le moindre doute n'existent pas en effet, reconnoit qu'il est impossible que cependant il n'existe pas lui même. Ce qui sert à lui faire distinguer les

choses qui lui appartiennent, d'avec celles qui appartiennent au corps. 1641.

Dans la *troisiéme* il développe le principal argument qu'il a pour prouver l'existence de Dieu, sans emploier aucune comparaison tirée des choses corporelles.

Dans la *quatriéme* il prouve que toutes les choses que nous concevons fort clairement & fort distinctement sont toutes vraies. Il y explique aussi en quoi consiste la nature de l'erreur qui se trouve dans le jugement, & le discernement du vrai & du faux.

Dans la *cinquiéme* il explique la nature corporelle en general. Il y démontre encore l'existence de Dieu d'une nouvelle maniére ; & il fait voir que la certitude même des démonstrations géometriques dépend de la connoissance de Dieu.

Dans la *sixiéme* il distingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination. Il y montre que l'Ame de l'homme est réellement distincte du corps, & que neanmoins elle lui est si étroitement unie qu'elle ne compose que comme une même chose avec lui.

Il

1641 Il y expoſe auſſi toutes les erreurs qui procedent des ſens, avec les moiens de les éviter. Enfin il y rapporte les raiſons dont on peut conclurre l'exiſtence des choſes materielles.

Maniére dont elles ſont écrites.

Il faut remarquer que l'Auteur ne s'eſt point attaché dans tout cet ouvrage à ſuivre l'ordre des matiéres, mais ſeulement celui des raiſons. C'eſt-à-dire qu'il n'a point entrepris de dire en un même lieu tout ce qui appartient à un même ſujet, parce qu'il lui auroit été ſouvent impoſſible de le bien prouver, dautant qu'il y avoit des raiſons qui devoient être tirées de bien plus loin les unes que les autres. Mais en raiſonnant par ordre, c'eſt-à dire, en commençant par les choſes les plus faciles pour paſſer enſuite aux plus difficiles, il en déduit ce qu'il a pû tantôt pour une matiére, tantôt pour une autre. Ce qui étoit à ſon avis le vrai chemin pour trouver préciſement la Verité, & pour la bien expliquer. Il eſtimoit que l'ordre des matiéres n'eſt bon que pour ceux dont toutes les raiſons ſont détachées, & qui peuvent dire autant d'une difficulté que d'une autre.

C'eſt

C'est pour cela qu'il ne jugeoit pas à propos, ni même possible d'inserer dans le texte de ses Meditations la réponse aux Objections qu'on y pourroit faire, parceque cela auroit interrompu toute la suite, & auroit même ôté toute la force de ses raisons, laquelle dépend principalement de ce qu'on doit détourner sa pensée des choses sensibles, d'où la pluspart des objections seroient tirées. Mais il avoit mis celles qui lui étoient déja venuës des Païs-bas à la fin de son traité, pour servir de modéle aux autres s'il en venoit, & pour montrer le rang où l'on pourroit les faire suivre dans l'impression en inserant ses réponses à la fin de chaque objection. 1641

Ces *premières objections* avoient pour Auteur M. *Caterus* ou *Catters* Docteur de Louvain emploié dans les Missions de Hollande. Il les accompagna de toutes les honnêtetez & de toute la modestie qui précéde & qui conduit ordinairement les vrais sçavans, & les amateurs de la Vérité. Elles étoient adressées à deux de ses amis Bloemart & Bannius, qui étoient aussi ceux de M. Descartes, & *Premieres objections*

1641. & qui connoiſſant la capacité de ce Docteur, les lui avoient demandées les plus fortes qu'il pourroit les faire pour ſuivre les intentions de nôtre Philoſophe. Les deux amis les avoient envoiées à M. Deſcartes telles qu'ils les avoient reçuës, & ce fut à eux pareillement qu'il adreſſa là réponſe qu'il y fit. Il tâcha ſur tout de ne pas ſe laiſſer vaincre en honnêtetez, & en témoignages d'eſtime pour M. Caterus dont il ſe fit un nouvel ami pour le reſte de ſes jours.

III. *Secondes objections.* Le Pere Merſenne pour lui faire voir des effets de ſa commiſſion, lui envoia dés le mois de Janvier les objections qu'il avoit pû recüeillir de la bouche des Théologiens & des Philoſophes qu'il avoit conſultez dans Paris. Leurs difficultez n'étoient ni fort conſiderables, ni en grand nombre; quoique ce Pere eût tâché d'y joindre quelques-unes des ſiennes, & qu'il eût fait ſon poſſible pour en faire naître auſſi ſur ſa réponſe aux *premieres objections*, qu'il lui avoit fait tenir dans le deſſein de la faire examiner avec le reſte. Il parut à M. Deſcartes que ces *ſecondes objections* avoient

avoient été faites par des personnes sincéres, & persuadées de la solidité de ses principes. Il y fit une réponse fort exacte. Et parce que les Auteurs de ces objections avoient témoigné par la plume du P. Mersenne que ce seroit une chose fort utile, si à la fin de ses solutions, aprés avoir premiérement avancé quelques définitions, quelques demandes, & quelques axiones, il concluoit le tout selon la méthode des Géométres; afin que d'un seul regard les lecteurs pussent y voir ce qui devoit les satisfaire: il fut ravi qu'ils lui eussent fait une proposition si agréable, & si facile à executer. Il joignit donc à sa réponse pour leur satisfaction un autre écrit contenant *les raisons pour prouver l'existence de Dieu, & la distinction qui est entre l'esprit & le corps humain, disposées d'une maniére géométrique.* 1641.

Il n'avoit pas achevé de répondre aux *secondes objections*, qu'il reçut celles du fameux M. *Hobbes* Philosophe Anglois qui cherchoit depuis longtemps l'occasion de se faire connoître à lui. Le P. Mersenne la fit naître en lui communiquant la lecture du manuscrit des Meditations

Troisiémes objections par M. Hobbes.

1641 ditations pour y faire des objections; mais il lui déclara que le moien de mériter ſon amitié & ſon eſtime étoit de ne le pas épargner. M. Hobbes le crut. Le Pere envoiant ces objections à M. Deſcartes, les avoit accompagnées d'un mot de recommandation pour ſon ami, afin qu'il connût ſon merite, & qu'il ſçût de quelle Philoſophie ce ſçavant Anglois faiſoit profeſſion.

M. Deſcartes ravi d'apprendre que le nombre des vrais Philoſophes fût augmenté d'un auſſi noble ſujet qu'étoit M. Hobbes, voulut étudier ſon génie dans ſes objections. Mais il ne les trouva point aſſez propres pour lui faire juger de ſa ſolidité & de ſa profondeur. Il inſera dans le corps même de ces objections la réponſe qu'il y fit à chaque article. C'eſt ce que nous avons ſous le titre de *Troiſiémes objections.*

Autres objections de M. Hobbes.

Nonobſtant la priére que M. Deſcartes avoit faites au Pere Merſenne de ne lui point envoier d'autres objections que celles qui regarderoient ſes Méditations Métaphyſiques, ce Pére ne pût s'empêcher de lui communiquer les remarques que M. Hobbes

avoit faites sur sa Dioptrique, ni M. Descartes lui refuser la satisfaction de répondre à son ami. M. Hobbes débutoit dans son écrit par un commencement qui ne regardoit point la Dioptrique de M. Descartes. Il y parloit de Dieu & de l'Ame comme *de choses corporelles*. Il y discouroit sur son *esprit interne* qu'il établissoit comme le principe de toutes choses, & il y traitoit beaucoup d'autres sujets étrangers, qui étoient éloignez de ce qu'il avoit entrepris d'examiner. Car encore qu'il prétendît que la *matiére subtile* de celui-ci fût la même chose que son *esprit interne*, l'une n'étoit nullement reconnoissable dans l'autre. M. Hobbes fit une longue réplique qui fut envoiée à M. Descartes dés le 7 de Février. Mais tout le commerce de cette paisible dispute residoit dans le P. Mersenne qui en étoit le centre, sans que M. Descartes & M. Hobbes s'écrivissent immediatement. Leur communication ne s'étendit point au delà, & quoique M. Descartes envoiât une derniére réponse à la réplique de M. Hobbes, il pria ce Pére ou de la retenir pour lui seul, ou de la débiter de son chef, sans

1641

1641 ſans qu'il parût à M. Hobbes ou à d'autres qu'elle fut venuë de plus loin que du Couvent des Minimes de Paris.

Il marqua en même temps à ce Pére les raiſons qu'il avoit de rompre tout commerce avec cet Anglois, afin de pouvoir le conſerver au nombre de ces amis du commun qui s'eſtiment de loin, & qui s'aiment ſans communication. Il lui manda de nouveau l'opinion qu'il avoit de cet eſprit, qu'il jugeoit opiniâtre, & dangereux même dans ſa ſingularité; quoiqu'il ne fût pas doüé d'une grande juſteſſe, ni d'une grande force pour le raiſonnement.

IV. *Quatriémes objections par M. Arnaud.*

DANS toute la Maiſon ou Societé de Sorbonne, il ne ſe trouva pas un Cenſeur de M. Deſcartes, quelques ſoins que le P. Gibieuf & le P. Merſenne priſſent pour lui en procurer. Il en faut excepter un jeune Docteur ou Licentié, lequel aiant lû autrefois les Eſſais de la Méthode de nôtre Philoſophe avec plaiſir, avoit acquieſcé au deſir du P. Merſenne, eſpérant retrouver le même plaiſir dans la lecture des Méditations.

Ce Docteur étoit le célébre M. *Arnaud*

nand âgé pour lors de prés de 29 ans. 1641
N'aiant pû obtenir du Pére Mersenne qu'il liroit les Méditations gratuitement, il se crud obligé de faire deux personnages dans l'examen qu'on demandoit de lui. Il parut d'abord en Philosophe pour representer les principales difficultez qu'on pourroit objecter à M. Descartes touchant les deux grandes questions de la nature de nôtre Ame & de l'existence de Dieu. Il fit ensuite la fonction de Théologien pour marquer les choses qu'il jugeoit capables de choquer les oreilles accoutumées aux expressions ordinaires de sa Théologie.

M. Descartes n'avoit pas encore eu d'adversaire plus raisonnable ni plus habile que ce jeune Docteur qui non content de s'être rendu tres profond dans toutes sortes de connoissances, faisoit encore regner un esprit parfaitement géométrique dans tous ses raisonnemens. Mais au lieu de perdre le temps à l'admirer, il mit toute son application à lui répondre. Ce qui lui donna d'autant plus d'exercice qu'il avoit à satisfaire un esprit auquel il ne lui étoit pas possible d'imposer ou de donner le change,

1641 change, & qu'il s'agiſſoit de ſoudre en même temps des difficultez tres-ſolides & tres-ſubtilement propoſées.

Il manda au P. Merſenne qu'il n'auroit pû ſouhaiter un examinateur de ſon livre plus clair-voiant & plus officieux. Qu'il en avoit été traité avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'il ne pouvoit preſque s'imaginer que ce fût un adverſaire qui eût voulu écrire contre lui : mais qu'il avoit examiné ce qu'il avoit combattu avec tant de ſoin, qu'il eſpéroit que rien ne lui ſeroit échapé; & que ſes maniéres vives & pénétrantes à pouſſer les choſes auſquelles il ne pouvoit accorder ſon approbation, lui faiſoient croire qu'il n'avoit point eu la complaiſance de lui rien diſſimuler.

Il envoia ſa réponſe au P. Merſenne le jour de Pâques, avec un remerciment à M. Arnaud pour deux bons offices qu'il lui avoit rendus en écrivant contre lui. Le prémier étoit d'avoir propoſé les raiſons de ſon livre, de telle maniére qu'il ſembloit avoir eu peur que les autres ne les trouvaſſent pas aſſez fortes & convainquantes. L'autre étoit de l'avoir fortifié d'un grand ſecours

cours en le munissant de l'autorité de 1641
saint Augustin, dont la Philosophie avoit pour base & soûtien le premier principe de la sienne.

Aprés avoir consideré longtemps la force des argumens de M. Arnaud touchant la Philosophie, il jugea qu'aiant tâché de resoudre ceux qui regardoient la *nature de l'ame ou de l'esprit humain*, il devoit changer de méthode, craignant de ne pouvoir pas resister à la force de ceux qu'il lui avoit proposez touchant l'*existence de Dieu*. C'est pourquoi au lieu de se mettre en devoir de soûtenir ses efforts comme il avoit fait jusques-là, il voulut imiter ceux qui ont à se défendre contre un adversaire qui a l'avantage : & il ne s'étudia plus qu'à éviter adroitement ses coups plûtôt que de s'opposer directement à leur violence.

Quand il en fut venu à la réponse qu'il avoit à faire aux difficultez qui pouvoient arrêter les Théologiens, il déclara qu'il s'étoit opposé aux *premiéres* raisons de M. Arnaud (concernant l'esprit humain ;) qu'il avoit tâché de parer les *secondes* (concernant l'existence

1641 tence de Dieu ;) mais qu'il donnoit entiérement les mains aux *troisiémes*, excepté la derniére qui concernoit l'Euchariſtie, à laquelle il entreprit de répondre.

M. Arnaud avoit donné à M. Deſcartes divers avis également importans & judicieux pour aller au devant des chicanes qu'on pouvoit appréhender de la part des eſprits mal intentionnez. M. Deſcartes voulant faire voir la déférence qu'il avoit pour ſon jugement & l'eſtime qu'il faiſoit de ſes conſeils, envoia au P. Merſenne ſeparément de ſa réponſe les endroits que ce Docteur jugeoit à propos de retoucher & de changer dans ſes Meditations. Il pria ce Pere de faire mettre les additions ou corrections dans le texte même de ſon ouvrage, mais ſeparées avec des crochets par maniére de parentheſes, afin de montrer la docilité qu'il avoit pour les avis d'autrui, ſans prétendre s'en attribuer la gloire, & d'exciter par une generoſité ſi modeſte tous ſes examinateurs & ſes adverſaires mêmes à lui donner de ſemblables avis dans l'eſpérance d'une juſtice ſemblable.

Il ſouhaitoit que M. Arnaud vît ſa réponſe afin qu'il en jugeât, & qu'il pût lui communiquer ſes répliques ou lui donner de nouveaux avis. Mais la choſe n'alla pas plus loin : & M. Arnaud témoigna au P. Merſenne qu'il ſe tenoit pleinement ſatisfait. Il ajoûta qu'il avoit lui-même enſeigné, & publiquement ſoûtenu la même Philoſophie en partie ; qu'elle avoit été fortement combatuë en pleine aſſemblée par pluſieurs ſçavans hommes, mais qu'elle n'avoit pû être abatuë ni même ébranlée. 1641

Cette diſpoſition forma dans M. Deſcartes un prejugé pour ſa Philoſophie d'autant plus avantageux, qu'il jugeoit cet Adverſaire moins capable d'erreur dans ſes connoiſſances, ou de diſſimulation dans ſa conduite. Il ne fit point difficulté de mander depuis aux Peres de l'Oratoire, que tout jeune Docteur que fût M. Arnaud, il ne laiſſoit pas d'eſtimer plus ſon jugement que celui d'une moitié des Anciens de toute la Faculté.

Eſtime & amitié de M. Deſcartes pour M. Arnaud.

De toutes les objections qui ſe firent contre ſes Meditations, il ne s'en trouva point à qui le Public fiſt plus d'hon-

1641 neur qu'à celles de ce Docteur : & M. Descartes les jugeant préferables à toutes les autres, ne fut point honteux de s'en faire honneur de son côté comme d'un nouvel appui pour sa Philosophie. Il ne tint pas à lui qu'il n'entretinst cette habitude naissante avec un ami de cette importance. Mais M. Arnaud, quoique grand Philosophe & grand Geométre, avoit deslors tellement devoüé son temps à la Theologie, qu'il ne lui en restoit presque plus pour les exercices des sçiences humaines. De sorte qu'ils s'aimerent depuis sans beaucoup de communication, mais neanmoins avec tant de sympathie du côté de M. Descartes, qu'il croioit avoir sujet de craindre que les ennemis de M. Arnaud ne fussent aussi les siens.

V. *Cinquiémes objections par M. Gassendi.*

Outre les objections de M. Hobbes & de M. Arnaud il reçût encore celles de M. Gassendi, qui étoit venu de sa province à Paris fort à propos pour y travailler. L'amitié de ces deux Philosophes étoit assez ancienne, mais elle n'étoit jamais montée jusqu'au degré où les amis ne sont plus en état de découvrir ou de se reprocher leurs défauts.

Telle

Telle qu'elle étoit dans les commencemens de leur connoissance, M. Descartes l'avoit toûjours conservée dans une situation égale : mais depuis l'edition de son traité des Méteores, il n'en étoit plus de même du côté de M. Gassendi. M. Descartes n'avoit pas oublié dans ce traité le phénomene des Pathélies ou faux soleils qui avoient paru à Rome en 1629, & dont M. Gassendi avoit fait une dissertation. Mais son silence fut un sujet de chagrin & de refroidissement pour celui-ci, qui trouva mauvais que M. Descartes n'eût point fait mention de lui en cette occasion. 1641

Origine de la broüillerie de M. Gassendi avec M. Descartes

Cette mauvaise disposition de l'esprit de M. Gassendi accompagnée d'une jalousie secréte, que la reputation ou les desseins de nôtre Philosophe avoient fait naître en lui, fut un préservatif excellent contre sa douceur naturelle, qui auroit été à craindre dans ses objections contre les Meditations Metaphysiques, où M. Descartes avoit besoin de toute la sevérité des plus habiles censeurs. Il n'oublia rien pour se bien acquiter de la refutation qu'il avoit entreprise ; mais sur la fin de son ouvrage reprenant sa

1641 complaiſance qu'il avoit tâché de ſuſpendre dans le corps de l'Ecrit, il protesta que ſon deſſein en écrivant contre M. Deſcartes n'avoit été que de s'entretenir dans l'honneur de ſon amitié. Il ajoûta que s'il lui étoit échappé quelque choſe de trop dur, il le deſavoüoit ſur l'heure, & conſentoit que tout ce qui pourroit déplaire à M. Deſcartes fût rayé de ſon Ecrit.

Ses honnétetez ne ſe bornérent pas à une ſi belle fin. Il écrivit encore en particulier une lettre pleine d'éloges non ſeulement pour l'eſprit de M. Deſcartes, mais pour l'ouvrage même qu'il avoit entrepris de cenſurer. Mais ce qu'il ajoûta enſuite touchant la neceſſité où l'avoit mis le P. Merſenne de lui envoier ſes doutes & ſes ſcrupules; touchant ſa pretenduë incapacité; touchant la foibleſſe de ſes raiſonnemens, & l'inutilité de ſes reflexions; étoit le fruit d'une diſſimulation ſi fine & ſi approchante de la modeſtie, que pluſieurs ne firent point difficulté de la preferer à la ſincerité ſimple & auſtére de Monſieur Deſcartes, & d'improuver la droiture choquante avec laquel-

le celui-ci jugea à propos de lui ré- 1641
pondre.

Ce langage affecté de M. Gassendi n'étoit que pour M. Descartes. Il en avoit un autre pour ceux avec lesquels il traitoit sans dissimulation, tels qu'étoient les Ministres Daillé en France & Rivet en Hollande. Il ne fut pas honteux d'avoüer à ce dernier, *qu'il n'avoit examiné de si prés la Metaphysique de M. Descartes, que parce qu'il n'avoit pas reçû de lui toute l'honnesteté qu'il en attendoit en une certaine occasion.*

Mais quoique sa vengeance fût sans fondement & tres-injuste en elle-même, elle fut neanmoins utile à M. Descartes, qui reçût son écrit par la voie du P. Mersenne sous le titre de *Disquisitio Metaphysica*, seu *Dubitationes*, &c. Il y repondit d'une maniére moins affectée sans doute que n'avoit été celle de M. Gassendi, dont le stile lui parut tres-beau & tres-agréable, quoi qu'il voulût se persuader qu'il avoit moins emploié les raisons d'un Philosophe pour refuter, ses opinions que les artifices d'un Orateur pour les éluder. Mais

1641 le desir de ménager davantage son Adversaire l'empécha de soûtenir le caractére de sa simplicité ordinaire. Car s'étant mis en tête de faire répondre *l'Esprit* à la *Chair*, comme si c'étoient deux personnages qu'il eût voulu introduire sur le théatre, il donna lieu à M. Gassendi de se reconnoître sous celui de la *Chair*. Ce fut en vain qu'aprés avoir levé le masque il fit les éloges de M. Gassendi. Celui-ci s'imagina qu'il avoit voulu payer ses complimens en especes semblables. Il lui en fit une querelle, que quelques uns de ses amis, & quelques esprits broüillons eurent grand soin d'entretenir par de faux rapports & des médisances, qui détruisirent une partie de la charité que ces deux Philosophes chrétiens se devoient l'un à l'autre. L'Ecrit de M. Gassendi avec la réponse de M. Descartes est ce qui compose les *cinquiémes objections* dans le livre des Meditations.

Sixiémes objections

Cependant le P. Mersenne ramassoit tout ce qu'il pouvoit tirer d'objections dans Paris & les Provinces, & les envoioit à M. Descartes à mesure qu'il les recevoit, outre celles qu'il tâchoit de

de former lui même par une étude réiterée de ses Meditations. M. Descartes les voiant de diverses pieces & de compositions differentes tâcha de leur donner quelque ordre. Il les renvoia ensuite avec la réponse qu'il y fit au P. Mersenne, qui les nomma *sixiémes objections*; aprés quoi il fit achever l'impression du livre des Meditations. 1641

VI. *Voetius devient Recteur de l'Université d'Utrecht*

PENDANT que M. Descartes étoit occupé de ses réponses aux objections que l'on faisoit à ses Meditations Metaphysiques, le Ministre Voetius procura un grand renfort à sa faction par le Rectorat de l'Université d'Utrecht, où il s'étoit fait élever le 16 de Mars en 1641.

Regius le voiant ainsi revétu de presque toute l'autorité qui étoit necessaire pour l'execution des desseins qu'il avoit sur M. Descartes & sur lui, chercha tous les moiens de le gagner, ou de prévenir au moins les effets de sa mauvaise volonté. Le Recteur fut charmé d'abord de ses soûmissions, & voiant qu'il lui offroit de si bonne grace ses theses à corriger, il se contenta d'y faire quelques notes pour sauver l'honneur de la Philosophie ancienne, & il lui

1641 laiſſa ſes paradoxes ou nouvelles opinions par maniére de corollaires, avec la permiſſion de mettre même le nom de M. Deſcartes à la tête de ſes theſes.

Theſes de Regius.

La premiere diſpute de ces theſes ſe fit le 17 d'Avril. Regius y préſidoit, & celui qui la ſoûtenoit étoit le Sieur *Jean de Raey* qui vit encore, & qui s'eſt rendu depuis fort celebre par ſes écrits & ſon ſçavoir. L'habileté du Preſident & du Répondant à faire triompher les opinions nouvelles fit bientôt repentir Voetius de toutes ſes condeſcendances. Il prit occaſion d'un tumulte & de quelques ſifflemens que les Profeſſeurs Peripateticiens firent faire à leurs Ecoliers contre Regius, pour rentrer dans le deſſein qu'il avoit eu de lui faire perdre ſa chaire, & de le chaſſer de l'Univerſité.

Regius pour ſe défendre fit imprimer une expoſition ſimple de cette premiére diſpute. Il demanda en même temps du ſecours à M. Deſcartes, & lui envoia la ſuite des théſes qu'il devoit encore faire ſoûtenir le 5. de May, avec les remarques que le Recteur y avoit faites avant que de les lui paſſer. M. Deſcartes ne trou-

va rien de trop déraisonnable dans les remarques du Recteur. Mais s'étant rendu à la priére que Regius lui faisoit d'examiner ses theses à toute rigueur, il y corrigea diverses choses qu'il auroit été faché qu'on pût lui attribuer. Car on croioit déja tout communement dans le pays que Regius n'avoit point d'autres opinions que celles de M. Descartes. De sorte que le monde n'étant plus en état de se defaire de cette pensée, il étoit important que M. Descartes ne passast rien à Regius qu'il ne voulût bien adopter, & dont il ne pût avantageusement entreprendre la défense.

Il commençoit deslors à remarquer des semences d'erreur dans ce que Regius imaginoit de sa tête, & sur tout en ce qui concerne l'Ame raisonnable; mais il étoit encore le maître de son esprit, & il n'avoit aucun sujet de se plaindre de sa docilité.

Les secondes theses soûtenuës le 5. de May ne firent pas moins d'éclat que les premieres. Elles furent suivies pendant tout l'Esté de diverses autres disputes, qui ne servirent qu'à augmenter la jalousie qu'on avoit de sa réputation, & à

1641 aigrir les esprits des autres Professeurs déja mal disposez pour lui. De sorte qu'on prit une resolution serieuse de s'opposer aux progrés de ses nouveautez, & d'en faire la cause commune de l'Université contre lui & M. Descartes. Voetius qui avoit été jusques là retenu exterieurement par les soûmissions de Regius, leva enfin le masque, & se déclara le chef de ses adversaires, sous pretexte que dans quelques endroits de ses derniéres theses il s'étoit glissé quelques expressions differentes du langage ordinaire de l'Ecole, qu'il ne lui avoit pas montrées.

Ce Ministre n'aiant plus rien à esperer du P. Mersenne, qui, pour toute la refutation qu'il en attendoit, ne lui avoit envoié qu'une sage reprimende sur l'injustice de sa conduite, prit le parti d'attaquer M. Descartes par deux endroits; premierement par la dispute en opposant ses théses à celles de Regius, & ensuite par la plume en refutant ses écrits. En qualité de Recteur il ordonna à Stratenus Professeur en Medecine & à Ravensperger Professeur en Mathematiques de refuter toutes ses nouvelles

nouvelles opinions dans leurs théses de Novembre & de Decembre. Pour lui il se reserva le soin d'attaquer dans ses théses de Theologie ce qu'il jugeoit être préjudiciable à la Religion. 1641

Théses de Voetius contre Regius.

Comme les dernieres théses de Regius étoient remplies de diverses questions qui n'avoient point de rapport ni de liaison entre elles, & comme elles étoient plûtôt selon la fantaisie de ceux qui les soûtenoient que de celui qui y présidoit : quelqu'un des Soûtenans avoit mis inconsiderément dans une de leurs assertions, Que de l'union de l'Ame & du Corps il ne se faisoit pas *un être de soy*, *mais seulement par accident*: appellant être par accident tout ce qui étoit composé de deux substances tout-à-fait differentes ; sans nier pour cela l'union substantielle par laquelle l'Ame est jointe avec le Corps, ni cette *aptitude* ou inclination naturelle que l'une & l'autre de ces parties ont pour cette union. Regius voiant que ces expressions déplaisoient à M. Descartes qui les trouvoit trop dures, tâcha de s'excuser auprés de Voetius. Mais ce fut en vain. Ce Ministre en prit occasion pour

1641 le faire déclarer heretique & proceder à sa déposition. Au nom de la Faculté Theologique, c'est-à-dire, de lui-même, de ses deux collegues Charles *Dematius* & Mainard *Schotanus* & des Pasteurs de la ville, il ordonna que les étudians en Theologie s'abstiendroient des leçons de Regius comme de dogmes pernicieux à la Religion. Il fit ensuite imprimer des théses qu'on devoit soûtenir au mois de Decembre contre les paradoxes de l'*être par accident* dans l'homme; *du mouvement de la Terre*; & de l'opinion qui rejette les *formes substantielles*. Son dessein étoit de les faire signer auparavant par les deux autres Professeurs en Theologie, & par tout ce qu'il y avoit de Theologiens qui étoient Ministres ou Predicateurs dans la ville; de députer ensuite vers le Magistrat, pour lui donner avis que Regius auroit été condamné d'hérésie par un consistoire ou assemblée Ecclesiastique, afin que par ce moien le Magistrat ne pût se dispenser honnêtement de l'ôter de la chaire.

Regius aiant eu vent de ce qui se tramoit contre lui, alla promtement aver-

tir M. Vander-Hoolck l'un des consuls 1641
qui le protegeoit, & qui étoit ami intime de M. Descartes. Le consul manda le Recteur Voetius, lui ordonna de corriger ses théses, d'en ôter le titre, & tout ce qui pourroit interesser la reputation de Regius. Le Recteur qui devoit lui-même présider à ces théses fort étourdi de l'ordre du Consul ne parla plus de consistoire ni de signature. Mais comme les endroits des théses qui regardoient Regius & M. Descartes étoient déja imprimez, & qu'on étoit à la veille de les soûtenir, il se servit de ce pretexte pour couvrir sa desobeïssance & sa mauvaise volonté.

Ces théses furent soûtenuës les 18, 23 & 24 de Decembre. Le répondant qui s'appelloit Lambert Vauden *Waterlaet* s'y signala autant que son President contre les opinions nouvelles, défenduës avec une ardeur égale par les opposans, qui étoient presque tous écoliers de Regius. Le President se voiant sur la fin un peu trop pressé par l'un des Opposans qui ne vouloit pas se paier de ses réponses, ne put se tirer d'embarras qu'en disant par dépit, *Que ceux qui*

ne

1642 *ne s'accommodoient pas de la maniere ordinaire de philosopher, pouvoient en attendre une autre de M. Descartes, comme les Juifs attendent leur Elie qui doit leur apprendre toute verité.*

VII. *Tempête excitée contre Regius.*

VOETIUS parut triompher de la Philosophie nouvelle pendant les trois jours de l'action publique selon la methode des colleges concernant l'issuë des théses. Mais Regius prévoiant que s'il ne disoit mot, plusieurs le croiroient serieusement vaincu : & d'un autre côté, que s'il entreprenoit de se défendre par des theses publiques, on ne manqueroit pas de lui étouffer la voix par des huées, des sifflemens, & des battemens de mains, comme on avoit fait à ses dernieres theses du 8 de Decembre, prit le parti de répondre par écrit aux theses de Voetius. Il envoia sa réponse à M. Descartes pour l'examiner, en lui marquant neanmoins que les esprits s'aigrissoient de plus en plus contre lui, & que le Consul Vander-Hoolck étoit d'avis qu'il gardât le silence.

Avis de M. Descartes à Regius.

M. Descartes informé par le Colonel Alfonse de tout ce qui s'étoit passé

à

à Utrecht, fit sçavoir à Regius qu'il 1642.
étoit de même avis que le Consul.
Que sa pensée avoit toûjours été qu'il ne falloit point proposer d'opinions nouvelles comme nouvelles ; mais qu'en retenant le nom & l'apparence des anciennes, on devoit se contenter d'apporter des raisons nouvelles, & emploier les moiens propres à les faire goûter. "Qu'étoit-il necessaire, lui " dit-il, que vous allassiez rejetter si pu- " bliquement les *formes substantielles &* " *les qualitez reelles*? Ne vous souvenez " vous pas que j'avois declaré en termes " exprés dans mon traité des Méteores, " que je ne les rejettois pas, & que je " ne pretendois pas les nier : mais seu- " lement qu'elles ne m'étoient pas ne- " cessaires pour expliquer ma pensée, & " que je pouvois sans elles faire compren- " dre mes raisons. Si vous en aviez usé " de même, aucun de vos auditeurs ne " se seroit revolté, & vous ne vous se- " riez point fait d'adversaires. "

Mais sans s'amuser à condamner " inutilement le passé, il faut songer à " faire un bon usage de l'avenir. Il ne " s'agit plus que de défendre avec la "
plus

1642 „ plus grande modeſtie qu'il vous ſera
„ poſſible, ce qu'il y a de vrai dans
„ ce que vous avez propoſé; & de cor-
„ riger ſans entétement ce qui ne paroît
„ pas tel, ou qui eſt mal exprimé : étant
„ perſuadé qu'il n'eſt rien de plus
„ loüable, ni de plus digne d'un Philo-
„ ſophe que l'aveu ſincere de ſes fautes.

Ces remontrances non plus que les avis du Conſul Vander-Hoolck, du Conſeiller Van Leevv, du Colonel Alphonſe, & du Profeſſeur Emilius ne purent changer la reſolution de Regius, qui jugea que ſi ſa réponſe n'étoit bonne pour le Public, elle ſeroit au moins de quelque utilité pour ſes écoliers. M. Deſcartes touché de ſon entêtement crut devoir uſer de quelque condeſcendance pour ne le pas rebuter : & aprés avoir corrigé ſon écrit ſur ſes inſtances réiterées, il lui dreſſa un nouveau projet de réponſe rempli de termes obligeans & de loüanges pour Voetius. Il lui fournit des formules d'eſtime pour les autres, & de modeſtie pour lui même. Ce modele de réponſe avec les matiéres, les raiſons, & les moiens de la remplir nous eſt reſté parmi ſes let-

tres,

tres, comme l'un des plus beaux monumens de sa douceur & de sa prudence. Mais quoiqu'il lui eût marqué de nouveau que son silence vaudroit encore mieux que la meilleure réponse du monde, il ne laissa point de publier son écrit, dont le succés répondit aux apprehensions qu'on en avoit eües. 1642

Voetius fait défendre la Philosophie nouvelle.

En effet on le fit passer pour un libelle imprimé sans ordre du Magistrat par un Imprimeur catholique, debité par un Libraire remontrant contre l'honneur du Recteur, de toute l'Université, & même de la Religion Protestante. Voetius obtint que le Juge de Police en saisiroit les exemplaires. Ce qui aiant rendu le livre plus rare, & l'aiant fait rechercher avec plus d'empressement, irrita le Recteur de telle sorte, qu'aiant gagné par ses intrigues la plufpart des Professeurs de l'Université & des Senateurs du conseil de ville, il obtint un decret des Magistrats, puis un jugement de l'Université contre la Philosophie nouvelle, pour défendre à Regius d'enseigner autre chose que la Medecine, & de tenir des conferences particulieres.

Regius

1642 Regius manda toutes ces procedures à M. Descartes le 31 de Mars 1642 ; & lui envoia le decret des Magistrats du 15 du mois, avec le jugement de l'Université, & les théses du jeune Voetius fils du Recteur. M. Descartes lui récrivit qu'on pouvoit negliger ces théses, & même le jugement de l'Université, qui étoit un acte illegitime & irregulier : mais qu'il n'en étoit pas de même du decret des Magistrats, que le Senat n'avoit donné que pour se délivrer des importunitez de Voetius & de ses collégues. Il lui conseilla de suivre le decret à la lettre, & de n'enseigner autre chose que la Medecine selon Hippocrate & Galien, ajoûtant que la verité ne tarderoit pas à se faire rechercher quelque part qu'elle se trouvât.

Cependant Voetius non content de ces procedures écrivoit & faisoit écrire par son fils & ses disciples contre la réponse de Regius. Son fils publia ses théses en faveur des *Formes substantielles* ; & Waterlaet son écolier imprima un libelle sous le titre de *Prodrome*, comme si c'eût été l'avancoureur de celui qu'il préparoit lui-même, mais dont

1642

dont la fortune ne fut pas si heureuse. Car voiant que les gens de bien n'étoient pas fort contens de ses maniéres à Utrecht, & l'aiant envoié à Leyde pour l'y faire imprimer sous la direction d'un Moine renegat : Le Recteur de cette Université qui étoit Golius le suprima avant qu'il fût entiérement imprimé, & le Moine prit la fuite.

VIII. *Sentimés favorables des Peres de l'Oratoire & des Jesuites pour la Philosophie de M. Descartes.*

Les bonnes nouvelles que M. Descartes receut en ce temps-là touchant le succés de sa Philosophie en France, & sur tout de la part des Peres de l'Oratoire dont il avoit alors l'approbation universelle servirent un peu à dissiper la mortification qu'il recevoit à Utrecht.

Les Jesuites paroissoient un peu plus partagez. Les uns se contentoient de goûter ses principes & ses raisonnemens, ou de loüer ses bonnes intentions & ses efforts, sans aller au delà : les autres ne faisoient point difficulté d'embrasser sa Philosophie & de s'en déclarer les Sectateurs. Personne n'alla plus loin que le P. *Vatier* qui lui manda

1642 da nettement qu'il avoit fort approuvé tout ce qu'il avoit écrit, ſans en excepter ſon explication de l'Euchariſtie ; & le P. *Meſland*, qui pour faire honneur à ſa Philoſophie, compoſa un abregé de ſes Meditations Metaphyſiſiques, & les mit en ſtile ſcholaſtique, & intelligible aux eſprits les plus mediocres.

Le Cartéſianiſme faiſoit de grands progrés dans la compagnie des Jeſuites, non ſeulement en Flandre, mais même en France ſous la protection des deux principaux de cet ordre, je veux dire du Pere Charlet Aſſiſtant François du General à Rome, & du Pere Dinet Provincial à Paris, puis Confeſſeur du Roy Loüis XIII. qui honoroient M. Deſcartes de leur eſtime & de leur amitié, & qui l'encourageoient à continuer.

Le Pere Bourdin écrit contre les Meditations.

Mais entre tant d'amis & de ſectateurs qu'il pouvoit conter parmi les Jeſuites, il ne devoit pas douter qu'il n'eût quelques envieux qui parloient mal de ſes écrits, & qui le décrioient ſourdement. Le P. Bourdin en uſoit avec lui de meilleure foi, depuis que ſa diſpute ſur la Dioptrique l'eût rendu ſon

son Adversaire. Il voulut l'attaquer ouvertement par des objections qu'il fit contre ses Meditations, en protestant neanmoins qu'il ne *blesseroit point les loix de l'amitié qui étoit entre eux*, *ni les regles de l'honnêteté qui se pratique entre les sçavans*. 1642

M. Descartes prétendant qu'il avoit fort mal observé ses conditions, outre la Réponse qu'il fit à ses objections, écrivit pour s'en plaindre au P. Dinet, qui étoit encore Provincial, une longue lettre en forme de dissertation, où il fit aussi une description des troubles d'Utrecht, & dépeignit le Ministre Voetius dans toutes ses intrigues. Les couleurs qu'il y emploia furent des semences pour de nouveaux chagrins qu'il eut à recueillir dans la suite des temps de la part de Voetius & de sa cabale. Mais le mécontentement qu'il avoit reçû du P. Bourdin aboutit à une bonne reconciliation, qui fut accompagnée d'une amitié solide qu'ils se jurerent depuis par l'entremise du P. Dinet & de quelques autres Jesuites des plus considerez de la compagnie.

L'écrit du P. Bourdin contre les Meditations

1642 ditations avec la Réponse de M. Descartes & la lettre au P. Dinet fut imprimé sous le titre de *Septiémes objections* à la fin de la seconde édition latine des Meditations, qui se fit à Amsterdam en 1642.

IX. *M. Descartes demeure à Eyndegeest où Sorbiere le connoît*

DEPUIS Pasques de l'année precedente M. Descartes s'étoit logé dans le château d'un village nommé Eindegeest ou Endegest à une demi lieuë de Leyde du côté de la mer dans une des plus belles situations de la Hollande. Là il recevoit des visites plus volontiers qu'il n'avoit fait ailleurs, soit que l'âge & les disputes l'eussent humanisé plus qu'auparavant, soit qu'il fallût accorder quelque chose au bruit de sa reputation ou aux agrémens de sa demeure. Il y fut visité au commencement de l'année 1642. par *Samuel Sorbiere* Provençal homme d'esprit, & curieux de connoître les vertus & les vices des sçavans de son temps. Il crud devoir étudier M. Descartes plus dans ses conversations que dans ses livres. Mais la taciturnité de nôtre Philosophe fut un grand obstacle à ses desseins. Et quoiqu'il en ait dit beaucoup de bien, il faut avouër

 1642

avouër que le desir de servir M. Gassendi & de les broüiller ensemble lui a fait commettre bien des injustices à l'égard de M. Descartes.

Regius & Picot se voient à Eindegeest.

C'étoit par un autre esprit, & par d'autres interests que Regius rendoit à M. Descartes de frequentes visites dans Eyndegeest qu'il regardoit comme son école. Ce fut là qu'il connut l'Abbé Picot, qui depuis la fin de l'année precedente étoit venu voir nôtre Philosophe avec l'Abbé de Touchelaye le puisné, & qui lui servoit presque de secrétaire pour répondre à sa place aux questions de Physique & de Mathématiques qu'on lui faisoit.

Traduction Françoise des Meditations.

Cependant Monsieur le Duc *de Luines* fit pour l'utilité de tous les François une traduction des Meditations de M. Descartes en langue vulgaire. M. *Clerselier* l'un des plus zelez & des plus vertueux amis de M. Descartes excité par cet exemple en fit une des Objections & des Réponses jointes à cet ouvrage. Ces deux traductions furent données à M. Descartes long-temps aprés pour les revoir; ce qu'il fit avec tant d'exactitude qu'il leur communi-

qua

1642 qua un caractére d'original, & les rendit même meilleures que son latin.

X. *Livres de Voetius contre M. Descartes*

TANDIS que les amis que M. Descartes avoit en France venoient en foule à Eyndegeest, où ils sçavoient qu'il s'étoit rendu plus visible qu'ailleurs; les ennemis de sa Philosophie avançoient leurs desseins à Utrecht. Voetius las d'écrire des libelles sous son nom contre elle, & contre la personne de M. Descartes & de Regius, avoit debauché un jeune Professeur de Groningue nommé *Schoockius* qui avoit été de ses Ecoliers, pour prendre la plume, ou lui préter au moins son nom, dans le dessein de faire croire au Public que M. Descartes avoit encore d'autres ennemis que lui.

Il avoit sous la presse un nouveau libelle contre lui à Utrecht: & sçachant que M. Descartes à qui l'on en envoioit les feüilles le réfutoit à mesure qu'on l'imprimoit, il en mit la copie entre les mains de Schoockius pour en prendre le soin; & lui fit mettre son nom à la tête, afin de faire condamner M. Descartes de précipitation, & de pouvoir le traiter comme un calomniateur & un imposteur qui lui attribuoit les livres d'autrui.

Il

1642

Il arriva cependant un incident qui fit diversion à ce libelle & à sa réfutation, par un autre libelle que Voetius fit dans l'intervalle de l'impression contre les Magistrats & la Bourgeoisie de Bosleduc, c'est-à-dire contre la confrérie de N.D. du Rosaire, qui depuis la réduction de cette ville étoit devenuë commune aux Protestans & aux Catholiques par une convention de Police. Le Ministre *Desmarets* le refuta par ordre de Messieurs de Bosleduc. Mais comme il avoit écrit plutôt pour ces Messieurs que contre Voetius, M. Descartes se chargea de suppléer à ce dernier point ; & s'attira ainsi l'estime des principaux de Bosleduc, & l'amitié particuliére de Desmarets, quoique son intention eût été non de faire sa cour aux Protestans, mais de rendre service à la Religion catholique. Il ne se mit pas en peine d'en faire un traité à part : mais il joignit cet écrit de suite à la réfutation qu'il avoit commencée de l'autre libelle qui devoit porter le nom de Schoockius ; & il continua cette réfutation aprés l'écrit concernant la confrérie, comme si ce

Contre la confrérie de N. D. de Bosleduc.

1643 n'eût été qu'un même ouvrage.

XI. *Livre de Voetius & de SchooKius contre M. Descartes.*

Le Livre que Schoockius faisoit imprimer sous les ordres & la direction de Voetius ne parut à Utrecht qu'au mois de Mars de l'an 1643. sous le titre double de *Philosophia Cartesiana, sive Admiranda methodus novæ Philosophiæ Renati Descartes.* L'auteur avoit affecté l'équivoque dans l'un & dans l'autre titre, afin de tromper plus seurement ceux dont il aprehendoit d'estre refuté. Le livre estoit muni d'une longue preface contre la lettre de M. Descartes au P. Dinet que Voetius avoit fait condamner dans le Consistoire comme injurieuse à la Religion reformée & au principal Ministre de la ville.

Réponse de M. Descartes

Peu de jours aprés l'on vid paroître à Amsterdam la réponse de M. Descartes, sous le titre d'*Epistola Ren. Descartes ad celeberrimum virum D. Gisbertum Voetium, in quâ examinantur duo libri nuper pro Voetio Ultrajecti simul editi, unus de confraternitate Marianâ, alter de Philosophiâ cartesianâ.* L'ouvrage quoique assez court se trouve divisé en neuf parties que l'auteur

n'a point jugé necessaire de lier ensemble par une suite trop raisonnée. La 1. la 3. la 5. la 8. & la 9. contiennent la réponse au livre de la *Philosophie cartesienne*, ou de la *Methode admirable*. La 6. est un examen du livre contre la Confrérie de N.D. de Bosleduc. La 2. & la 7. sont une espéce d'information particuliére que l'on fait de la conduite de Voetius. La 4. est un jugement de ses livres & de sa Doctrine. 1643

Procedures d'Utrecht contre M. Descartes.

Cet ouvrage fut deferé par Voetius aux Magistrats avec la lettre au P. Dinet, comme deux libelles injurieux au Ministere Evangelique. Il en obtint un Acte le 23. de Juin qu'il fit publier au son de la cloche. M. Descartes aprenant par cet acte que non seulement ses deux écrits avoient été condamnez, mais que lui-même étoit cité publiquement pour les verifier devant des Juges incompetens, répondit à cette publication par un écrit Flamand datté du 6. de Juillet à Egmont de Hoef, où il étoit allé demeurer dés le 1. de May aprés avoir quitté le voisinage de Leyde. Il s'offrit en même temps à verifier tout ce qu'il avoit avancé dans ses

1643 deux écrits, quoi qu'il ne se reconnût point justiciable de leur tribunal. Voetius qui ne pouvoit prouver autre chose contre lui, sinon qu'il lui avoit attribué le livre qui portoit le nom de Schoockius, aiant suborné cinq témoins tres-récusables à M. Descartes, pour déposer sur le fait de calomnie & de diffamation, obtint une sentence contre M. Descartes le 23 de Septembre. Dix jours aprés il le fit citer par l'Officier de Justice pour comparoître devant le Magistrat comme criminel.

Schoockius est cité à Groningue.

M. Descartes ne fut averti de toutes ces procedures que vers le milieu d'Octobre : & sans sçavoir qu'elles fussent encore si avancées, ni même qu'on y eût violé toutes les formes de justice comme il l'aprit depuis, il emploia l'autorité du Prince d'Orange par le moyen de M. de la Thuillerie Ambassadeur de France pour remedier à ce desordre. Le Prince d'Orange fit arrester les procédures des Magistrats de la ville par les Estats de la Province particuliére d'Utrecht. Mais M. Descartes ayant sceu que Schoockius pour favoriser Voetius s'étoit declaré seul

Auteur

Auteur du livre qui portoit son nom, il prit le parti de le citer personnellement à Groningue devant ses Juges naturels, afin d'y répondre en son nom des calomnies dont ce livre étoit rempli. 1643

XII. & XIII. *Libelle de Voetius.*

Le Chagrin qu'eut Voetius du mauvais succés de ses intrigues, produisit un nouveau libelle qu'il fit paroître peu de temps aprés contre ses Meditations Metaphysiques, sous le faux nom de Theophile Cosmopolite. L'ouvrage tomba dés sa naissance, parce que le public eut horreur non seulement de l'extravagance du stile & de la grossiereté des injures, mais encore de l'imposture qui y regnoit depuis le titre jusqu'à la fin.

Instances ou replique de M. Gassendi.

Il n'en fut pas de même à l'égard d'un nouvel écrit que M. Gassendi venoit de composer sous le titre d'*Instances* pour répliquer à la réponse que M. Descartes avoit faite à ses Objections sur les Meditations. L'auteur avoit fait courir cet écrit de main en main dans Paris avant que de l'envoyer à M. Sorbiére pour le faire imprimer à Amsterdam.

M. Descartes en fut averti : mais

1643 n'aiant pas le don de dissimulation, il alla innocemment découvrit à M. Sorbiére ce qu'il pensoit d'une semblable conduite. Ne sçachant pas qu'il parloit à l'espion de M. Gassendi qu'il recevoit chez lui comme un ami, il luy declara un peu trop franchement que c'étoit M. Gassendi qu'il avoit dans la pensée, lorsqu'il s'étoit plaint de certaines gens *qui donnoient à lire secretement à ses ennemis ce qu'ils écrivoient contre lui*. M. Sorbiére qui en avoit été le solliciteur, ne laissa point perir cette declaration: & aprés l'avoir envenimée de la maniére qu'il jugeoit la plus propre pour blesser M. Gassendi, il la lui envoia en lui marquant que puisque M. Descartes trouvoit mauvais qu'il tinst ses *Instances* ou repliques cachées, il devoit lui donner la satisfaction de les voir paroître en public.

M. Gassendi lui envoia donc sa copie dont il lui abandonna la disposition, sans autre obligation que celle de se souvenir que son écrit n'avoit été fait que pour ceux de leurs amis qui ne pouvoient souffrir que M. Descartes *se vantast d'avoir eu des Adversaires*. M. Sorbiére

biére fit imprimer l'ouvrage à Amster- 1644.
dam avec la disquisition ou les premiéres Objections contre les Meditations & la Réponse de M. Descartes. Il composa même sous le nom du Libraire une préface, dans laquelle il maltraita celui-ci autant qu'il lui plut sans s'exposer ouvertement à son chagrin.

Regius indigné de la conduite de Sorbiére tâcha d'animer M. Descartes contre les *Instances* de M. Gassendi, & de lui persuader qu'elles étoient remplies d'aigreur & d'insultes : reproches assez contraires d'ailleurs au caractére de l'esprit de cet auteur. M. Descartes fit ce qu'il put pour mepriser ces *Instances*, & s'en interdire la lecture par la crainte d'y trouver matiére de réponse, & de prolonger ainsi une querelle dont il étoit las. Aiant appris de l'un de ses amis que l'ouvrage meritoit quelque réponse, il voulut bien en promettre une : mais il en remit l'execution aprés l'edition de ses Principes qui étoient sous la presse, son voiage en France, & son nouveau procez de Groningue qui devoit se vuider à son retour.

Sorbiere broüille M. Gassendi & M. Descartes.

Il esperoit voir la fin de l'impression

1644 de ses Principes avant son voiage. Mais les longueurs de ceux qui tailloient les figures l'obligérent d'en laisser le soin à M. Schooten, & de partir avec M. de Ville-Bressieux dés le premier de May aprés avoir mis son procez de Groningue hors d'état de pouvoir lui causer aucune surprise. D'Egmond du Hoef il vint à Leyde, delà il fut à Amsterdam, & passa ensuite par la Haye pour y prendre congé de ses amis. M. Sorbiére qui feignoit d'en être, l'y attendoit avec les armes qu'il avoit demandées à M. Gassendi, pour l'attaquer sur son opinion *du Vuide*. M. Descartes eut la patience de répondre à toutes ses difficutez, sans se plaindre du contre-temps. M. Sorbiére aiant usé toute sa poudre contre lui, & ne pouvant demander de nouveaux argumens sur le vuide à M. Gassendi, chercha d'autres sujets pour ne point fatiguer M. Descartes à demi, s'apliquant plûtôt à trouver dequoi objecter, qu'à comprendre ce qu'on lui répondoit. Dés le lendemain qui étoit le 10 de Mai, il écrivit à M. Gassendi pour lui rendre compte de tout ce qu'il avoit fait contre M. Descartes pour son service,

service, & il les broüilla si bien qu'ils se traitérent avec assez d'indifference pendant quelque temps, sans se soucier de se voir lors qu'ils étoient l'un & l'autre à Paris. 1642

XIV. *Traduction latine des Essais par Est. de Courcelles.*

ELZEVIER voiant avancer l'impression des Principes de M. Descartes vers sa fin, fit solliciter l'Auteur de lui permettre d'imprimer en même temps la traduction latine de ses Essais, aprés laquelle aspiroient les Etrangers qui n'avoient point l'usage de nôtre langue. Cette Traduction avoit pour auteur M. de *Courcelles* l'ancien, Ministre & Professeur Arminien, qui pria M. Descartes de la revoir avant que d'en permettre la publication. Il le fit, & se servit même de cette occasion pour retoucher quelques unes de ses pensées, & faire quelques changemens à son original. De sorte que cette traduction a le même avantage que celle de ses Meditations & celle de ses Principes, qui valent mieux que les originaux. Mais M. de Courcelles n'avoit traduit que le Discours de la Methode, le traité de la Dioptrique, & celui des Méteores. Il ne toucha point à la Géometrie, soit

1644 qu'il la jugeât au dessus de sa portée, soit qu'il eût avis que M. Schooten s'étoit chargé de la traduire.

Voiage en France.

M. Descartes s'embarqua pour la France au grand regret de ses amis de Hollande, qui apprehendoient les obstacles de son retour, & sur tout le ressentiment des indignitez commises à son égard par les Magistrats & les Professeurs d'Utrecht. Il arriva à Paris sur la fin de Juin, & alla loger chez l'Abbé Picot dans la ruë des Escouffes. Il en partit le 12 de Juillet pour Orleans, d'où il descendit à Blois chez M. de Beaune conseiller au Présidial, de là à Tours chez l'Abbé de Touchelaye le jeune en l'absence de l'aisné. Il y vid un grand nombre de ses amis, & quelques uns de ses parens. Il passa ensuite à Nantes puis à Rennes. D'où étant accompagné de ses deux freres conseillers au Parlement il alla au crévis dans le diocése de Saint Malo chez son beau-frére M. Rogier veuf de Jeanne Descartes. Là ils travaillerent conjointement à l'accommodement de leurs affaires domestiques. De là il fallut aller à Kerleau prés de Vannes chez son aisné, puis à Chavagnes

gnes au diocése de Nantes chez son puiſné. Il paſſa enſuite en Poitou pour y faire comme en Bretagne la viſite de son bien, de ses parens & de ses amis, & il revint à Paris vers le milieu d'Octobre. 1644

LIVRE SEPTIE'ME.

Depuis 1644. *jusqu'en* 1650.

I. & II. *Edition des Principes de sa Philosophie.*

A SON arrivée il trouva l'édition de ses Principes & de la Traduction latine de ses Eſſais, & les exemplaires venus de Hollande. Le Traité des *Principes* n'étoit ni l'ouvrage qu'il appelloit son *Monde*, ni son *Cours de Philosophie*, qui sont demeurez l'un & l'autre ſupprimez. Il voulut le diviser en quatre parties, dont la premiére contient les principes de la connoiſſance humaine, qui eſt ce qu'on peut appeller la premiére Philosophie ou la Metaphysique : En quoi elle a beaucoup de rapport & de liaison avec ses Meditations.

La ſeconde contient ce qu'il y a de

1644 plus general dans la Physique, sç. l'explication des premiéres loix de la Nature & des principes des choses materielles, les proprietez du corps, de l'espace, du mouvement, &c.

La troisiéme contient l'explication particuliére du systéme du Monde, & principalement de tout ce que nous entendons par les cieux & les corps celestes.

La derniére comprend tout ce qui concerne la Terre.

Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage est que l'Auteur aprés avoir premiérement établi la distinction qu'il met entre l'esprit & le corps, aprés avoir posé pour principes des choses corporelles la grandeur, la figure,& le mouvement local, qui sont toutes choses si claires & si intelligibles qu'elles sont reçûes de tout le monde, il a sçû expliquer presque toute la Nature, & rendre raison de ses effets les plus étonnans sans changer de principes, & sans se démentir en quoi que ce soit.

Il n'avoit pourtant pas la présomption de croire qu'il eût expliqué toutes les choses naturelles, sur tout celles qui ne

tombent

tombent pas sous nos sens, de la maniére qu'elles sont véritablement en elles mêmes. Il croioit faire beaucoup en approchant le plus prés de la vrai-semblance à laquelle les autres avant lui n'étoient point parvenus, & en faisant en sorte que tout ce qu'il avoit écrit, répondît exactement à tous les phénoménes de la Nature. C'est ce qui lui paroissoit suffisant pour l'usage de la vie, dont l'utilité semble être l'unique fin que l'on se doit proposer dans la Méchanique, la Médecine, & dans les Arts qui peuvent se perfectionner par les secours de la Physique. 1644.

Mais de toutes les choses qu'il a expliquées, il n'y en a point qui ne paroissent au moins moralement certaines par rapport à l'usage de la vie, quoiqu'elles soient incertaines par rapport à la puissance absoluë de Dieu. Il y en a même plusieurs qui sont absolument ou plus que moralement certaines, telles que sont les demonstrations mathématiques, & les raisonnemens évidens qu'il a faits sur l'existence des choses materielles. Il a neanmoins eu assez de modestie pour ne se donner nulle part

l'autorité

1644 l'autorité de decider & pour ne jamais rien aſſurer.

Quoique ce qu'il avoit eu intention de donner ſous le titre de *Principes de Philoſophie* fût achevé de telle ſorte, qu'on ne fût point en droit de rien demander de plus pour la perfection de ſon deſſein, il ne laiſſoit pas de faire eſperer à ſes amis l'explication de toutes les autres choſes qui faiſoient dire que ſa Phyſique n'étoit point compléte. Il ſe promettoit d'expliquer de la même maniére la nature des autres corps plus particuliers qui appartiennent au globe terreſtre, comme les mineraux, les plantes, les animaux, & particuliérement l'homme. Aprés quoi il ſe propoſoit ſur la meſure des jours qu'il plairoit à Dieu de lui donner, de traiter avec la même exactitude de toute la Medecine, de toute la Méchanique, & de toute la Morale, pour donner un corps entier de philoſophie.

Elizabeth Princeſſe Palatine diſciple de M. Deſc.

Il dédia ſon livre des Principes à ſon illuſtre diſciple la Princeſſe Palatine *Elizabeth*, l'ainée des filles de l'infortuné Frederic V. Electeur Palatin élû Roi de Bohéme. Cette Princeſſe avoit

été élevée dans la connoissance d'un 1644
grand nombre de langues, & de tout ce que l'on comprend sous le nom de Belles lettres. Mais l'élevation & la profondeur de son genie ne permit point qu'elle s'arrétat à ces connoissances où se bornent ordinairement les plus beaux esprits de son sexe, qui se contentent de vouloir briller. Elle voulut passer à celles qui demandent la plus forte application des hommes ; & elle se rendit habile dans la Philosophie & les Mathematiques: jusqu'à ce qu'aiant vû les Essais de la philosophie de M. Descartes, elle conçut une si forte passion pour sa doctrine, qu'elle conta pour rien tout ce qu'elle avoit appris jusques là, & se mit sous sa discipline pour élever un nouvel édifice sur ses principes.

Elle le fit donc prier de la venir voir, afin qu'elle pût puiser la vraie Philosophie dans sa source : & le desir de la servir de plus prés avoit été l'une des raisons qui l'avoient attiré à Leyde & à Eyndegeest. Jamais maître ne profita mieux de la docilité, de la penetration, & en même temps de la solidide l'esprit d'un disciple. L'aiant accoûtu-

1644 coûtumée insensiblement à la méditation profonde des plus grands mystéres de la Nature, & l'aiant exercée suffisamment dans les questions les plus abstraites de la Geométrie & les plus sublimes de la Metaphysique, il n'eut plus rien de caché pour elle: & il ne fit point difficulté de reconnoître qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle (il en a excepté Regius ailleurs) qui fût parvenuë à une intelligence parfaite des ouvrages qu'il avoit publiez jusqu'àlors. Par ce témoignage qu'il rendoit à la capacité extraordinaire de la Princesse, il se contentoit de la vouloir distinguer de ceux qui n'avoient pû comprendre sa Metaphysique quoiqu'ils eussent l'intelligence de la Geométrie, & de ceux qui n'avoient pû entendre sa Geométrie quoiqu'ils fussent exercez dans les veritez Metaphysiques.

Elle continua de philosopher de vive voix avec lui jusqu'à ce qu'un accident l'obligea de s'éloigner de la présence de la Reine de Bohéme sa mére, & de quitter le séjour de la Hollande pour l'Allemagne. Alors elle changea ses habitudes en un commerce de lettres qu'elle entre-

entretint avec lui par le ministére des Princesses ses sœurs. 1644

III. *Son séjour à Paris où il void ses amis.*

Sur les mesures que M. Descartes avoit prises à son retour du Poitou pour se rendre en Hollande avant les glaces, il s'étoit réduit à la necessité de ne pouvoir point passer plus de dix ou douze jours à Paris. Il les emploia en des visites continuelles qu'il rendit à ses anciens amis qu'il n'avoit point vûs depuis le siége de la Rochelle, & à ceux que sa réputation lui avoit faits pendant son absence.

L'un de ses premiers soins fut de voir les Jesuites du collége de Clermont, où se firent les dernieres ceremonies de sa reconciliation avec le P. Bourdin son ancien adversaire, qui pour rendre son amitié agissante & utile voulut être son correspondant pour les lettres qu'il auroit à envoier aux Peres de la Compagnie dans les provinces du Roiaume, & en Italie, & pour celles qu'il auroit à recevoir d'eux.

Il vid encore outre M. le Duc de Luines & M. Clerselier qui avoient traduit ses Meditations, M. *Chanut* dont il connoissoit déja le merite par le moien du

1644 du P. Merſenne. Cet ami voulut le mener chez M. le Chancellier, qui le reçut avec tous les témoignages d'eſtime qu'on pouvoit attendre d'un Magiſtrat qui favoriſoit les ſçavans, qui aimoit les ſçiences, & qui étoit déja tres-avantageuſement prevenu pour nôtre Philoſophe par la lecture des Eſſais de ſa Philoſophie.

Il eut auſſi de frequentes conferences avec le Chevalier *d'Igby* ſeigneur Anglois catholique qui étoit alors à Paris, & qui étoit du nombre de ſes principaux amis depuis quelques années. Mais quoiqu'il s'attachât principalement à voir ceux de ſes amis qu'il n'avoit jamais vûs, le nombre en étoit trop grand, & le terme qu'il avoit preſcrit à ſon ſéjour étoit trop court pour pouvoir leur donner à tous la ſatisfaction qu'il auroit ſouhaitée. Il ſe crût neanmoins obligé de ne point paſſer M. de Roberval. Il voulut l'aſſurer de ſon eſtime, lui offrir de nouveau ſon amitié, & lui declarer de vive voix que toutes les impreſſions de leurs petits démeſlez étoient parfaitement effacées de ſon eſprit. M. de Roberval fit ce qu'il put

pour

pour bien répondre à l'honneur que lui faisoit M. Descartes ; & il protesta de la disposition où il étoit de lui rendre *ce qu'il devoit à son merite & à sa condition.* Mais le peu de liaison que M. Descartes remarqua dans ses entretiens lui fit aisément reconnoître la verité de l'idée qu'il s'étoit formée de son esprit : & il ne lui fut pas difficile de juger que l'amitié de ce grand Geométre étoit un bien tres-perissable. Il lui fit pourtant la justice de croire qu'il y avoit moins de malice ou d'affectation que de naturel & de temperament dans ses manieres peu polies & desobligeantes ; & il reçût son amitié telle qu'il la pouvoit donner, sans l'obliger à la garantir plus solide & plus durable qu'elle n'étoit. 1644

Aiant laissé ce qui lui restoit d'exemplaires de ses Principes sous la disposition, de l'Abbé Picot son hôte, qui en avoit déja traduit la moitié en nôtre langue, il partit pour la Hollande sur la fin d'Octobre. Et le P. Mersenne qui n'avoit plus rien à ce départ qui pût le retenir à Paris, se mit en chemin pour un voiage de huit ou neuf mois qu'il avoit à faire en Italie.

1644

IV. & V.

Il se retire à Egmond.

Les nouvelles du retour de M. Descartes dissipérent le trouble & les inquiétudes où étoient ses amis de Hollande sur quelques soupçons qu'ils avoient qu'on vouloit le retenir en France. A son arrivée qui fut le 15 de Novembre, il alla d'Amsterdam droit en Nord-Hollande se retirer à Egmond de Binnen avec la resolution de se renfermer plus profondement que jamais dans son ancienne solitude, & de s'apliquer loin des importunitez de ses voisins & des visites de ses amis à la connoissance des animaux, des plantes, & des mineraux.

Il fait terminer son procez de Groningue.

Afin de se procurer le repos necessaire à ses études, il songea d'abord à terminer le procez qu'il avoit à Groningue contre Schoockius Professeur & Recteur de l'Université, & qui étoit un démembrement de celui que Voetius lui avoit suscité à Utrecht. La face de celui-ci s'étoit enfin changée à son honneur, quoique par la mauvaise volonté des juges que Voetius avoit corrompus, il en retirast peu d'avantages: mais il lui suffisoit que l'irregularité de leurs procedures eût tourné toute à leur

leur confusion. L'éclat que fit leur injustice ne servit pas peu aux Juges de Groningue, pour régler leurs démarches dans le jugement qu'ils avoient à rendre entre leur Professeur & M. Descartes. 1644.

L'affaire étoit pendante au Senat Academique ou Conseil de l'Université, qui étoit le tribunal legitime où devoient naturellement ressortir les causes de Schoockius : & il s'agissoit de réparation publique des calomnies dont étoit composé le livre latin intitulé *Philosophia Cartesiana* ou *Admiranda Methodus*, & publié par Voetius sous le nom de Schoockius, qui s'en déclaroit l'Auteur, & par consequent la caution. Sur la lettre que M. Descartes en écrivit le 7 de Février à Tobie d'André l'un des Professeurs de l'Université & des juges de cette affaire, Schoockius fut cité : & sur son aveu, sans qu'on crût necessaire d'entendre sa partie, on rendit une Sentence en faveur de M. Descartes le 10 d'Avril 1645. Mais l'on y traita Schoockius avec indulgence, parce qu'il étoit collégue des juges, qu'il reconnoissoit ses

erreurs,

1645 erreurs, & qu'il n'avoit été que le miniſtre des calomnies & des excez de Voetius.

La ſurpriſe qu'eut M. Deſcartes de ſe voir jugé en ſon abſence, & avant même la production de ſes piéces, luy fit prendre cette promte expedition pour un effet de l'évidence de la bonté de ſa cauſe. Meſſieurs de Groningue lui aiant fait tenir une copie de la Sentence avec les actes qui avoient ſervi au procez, il jugea à propos de les envoier aux Magiſtrats d'Utrecht avec cinq lettres de leur Miniſtre Voetius écrites au Pére Merſenne, afin qu'ils ouvriſſent enfin les yeux ſur les impoſtures & la malignité de cet hypocrite. Mais au lieu de ſonger aux moiens de réparer le paſſé, la confuſion qu'ils en eurent ſe tourna en une mauvaiſe honte, qui ne produiſit autre choſe qu'un acte fait le 11 de Juin, pour défendre l'impreſſion & le debit de tout ce qui étoit pour ou contre M. Deſcartes.

Nonobſtant cette ordonnance, Voetius au deſeſpoir de ce qui s'étoit paſſé à Groningue, ne laiſſa point d'imprimer une lettre au nom de Schoockius contre

contre le gré de l'auteur qui la desavoüoit : & son fils attaqua les juges de Groningue par un libelle des plus insolens intitulé *Tribunal iniquum*. Il fallut que M. Descartes prît la defense de ces Messieurs & de leur jugement. 1645

Cependant Voetius le Pere & Dématius son collégue notez dans la Sentence comme faussaires & calomniateurs, concertérent les moiens de punir l'ingratitude de Schoocкius, qui avoit été l'écolier & le confident du premier. Ils apelloient ingratitude l'obligation qu'avoit euë celui-ci de préferer la verité au mensonge devant le tribunal de ses juges. Mais parce qu'il n'étoit plus sous la ferule, ils luy intentérent un procez d'injures, comme s'il les avoit calomniez. Toutefois les menaces que Schoocкius fit à Voetius de découvrir ses secrets en justice furent cause du desistement de celui ci, lorsque le procez fut sur le point d'être jugé à Utrecht, & ils ne se pardonnérent jamais serieusement depuis.

Il n'en fut pas de même des dispositions de M. Descartes à leur égard. La tempête finie, il ne fit aucune difficulté de

1644 de découvrir ſon cœur : & il fut aſſez genereux pour leur faciliter la rec̃ocilia-tion, & leur offrir ſon amitié. Mais Voetius parut inſenſible à toutes ces bontez.

Il ſe vanta de garder encore une action contre lui, dont il pourroit ſe ſervir en ſon temps. C'eſt ce qui porta M. Deſcartes à dreſſer un manifeſte Apologétique pour les Magiſtrats d'Utrecht, afin de pouvoir enſevelir une bonne fois toute cette affaire. Il leur fit un abregé hiſtorique & raiſonné de ce qui s'étoit paſſé dans leur ville depuis l'an 1639 touchant ſa philoſophie & ſa perſonne. Il leur expoſa toute la juſtice de ſa cauſe & l'injuſtice de ſes ennemis, pour les porter à lui faire enfin raiſon du tort qu'ils avoient fait à ſa réputation par la faveur qu'ils avoient donnée à Voetius.

Cependant la lecture de ſes Principes produiſoit de bons ou de mauvais effets dans les eſprits, ſelon qu'ils ſe trouvoient diſpoſez à l'égard de leur auteur. Suivant cette penſée, M. Deſcartes ne devoit rien eſperer que de favorable de la part de Rivet qui ſe diſoit ſon ami, & qui ſe déclaroit même

Secta-

sectateur de sa doctrine, pour imiter plusieurs Cartesiens avec lesquels il avoit à vivre. Mais comme il ne la comprenoit pas, il crut faire un compliment agréable à M. Gassendi de lui proposer de faire sur ses Principes, ce qu'il avoit fait sur ses Méditations. 1645

M. Gassendi s'en excusa premiérement sous le pretexte de ne pas renouveller une plaie qu'il croioit fermée, & ensuite sur le mépris qu'il faisoit de ces Principes ; & il se contenta de lui dire quelques injures pour la décharge de son cœur. Les Jesuites n'en usoient pas de même dans le jugement qu'ils portoient de son dernier ouvrage. Il en receut des témoignages tres-avantageux de la part des principaux de leur corps, jusqu'à lui faire croire que *la Societé vouloit être de son parti.*

Heereboord enseigne le Cartesianisme à Leyde.

Les progrés de sa Philosophie n'étoient pas moindres en Hollande qu'à Paris. Dés le mois de Février M. de Hooghelande lui avoit envoié trois théses differentes soutenuës depuis peu à Leyde, & ne contenant que ses opinions. Elles s'introduisoient assez heureusement dans cette Université par l'in-

1645 duſtrie d'*Adrien Hereboord* Profeſſeur en Philoſophie & ſous-Principal du collége Théologique, à la faveur de Heydanus Miniſtre & Predicateur celébre, de Golius, de Schooten, & de quelques autres Profeſſeurs qui s'étoient rendus eux-mêmes ſectateurs de cette nouvelle Philoſophie. Le zele de Heereboord dans ſes premiéres leçons n'étoit peut-être pas ardent au même degré de chaleur que celui de Regius à Utrecht, mais il ſembloit être plus circonſpect & mieux reglé. Auſſi fut-il de plus longue durée & d'un ſuccés plus ſenſible.

Schiſme & ingratitude de Regius.

Il auroit été à ſouhaiter pour M. Deſcartes que Regius eût gardé la même conduite, ou qu'il eût perſeveré du moins dans ſa premiére docilité à l'égard de ſon Maître. Depuis qu'il s'étoit hazardé à dogmatiſer de ſon chef ſur l'union de l'Ame humaine avec le corps, & ſur quelques autres points delicats, il avoit donné beaucoup d'exercice à M. Deſcartes, qui par ſes exhortations particuliéres & par les corrections qu'il avoit faites à ſes autres écrits, avoit tâché de retenir ſon eſprit dans ſes

bornes.

bornes. Regius s'étoit insensiblement 1645.
écarté depuis ce temps : & soit qu'il fût
enfin retourné à son premier génie, soit
qu'il cherchât quelque milieu pour se
raccommoder avec ses ennemis d'Utrecht, & s'assurer la paisible possession
de sa chaire, il avoit pendant le voiage
de M. Descartes en France dressé des
Essais d'une Philosophie à sa mode,
ausquels il prétendoit donner le titre
de *Fondemens de Physique.*

L'experience qu'il avoit des bontez
de M. Descartes, lui fit croire qu'il lui
passeroit cet ouvrage de la maniére qu'il
l'avoit composé. Il le lui envoia pour
l'examiner, plûtôt afin de ne pas laisser
périr sa coûtume tout d'un coup, que
pour profiter veritablement des leçons
de son maître. M. Descartes n'eut
point la complaisance dont il s'étoit
flaté. Il trouva dans ce dernier Ecrit
plus de licence qu'il n'en avoit remarqué dans tous les autres : & au lieu d'envoier à Regius les corrections des endroits qui en avoient besoin comme il
l'avoit pratiqué jusques-là, il lui manda nettement qu'il ne pouvoit donner
une approbation generale à cet ouvra-

 ge,

1645 ge. Il ajoûta que s'il étoit assez amoureux de ses sentimens particuliers pour ne pas suivre l'avis qu'il lui donnoit de le supprimer ou de le réformer, il seroit obligé de le desavoüer, & de détromper le Public, qui avoit crû jusqu'alors qu'il n'avoit point d'autres sentimens que les siens.

Regius qui avoit déja pris son parti, & qui s'étoit fortifié contre toutes sortes de remontrances, ne laissa point de remercier M. Descartes de ses avis : mais au lieu de les suivre comme auparavant, il se mit en devoir d'excuser son ouvrage, & d'en faire voir l'œconomie & les beautez à son maître, comme si ces choses eussent échappé à ses reflexions. Il lui fit valoir sur tout sa méthode d'Analyse, & sa belle maniere de définir & de diviser. Mais pour éviter les inconveniens dont M. Descartes l'avoit averti, il lui envoia ce modéle d'avertissement au Lecteur avec lequel il pretendoit finir la préface de son livre. *Pour détromper ceux qui s'imagineroient que les choses contenuës dans cet ouvrage seroient les sentimens purs de M. Descartes, je suis bien aise d'avertir le Public*

blic qu'il y a effectivement plusieurs endroits où je fais profession de suivre les opinions de cet excellent homme; mais qu'il y en d'autres aussi où je suis d'une opinion contraire, & d'autres encore sur lesquels il n'a pas jugé à propos de s'expliquer. Pour tâcher de prévenir le desaveu public dont il se croioit menacé par M. Descartes, il lui fit offre d'ajoûter encore dans sa préface tout ce qu'il jugeroit à propos, parce qu'il apprehendoit ce desaveu comme une réfutation de son ouvrage, capable de l'étouffer ou de le décrier dans sa naissance. Mais il ne parla point de le retoucher dans le fonds. 1645

M. Descartes lui manda qu'il approuvoit fort la maniére de traiter la Physique par définitions & divisions, pourvû qu'il y ajoutât les preuves necessaires. Mais il lui fit connoître en même temps qu'il ne lui paroissoit pas encore assez versé dans la Metaphysique, ni dans la Théologie, pour entreprendre d'en publier quelque chose: & que s'il étoit absolument determiné à l'impression de ses Fondemens de Physique, il devoit au moins retrancher ce qui regardoit

1645 l'Ame de l'Homme & la Divinité, & ne rien falsifier de ce qu'il empruntoit de lui : en un mot, qu'il lui feroit plaisir de ne le pas rendre participant de ses égaremens dans la Metaphysique ; ni de ses visions dans la Physique & la Médecine.

Cette derniére lettre fit enfin lever le masque à Regius, & resolu de sacrifier l'honneur de son maître au sien, il renonça tout de bon à sa discipline par une déclaration écrite du 23 de Juillet de l'an 1645, d'une maniére si cavaliére, que ce qu'on nous dit de l'ingratitude d'Aristote envers Platon, & de l'insolence de Maxime le cynique envers Gregoire de Nazianze n'a plus rien d'incroiable. Regius encherit sur eux par l'insulte, & perdit par son schisme la gloire que lui avoient acquise les dangers & les persécutions qui l'avoient pensé rendre le *premier Martyr* de la secte Cartésienne. Il joignit même l'injustice & l'infidelité à la révolte. Car aprés avoir retenu la plus grande partie de la doctrine de son maître pour s'en faire toûjours le même honneur qu'auparavant, il la défigura & la corrompit comme il lui plut. Et

sous

1645

sous pretexte que M. Descartes refusa tant qu'il vêcut de la reconnoitre pour sienne à cause de cet exterieur étranger, il s'en saisit aprés sa mort, en supprimant même son nom, avec tant d'indignité, qu'on le regarde autant comme le premier Plagiaire de sa doctrine, que comme le premier Schismatique de sa secte.

M. Descartes répondit aux outrages de Regius avec une douceur & une sagesse qui auroit été capable de faire son apologie s'il en avoit eu besoin : & il ne voulut finir son commerce avec cet ingrat qu'en lui donnant les avis les plus salutaires qu'on pût attendre d'un bon maître & d'un veritable ami.

VII. *Traité des Animaux pillé par Regius.*

LA PARTIE la plus odieuse du vol qui rendit Regius plagiaire de M. Descartes consistoit dans des Memoires que celui-ci avoit dressez depuis l'édition de ses Principes avec le dessein d'en faire un juste traité *des Animaux*. La copie que Regius lui avoit dérobée, je ne sçai par quelle adresse, étoit tres-defectueuse ; & par une indiscretion qui servit à le trahir, il en avoit presque tout inseré dans son livre des *Fonde-*

 mens

1645 *mens de Physique* sans l'avoir pû comprendre, tant parce que les figures lui manquoient, qu'à cause que ce qu'avoit fait M. Descartes n'étoit pas achevé.

En effet ce que Regius voulut mettre en œuvre n'étoit qu'une ébauche fort imparfaite de ce que M. Descartes meditoit sur ce sujet. Aprés le gain de son procés de Groningue, le desir d'executer son grand dessein l'avoit fait remettre aux operations anatomiques avec une application nouvelle. Ce fut dans le temps de ces occupations qu'il fut visité par un Gentilhomme qui lui demanda à voir sa Bibliothéque, & à qui il ne montra autre chose, qu'un veau, à la dissection duquel il alloit travailler.

Etudes & Traitez de l'Anatomie.

De la connoissance des bêtes il passa à celle du corps humain par le secours de ses expériences. Et il commença dés l'automne de cette année son traité separé de *l'Homme*, & même celui de la *formation de Foetus*, quoiqu'il n'eût pas achevé celui des *Animaux*.

Questions sur la quadrature du Cercle.

Il fit une petite diversion à cette étude par l'engagement où il se trouva avec les premiers Mathematiciens de l'Europe de prendre part au fameux different

rent qui s'éleva en cette année entre Longomontanus & Pellius touchant la quadrature du cercle. Il y avoit long-temps qu'il étoit convaincu qu'elle étoit impossible : & depuis qu'il en avoit fait la preuve par le moien de sa Methode & de son Analyse, il s'étoit abstenu de cette operation, comme d'une chose impraticable & inutile. 1645

Au commencement d'Octobre il quitta sa solitude pour aller embrasser son ami M. Chanut qui passoit à Amsterdam pour la Suede en qualité de Resident de France. Là il fit amitié avec M. *Porlier*, qui étoit de la compagnie de M. Chanut, & qui pendant les quatre jours qu'ils demeurerent à Amsterdam, se fit un plaisir singulier d'apprendre le détail de diverses particularitez propres à ruiner les calomnies des ennemis de nôtre Philosophe.

Il voit M. Chanut & M. Porlier à Amsterdam.

M. Descartes s'en retourna fort satisfait le 10 du mois à Egmond, où il passa l'hiver, qui fut fort rude cette année, à composer deux petits Ouvrages de passe-temps, parce que les plantes de son jardin n'étoient pas encore en état de lui fournir les experiences qui lui

1645 étoient necessaires pour continuer sa Physique.

Il fait sa réponse aux instances de M. Gassendi.

Le premier de ces Ouvrages étoit la Réponse qu'il avoit refusée d'abord au livre des Instances de M. Gassendi, que M. Clerselier traduisit en nôtre langue avec quelques adoucissemens en faveur de ce dernier qu'il vouloit raccommoder avec nôtre Philosophie. L'autre étoit un petit traité de la nature des Passions de l'Ame. Son dessein n'étoit pas de faire quelque chose de fini qui meritât de voir le jour, mais seulement de s'exercer sur la Morale pour sa propre édification, & de voir si sa Physique pourroit lui servir autant qu'il l'avoit esperé pour établir des fondemens certains dans la morale.

Et un essai de ses Passions.

VIII.

Disputes avec M. de Roberval sur les Vibrations.

CEPENDANT M. de Roberval oubliant peu à peu la resolution qu'il avoit prise de vivre en bonne intelligence avec M. Descartes aprés l'honneur qu'il avoit reçû d'une de ses visites à Paris, retournoit insensiblement à son génie inquiet, & parloit de ce qu'il sçavoit ou qu'il ne sçavoit pas avec assez peu de précaution. M. Descartes en fut averti par des gens qui

lui firent peut être M. de Roberval plus criminel qu'il n'étoit, sans considerer qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans ses maniéres. 1646

On lui donna avis dés le commencement de l'an 1646 de deux principaux points, sur lesquels M. de Roberval se vantoit de lui faire de la peine. Le premier regardoit la question de Pappus, sur laquelle neanmoins il ne lui fit point de difficulté nouvelle pour lors. L'autre concernoit les *Vibrations*, c'est à dire, la grandeur que doit avoir chaque corps de quelque figure qu'il soit étant suspendu en l'air par l'une de ses extrémitez, pour y faire ses tours & ses retours égaux à ceux d'un plomb pendu à un filet de longueur donnée.

La question des Vibrations lui fut proposeé par le P. Mersenne, auquel il répondit le 21 Fevrier & le 2 de Mars; & ensuite par M. Candische qui étoit pour lors à Paris. Il envoia la solution de la question à ce Seigneur le 30 de Mars: & M. de Roberval y fit aussi-tôt des observations que M. Candische ne manqua pas d'envoier à M. Descartes. Il en

 reçût

1646 reçût la réponse quelque temps aprés : & M. Descartes voiant que M. de Roberval s'appuioit principalement sur ses experiences, il manda au P. Mersenne qu'il ne présumoit pas assez de lui-même pour entreprendre d'abord de rendre raison de tout ce qu'on peut avoir experimenté. Mais qu'il croioit que la principale adresse dans l'examen des experiences consistoit à choisir celles qui dépendent de moins de causes diverses, & dont on peut le plus aisément découvrir les vraies raisons.

M. Descartes auroit souhaité finir de bonne heure une dispute qu'il voioit dégenerer enfin en questions inutiles : mais il plut à M. de Roberval de vouloir la prolonger même au delà de l'année. Cette conduite & ses fanfaronnades sur la question de Pappus lui attirérent la censure de son *Aristarque* ; c'est à dire, de son livre touchant le systéme du monde, avec un jugement sur l'esprit & la capacité de ce Géometre, que M. Descartes envoia au P. Mersenne.

Commerce de Philosophie Morale avec la Princesse Elizabeth

Ce fut presque dans le même temps qu'il examina le livre de Seneque *de la*

la vie heureuse en faveur de la Princesse Elizabeth sa disciple, qui lui avoit demandé dequoi se divertir dans ses disgraces aux eaux de Spa, où les Medecins lui avoient interdit l'étude & la contention d'esprit. Les reflexions judicieuses que la Princesse fit de son côté sur le même ouvrage l'engagérent à traiter avec elle dans la suite diverses autres questions de la Morale des plus importantes, touchant le souverain Bien, la liberté de l'Homme, l'état de l'Ame, l'usage de la Raison, l'usage des Passions, les actions vertueuses & vicieuses, l'usage des biens & des maux de la vie. 1646

Il desavoüe Regius & son livre.

Rien ne troubla pour lors la joie qu'il recevoit de cet heureux commerce de philosophie morale avec cette Princesse, que la publication du livre de Regius sous le titre de Fondemens de Physique. Il se crût obligé de le desavoüer publiquement pour les raisons que nous en avons rapportées: & il insera son desaveu dans l'édition françoise de ses Principes qui parut peu de temps aprés.

IX. *Liaison de M. Desc. avec M. de Hoogbland.*

DANS le temps que Regius faisoit éclater son schisme contre M. Descartes,

1646 tes, M. de Hooghland Gentilhomme catholique, celébre par sa vertu & par ses charitez, son hôte à Leyde & son correspondant, donna au public des marques de son étroite union avec lui. C'est ce qu'il fit par la publication d'un livre qu'il lui dédia concernant l'existence de Dieu, la spiritualité de l'Ame, & son union avec le corps; outre l'œconomie du corps de l'Animal expliquée méchaniquement.

L'honnêteté qu'eut l'Auteur de reconnoître ce qu'il devoit à M. Descartes lui attira de la part de celui-ci un parallele d'opposition avec Regius qui lui fut fort glorieux. " Mon bon ami M. de Hooghelande (dit-il à la Princesse Elizabeth) " a fait tout le contraire de Regius, en ce " que Regius n'a rien écrit qui ne soit pris " de moi, & qui ne soit avec cela contre " moi: au lieu que l'autre n'a rien écrit " qui soit proprement de moi, & toutesfois il n'a rien qui ne soit pour moi, en " ce qu'il a suivi les mêmes principes. "

Mais le Public n'a point crû devoir s'arréter à une declaration qu'on soupçonnoit n'avoir été donnée que pour paier plus genereusement l'honneur que

cet ami lui avoit fait à la tête & dans tout le corps de son livre. On a même été tellement persuadé du contraire à Rome, que sur le rapport qu'en fit deux ou trois ans aprés le P. Magnan Minime à M. Carcavi, quelques-uns prenoient le nom de Hooghelande pour un masque sous lequel M. Descartes auroit voulu paroître deguisé afin de publier un nouvel ouvrage. 1646.

Dispersion de ses amis de la Haye à la retraite de la Princesse Elizabeth

L'état des autres amis que M. Descartes entretenoit en Hollande, principalement à la Haye, se trouva un peu dérangé pour lors par la retraite de la Princesse Elizabeth son illustre disciple. Plusieurs de ceux qui avoient eû des relations avec elle, se trouvérent volontairement écartez. Il y en eut peu qui furent admis à la suivre dans ses voiages. Quelques-uns se virent retenus par leur établissement & leurs emplois auprés du Prince & de la Princesse d'Orange. M. de *Becklin* resta auprés des Princesses sœurs de Madame Elizabeth. M. de *Pollot* fut pourvû d'une chaire de Philosophie & de Mathematiques à Breda dans le nouveau collége du Prince d'Orange avec le sieur Jean

1646 Pell ci-devant Professeur à Amsterdam. Le sieur *Samson Jonsson* qu'on prenoit à Paris pour le Precepteur de la Princesse Elizabeth, mais qui étoit seulement Prédicateur de la Reine de Bohéme sa mére, fut aussi reçû dans le même collége pour professer la Theologie. Tous ces nouveaux Professeurs qui faisoient gloire de suivre la doctrine de M. Descartes, rendirent leur Université, qu'on qualifioit du nom *d'Ecole illustre*, Cartésienne dans sa naissance, à la faveur des Curateurs qui étoient le grand Veneur de Hollande, M. Rivet Aumônier & Théologien du Prince, & M. *Huyghens* second fils de M. de Zuytlichem élevé dans les principes de M. Descartes.

Parmi ceux qui demeurerent à la Haye il ne s'en trouva point de plus considerables que M. de *Brasset* gentil-homme François, qui étoit son correspondant, & qui fut depuis Resident de France auprés des Estats Generaux; & M. le Burggrave *de Dhona* le jeune, gouverneur de la ville d'Orange, qui ne laissa pas de continuer dans les exercices de la Philosophie Cartésienne avec la Princesse absente.

Outre tant de sujets de satisfaction, M. Descartes reçût encore pendant toute cette année divers complimens de la part des Jesuites de France & des Pays-bas. La chose lui fut d'autant plus agréable que ces Péres sembloient devoir être ceux qui se sentiroient les plus interessez dans la publication d'une nouvelle philosophie ; & qui, selon lui, auroient dû le lui pardonner le moins, s'ils y avoient trouvé quelque chose à redire. Il eut même le plaisir de voir revenir de leurs préventions quelques-uns de ceux d'Allemagne & d'Italie, & particulierement le P. *Athanase Kirker*, qui lui demanda son amitié par la médiation du P. Mersenne. Aussi reconnut-il par la lecture de deux ouvrages de Physique, dont le P. *Estienne Noël* Recteur du Collége de Clermont à Paris lui fit présent dans cette année, que *les Peres de la Compagnie de Jesus ne s'attachent pas tant aux anciennes opinions, qu'ils n'en osent proposer aussi de nouvelles.* Le P. Noël étoit si bien de ses amis qu'il se crut obligé l'année suivante de prendre sa défense contre M. Pascal le jeune, avant que celui-ci se fut

1646.

Etat de ses amis parmi les Jesuites & ailleurs.

1646. fust entierement rangé du côté des Cartésiens.

Ce fut vers le même temps qu'il reçût la Philosophie du Pere *Fabri* Jesuite qui professoit les Mathématiques à Lyon. Cette Philosophie étoit en reputation d'être bonne quoi qu'elle fust contraire à la doctrine de M. Descartes. On fit presque le même jugement d'un autre ouvrage de ce Pere qui parut la même année touchant le mouvement local. M. Descartes en recevant ces deux ouvrages, eut avis que le même Auteur songeoit à faire un cours de Philosophie pour l'opposer à la sienne. C'est ce qui lui fit prendre la resolution d'écrire contre ses sentimens, au cas qu'il fust avoüé de sa Compagnie, & qu'il parût que les Jesuites voulussent adopter sa doctrine. Mais l'évenement lui fit connoître que le P. Fabri n'étoit pas alors dans toute l'approbation de sa Compagnie.

Au mois de Septembre de la même année M. Descartes perdit un ami à la mort du P. *Niceron* Minime : mais il en acquit un autre en la personne de M. *le Comte* Contrôlleur géneral de l'ordi-

l'ordinaire des guerres, qui l'étoit déja de Messieurs Chanut, Clerselier, & Porlier. Il mérita son amitié par des objections qu'il fit sur son livre des Principes, ausquelles l'Abbé Picot & l'Auteur lui-même se firent un plaisir de répondre. 1646.

X. *Il répond à la Reine de Suede & à M. Chanut sur des questions de Morale.*

A PEINE M. Descartes avoit-il fini avec M. le Comte & M. Porlier ses nouveaux amis, qu'il fallut répondre à M. Chanut sur l'une des plus importantes questions de la Morale ; & se préparer à satisfaire les desirs de la Reine de Suéde, conformément à la haute opinion que ce Résident avoit donnée de lui à cette Princesse. La derniere lettre qu'il lui avoit écrite de Stockholm concernant les rares qualitez de *Christine*, l'entretien qu'il avoit eu sur le même sujet avec M. de la Thuillerie au retour de son Ambassade de Suéde, & l'exemple de son illustre disciple la Princesse Elizabeth, ne lui permettoient pas de douter de la possibilité de toutes les merveilles que la renommée publioit de cette grande Reine qui n'avoit encore alors que 19 ans.

Le goust que M. Chanut lui avoit déja

1646. déja inſpiré pour ſa philoſophie lui fit demander ſon ſentiment ſur une queſtion de Morale qui s'étoit agitée entre elle & ce Reſident au mois de Novembre 1646. La queſtion étoit de ſçavoir quand on uſe mal de l'amour ou de la haine, lequel de ces deux déreglemens ou mauvais uſages eſt le pire. M. Chanut priant M. Deſcartes de la part de la Reine de lui envoier ſon ſentiment ſur cette queſtion, s'étoit contenté de lui mander qu'elle & lui avoient été d'opinion contraire, ſans lui dire quelle avoit été celle de la Princeſſe ou la ſienne.

1647. M. Deſcartes pour donner à la Reine la ſatisfaction qu'elle demandoit, fit ſur le champ, c'eſt à dire au commencement de l'an 1647, une belle diſſertation ſur *l'Amour* que nous avons au premier volume de ſes lettres. Il y examina trois choſes avec ſa méthode ordinaire ; 1 ce que c'eſt que l'Amour ; 2 ſi la ſeule lumiere naturelle nous enſeigne à aimer Dieu ; 3 lequel des deux déreglemens eſt le pire, de l'Amour ou de la Haine. La lecture de cette piéce qui fut envoiée en Suéde au mois de

deFévrier fit juger à laReine que tout ce 1647.
que M. Chanut lui avoit dit de M. Descartes, étoit encore au dessous de la verité. Elle en parut si contente qu'elle ne pouvoit ensuite se lasser de donner des loüanges à l'Auteur, & de s'enquerir des particularitez de sa personne & de sa vie. *M. Descartes* (dit-elle à M. Chanut) *autant que je le puis voir par cet écrit, & par la peinture que vous m'en faites, est le plus heureux de tous les hommes ; & sa condition me semble digne d'envie. Vous me ferez plaisir de l'assurer de la grande estime que je fais de lui.*

Elle donna son consentement à tout ce que contenoit l'écrit, hors un mot, qui faisoit voir en passant que M. Descartes n'étoit pas de l'opinion de ceux qui veulent que *le Monde soit fini.* Elle témoigna douter qu'on pût admettre l'hypothése du Monde infini sans blesser la religion chrétienne. M. Chanut fut chargé de lui en écrire pour lui demander l'éclaircissement de la difficulté, à laquelle il répondit qu'il ne tenoit pas le monde *infini* mais *indefini*, c'est à dire qu'il n'avoit pas de raisons

pour

1647. pour prouver qu'[illegible] fini. Il ſatisfit en même tems M. Chanut, qui avoit ajoûté du ſien une autre queſtion touchant la véritable régle que [illegible] ſuivre dans le partage de [illegible]nations concernant l'ami[illegible] échange des offices mutuels [illegible]enveillance, & dans la diſtinction de l'eſtime d'avec l'affection.

XI.

Affaires que Revius & Triglandius lui ſuſcitérent à Leyde.

Le plaisir que M. Deſcartes goûtoit dans la communication qu'il avoit avec la Reine de Suede & M. Chanut ſur la Philoſophie morale fut troublé au commencement de cette année par quelques Théologiens de Leyde qui tâchérent de lui faire des affaires dans leur Univerſité. *Révius* Principal du collége des Theologiens ſuborné (comme on l'a crû) par les artifices ſecrets de Voetius qui ne ſouffroit qu'avec peine que le Carteſianiſme qu'il avoit tâché de détruire à Utrecht prît racine à Leyde, s'étoit aviſé de faire ſoûtenir aux mois de Janvier & de Février quatre théſes différentes contre M. Deſcartes.

L'intention de Révius étoit de pervertir le ſens des Meditations Metaphyſiques

phyſiques de nôtre Philoſophe. En 1647.
quoi il fut ſecondé par le miniſtre *Triglandius* premier Profeſſeur en Théologie de l'Univerſité. Leur deſſein étoit de le faire condamner par leurs claſſes & leurs Conſiſtoires comme un Blaſphemateur, un Impie, & un Pelagien. M. Deſcartes aiant appris que ces nouveaux calomniateurs n'attaquoient aucune de ſes vraies opinions, mais ſeulement qu'ils lui en attribuoient de fauſſes, qui avoient toûjours été fort éloignées de ſa penſée : écrivit aux Curateurs de leur Univerſité pour en demander juſtice. Les Curateurs aiant cité le Recteur & les Profeſſeurs pour ſçavoir dequoi il s'agiſſoit, donnérent à la hâte un decret le 20 de Mai pour leur défendre de faire doreſnavant aucune mention de M. Deſcartes & de ſes opinions dans leurs leçons. Aprés quoi ils récrivirent à M. Deſcartes pour lui marquer " qu'aiant ſatisfait ſelon leur « pouvoir à ce qu'il avoit deſiré d'eux, « ils eſperoient que de ſon côté il cor- « reſpondroit auſſi à leurs deſirs. Qu'à « cet effet ils le prioient de s'abſtenir d'a- « giter davantage la queſtion qu'il diſoit «

avoir

1647 avoir été attaquée & combatuë par les Professeurs de leur Université, pour prévenir les inconveniens qui en pourroient arriver de part & d'autre.

M. Descartes fut assez mal satisfait de cette conduite, & il n'y trouva de loüable que l'honnêteté des termes. Il leur écrivit pour leur marquer l'étonnement où il étoit de n'avoir pû comprendre leur pensée, ou de ne leur avoir pû expliquer la sienne d'une maniére assez claire pour leur faire entendre ce qu'il desiroit d'eux. Ces Messieurs s'étoient trompez de croire qu'il s'agît d'aucune question qui eût été attaquée par les deux Theologiens Révius & Triglandius. Il ne s'agissoit que de la réparation d'une calomnie dont les suites étoient à craindre à cause du rang & du crédit des calomniateurs.

M. Descartes voiant la mollesse des Curateurs qui appréhendoient de faire une tache à l'honneur de leur Université, & sçachant d'ailleurs que la cabale de Révius & de Triglandius, qui avoient déja gagné la plûpart des Ministres, des Théologiens, & des Professeurs, alloit le faire condamner comme Pelagien

dans leurs consistoires ou leurs synodes, 1647
prit le parti d'emploier l'autorité du Prince d'Orange comme il avoit fait pour l'affaire d'Utrecht.

Il écrivit donc à M. Servien Plenipotentiaire pour la Paix de Munster, qui faisoit la fonction d'Ambassadeur à la Haye pour un temps. L'effet de sa lettre fut qu'on fit taire les Théologiens, & qu'on ôta la connoissance de cette affaire à la Faculté de Theologie. Mais on prit garde de ne rien faire qui pût chagriner ou décourager les Ministres & les Professeurs dans leurs fonctions & dans le zele qu'ils témoignoient pour le service de leur religion.

Les Théologiens affligez neanmoins de voir M. Descartes & ses écrits arrachez de leurs mains, déchargérent leur mauvaise humeur sur ceux de leurs collégues qu'ils sçavoient être sectateurs de sa Philosophie. La tempéte tomba particulierement sur les Professeurs Heereboord & du Ban, & sur le Ministre Heydanus qu'ils accusérent de favoriser la Religion Catholique à cause qu'il préchoit à la Cartésienne. Mais ils n'oserent toucher ni à Colius ni aux

1647 deux Schooten, ni au jeune docteur de Raeï qui professoit la Medecine en particulier.

XII. *Second voiage en France.*

Ces nouveaux troubles ne furent point capables de rompre le voiage de France dont M. Descartes avoit formé le dessein dés leur commencement. Il partit de la Haye le 7 de Juin: & arriva à Paris dans la resolution de passer en Bretagne dés le commencement de Juillet, pour régler les affaires qui servoient de prétexte à son voiage. Mais l'édition françoise de ses Principes qui s'achevoit entre les mains de l'Abbé Picot leur traducteur lui donna occasion de differer quelques jours, tant pour y faire une préface que pour voir entiérement débarrassé de cette occupation un homme qui devoit être de sa compagnie dans son voiage. Il ne vid pendant cet intervalle que le P. Mersenne, M. Mydorge qu'il ne devoit plus revoir de sa vie, & M. Clerselier, qui aprés une longue maladie avoit procuré depuis quelques mois la publication des Meditations en François de la traduction de M. le Duc de Luines & de la sienne.

Aprés avoir reglé ses affaires en Bretagne

tagne & en Poitou, il revint par la Touraine où M. de Crenan Gentilhomme de ses amis le retint pendant quelque temps. A son retour il trouva bien du desordre dans ses amitiez, le Pere Mersenne malade, & Monsieur Mydorge mort depuis huit ou quinze jours. 1647

Mais il avoit d'autres amis à la Cour qui songeoient à lui, sans qu'il s'avisât de songer à eux, & qui travaillérent auprés du Cardinal Ministre, pour lui obtenir une pension du Roy. Elle lui fut accordée en consideration *de ses grands merites, & de l'utilité que sa philosophie & les recherches de ses longues études procuroient au genre humain : comme aussi pour l'aider à continuer ses belles experiences qui requeroient de la dépense*, &c. Il fut surpris de voir l'expedition des lettres patentes portant le don d'une pension de 3000 liv. scellées le 6 de Septembre avant que d'avoir oüi parler des démarches que ses amis avoient faites pour cela : & il trouva dans le Maréchal de la Meilleraye qui gouvernoit alors les Finances, & qui l'honoroit de son amitié en particulier *Pension du Roi.*

1647 une personne exacte & affectionnée à la lui faire paier.

Dés le lendemain il songeoit à son retour en Hollande lors qu'il fut rencontré aux Minimes de la place Royale par M. Pascal le jeune qui cherchoit à le voir depuis qu'il avoit sçeu qu'il étoit en France. M. Descartes eut du plaisir à l'entendre sur les experiences du Vuide qu'il avoit faites à Roüen auprés de son Pere depuis plus de quinze mois. Il trouva que toutes ces experiences étoient assez conformes aux principes de sa philosophie, quoique M. Pascal y fût encore alors opposé par l'engagement & l'uniformité d'opinions où il étoit avec M. de Roberval & les autres qui soûtenoient le Vuide. Mais pour le recompenser de sa conversation, il lui donna avis de faire d'autres experiences sur la masse de l'air, à la pesanteur duquel il rapportoit ce que les Philosophes du commun avoient attribué vainement à l'horreur du vuide. Il l'assura du succés de ces experiences, quoiqu'il ne les eût point faites, parce qu'il en parloit conformément à ses principes. M. Pascal qui n'étoit pas encore persuadé

Entretien avec M. Pascal.

persuadé de la solidité de ces principes, & qui lui promit deslors quelques objections contre sa matiére subtile, n'auroit peut être pas eu grand égard à son avis, s'il n'eût été averti vers le même temps d'une pensée toute semblable qu'avoit euë Torricelli Mathématicien de Florence. Les experiences qu'il fit sur ces avis, & qu'il fit faire sur le Puy de Domme par son beaufrére M. Perrier en 1648. se trouvérent fort heureuses, mais il semble qu'il aima mieux en sçavoir gré à Torricelli qu'à Monsieur Descartes. 1647

Retour en Hollãde.

Celui-ci partit incontinent aprés avoir reçû les Lettres patentes de sa pension. Il arriva en Hollande sur la fin de Septembre avec l'Abbé Picot qui lui tint compagnie dans son aimable solitude d'Egmond jusqu'au milieu du mois de Janvier de l'année suivante. Ils passérent les trois derniers mois de l'année à joüir l'un de l'autre, & à cultiver sa Philosophie dans une tranquillité profonde, s'occupant principalement aux diverses experiences du vuide qu'ils trouvoient de plus en plus conformes à ses principes, & profitant de la dou-

1647 ceur de l'hiver qui fut extraordinaire cette année.

Il envoie son sentiment du souverain Bien & son Traité des Passions à la Reine de Suede.

Ces occupations furent interrompuës par une lettre du 9 de Novembre que M. Descartes reçût de M. Chanut, qui le prioit de la part de la Reine de Suéde de lui expliquer son sentiment touchant le *souverain Bien*. Il s'en acquitta com- il put sans raisonner sur les lumiéres de la Foy, parce que la Reine avoit marqué qu'elle ne consideroit le souverain Bien qu'au sens des Philosophes anciens. Il accompagna son écrit des lettres qu'il avoit addressées autrefois à la Princesse Elizabeth sur le même sujet avec son traité manuscrit des Passions. La Reine en fut si contente qu'elle voulut lui écrire de sa main pour l'en remercier, & quelle songea deslors à l'attirer auprés d'elle.

XIII. *Ecrits de Revius & de Regius, &c.*

Sur la fin de l'année l'on vid paroitre en Hollande deux écrits latins, ausquels il sembloit que M. Descartes ne devoit point se montrer indifferent. Il crud neanmoins devoir mépriser le premier qui étoit directement contre lui intitulé, *Consideration sur la Methode de la Philosophie Cartésienne*, parce qu'il

qu'il avoit son ennemi Révius pour 1647
auteur, & qu'il étoit rempli de *cavillations inutiles*, & de calomnies grossiéres.

L'autre le toucha davantage quoiqu'il ne s'adressât à lui qu'indirectement. Il avoit pour auteur son ancien disciple Régius, & pour titre *Explication de l'Esprit humain, ou de l'Ame raisonnable.* M. Descartes y remarqua plusieurs opinions qu'il jugeoit fausses & pernicieuses. Et parce qu'on étoit encore assez communément persuadé que Regius étoit toûjours dans les sentimens qu'il lui avoit inspirez autrefois, il se crud obligé de découvrir les erreurs de cet Ecrit, de peur qu'elles ne lui fussent imputées par ceux qui n'aiant pas lû ses ouvrages, & sur tout ses Meditations tomberoient par hazard sur la lecture de cet Ecrit. La refutation qu'il en fit en latin sous le titre de *Remarques sur un certain placart*, &c. fut imprimée sans sa participation. Regius y répondit, sans que M Descartes se souciât de sa réponse, qui fut refutée aprés sa mort par Tobie d'André.

Il ne fit pas plus de cas de deux au-

1648 tres libelles qui parurent contre lui dans le même temps: & son mépris fut suivi de celui du Public qui les laissa périr.

Troisiéme voiage en France peu heureux.

A peine l'hiver étoit-il passé qu'il reçût une espéce d'ordre de la Cour, & *comme de la part du Roy* de revenir en France sous des offres avantageuses. Elles consistoient dans l'agrément d'une nouvelle pension & d'un emploi considerable, qui devoit lui procurer plus d'honneur que d'occupation, afin de lui laisser le loisir de continuer ses études. Il avoit une répugnance extraordinaire pour ce voiage dont le succés lui paroissoit suspect par le pressentiment qu'il avoit des affaires du Roiaume. Mais aiant reçû dez la fin de Mars le brévet de sa nouvelle pension qu'un officier de la Cour qui étoit de ses amis lui avoit envoié par M. de Martigny; il ne fut plus en état de reculer.

Il partit donc au mois de Mai: mais à peine fut-il arrivé à Paris que l'état des affaires publiques lui fit ouvrir les yeux sur l'incertitude des choses humaines, & sur la facilité qu'il avoit euë à se laisser vaincre. Les troubles inopinément survenus, firent qu'au lieu des

effets

effets qu'on lui avoit promis, il trouva 1648
qu'on avoit fait paier par un de ses proches les lettres qu'on lui avoit envoiées, & qu'il lui en devoit l'argent. De sorte qu'il sembloit n'être venu à Paris que pour acheter un parchemin le plus cher & le plus inutile qu'il eût jamais eu entre les mains. Ce qui le dégouta le plus, c'est qu'aucun de ceux qui l'avoient fait venir à la Cour ne témoigna vouloir connoître autre chose de lui que son visage, comme s'il eût été quelque Elephant ou quelque Panthére.

Une aventure si inesperée lui apprit à ne plus entreprendre de voiages sur des promesses, fussent-elles écrites en parchemin: & il seroit parti sur le champ sans dire mot pour retourner en Hollande, & pour ne pas augmenter par sa présence la confusion de ceux qui l'avoient fait venir. Mais ses amis aprés lui avoir laissé faire ses adieux à la Cour le retinrent à Paris pendant prés de trois mois, & ils n'oubliérent rien pour lui rendre ce temps fort court & fort agréable.

Sa reconciliation avec Gassendi.

Ce fut pendant cet intervalle que Monsieur l'Abbé d'Etrées depuis Evê-

1648 que Duc de Laon, & maintenant Cardinal, voulut faire sa réconciliation avec M. Gassendi. Ce qui se passa en présence de plusieurs personnes de merite & de consideration au grand contentement des deux Philosophes, & de tous leurs amis communs.

XIV. *Chicanes de Roberval.*

CE FUT le jour de cette fameuse réconciliation que M. de Roberval entreprit pour la premiére fois de démontrer l'impossibilité du mouvement sans admettre le vuide. M. Descartes à qui s'addressoient personnellement les prétentions de ce Mathématicien, ne fit point de difficulté de répondre d'abord à toutes ses objections. Mais il le fit avec tous les égards qui étoient dûs à la présence de M. l'Abbé d'Etrées & de sa compagnie, sans changer la face d'une conversation honnête & paisible.

L'humeur de M. de Roberval, qui avoit par tout besoin de l'indulgence de ceux à qui il avoit affaire, ne s'accommodoit pas assez du flegme qui accompagnoit ordinairement les discours de M. Descartes. Aussi ne fut-il pas longtems sans s'échauffer : & il lui fit sentir en toutes rencontres pendant le reste de

son

son sejour à Paris les effets de ce feu 1648
que nulle consideration ne fut capable
d'éteindre ou de rallentir.

Retour de M. Desc. en Hollande.

Les persecutions de cet homme qui affectoit de ne s'absenter d'aucune assemblée où il sçavoit qu'il devoit se trouver, & de le chicaner sur sa taciturnité ne contribuerent guéres moins que les troubles publics à le dégouter de la ville. Il prit occasion des barricades pour en sortir dés le lendemain à travers de toute la confusion. Il arriva en Hollande dés le 4 jour de Septembre : & aprés quelque sejour qu'il fit à Leyde chez M. de Hooghelande & à Amsterdam, il alla se renfermer le 9 du même mois dans son Egmond, comme dans un port assuré contre les tempêtes dont il avoit déja vû les préludes dans son voiage.

XV.

Mort du P. Mersenne.

A PEINE goûtoit-il les premiers fruits de son repos qu'il reçût les nouvelles de la mort du P. Mersenne qu'il avoit laissé fort malade à son depart de Paris. C'étoit l'ancien de ses amis & de ses sectateurs, & il lui étoit toûjours demeuré attaché avec une constance & une fidelité mise à toute épreuve.

1648 Rien ne put lui être plus sensible que la perte d'un tel ami : mais pour montrer que l'affliction ne lui avoit pas ôté le jugement, il pria quelques mois aprés l'Abbé Picot de sçavoir ce qu'étoient devenuës toutes les lettres qu'il avoit écrites à ce Pere depuis prés de 19 ans, parce qu'il êtoit assuré qu'elles avoient été toutes fort soigneusement conservées. Il lui donna en même temps commission de les retirer d'entre les mains des Minimes pour des raisons tres-importantes. Mais sa prévoiance pour avoir été un peu trop tardive devint inutile par la negligence de ces Religieux qui en avoient laissé perir un grand nombre, & par la diligence artificieuse de M. de Roberval qui s'étoit deja rendu le Maître d'une partie de ces lettres.

La Reine de Suéde devient Cartesienne.

Cependant la Reine de Suéde debarrassée des negociations de la Paix de l'Europe concluë à Munster le 24 d'Octobre se mit à l'étude du petit traité des Passions de M. Descartes : & les impressions qu'elle en reçût la firent resoudre de passer à celle de toute sa Philosophie. Elle ordonna en même temps

à *Freinshemius* son Bibliothecaire d'étudier ses Principes afin de lui préparer les voies pour l'intelligence de cette Philosophie : & le Resident de France M. Chanut eut commission de l'assister dans ce travail.

1648

M. Descartes êtoit alors occupé à satisfaire les premieres ardeurs d'un nouveau disciple que sa Philosophie lui avoit fait en Angleterre. C'étoit Henry *Morus* dont la passion & le culte pour nôtre Philosophe alloit presque jusqu'à l'idolatrie. M. Descartes sans faire attention à ses éloges ne s'appliquoit qu'à l'instruire & à lui lever ses difficultez à mesure qu'il les lui faisoit connoître. Ce commerce dura jusqu'à la mort de M. Descartes, aprés laquelle cette ardeur de Morus pour le Cartesianisme parut se rallentir par la diversion que d'autres occupations y apporterent : jusqu'à ce qu'une simple lettre de M. Clerselier le fit revivre en 1655, & lui fit donner de nouvelles preuves de son attachement pour sa doctrine. Qui croiroit que ce Morus sept ou huit ans aprés s'avisa d'attaquer les Meditations de M. Descartes pour tâcher de les détruire ; & de declamer

Morus Cartesien puis adversaire de Desc.

1649 clamer contre sa Physique dans le dessein de la faire passer pour libertine ?

XVI *Attaches de M. Desc. pour la Princesse Elizabeth.*

L'ANNÉE 1649 fournit à la Princesse Elizabeth divers sujets considerables de mettre sa philosophie morale en œuvre ; & à M. Descartes son cher maître de la consoler sur les accidens de cette vie, & sur la bizarrerie des catastrophes de ce monde. Ces sujets furent la maladie de la Princesse ; le parricide commis par les Anglois en la personne de leur Roy qui étoit son oncle maternel ; la fierté ou l'indifference qu'elle crud que la Reine de Suéde avoit pour elle ; le peu de satisfaction que l'Electeur Palatin son frere avoit reçû à la paix de Munster.

La Princesse qui étoit alors à la cour de Berlin l'avoit souvent entretenu de la satisfaction qu'elle auroit de le posseder au Palatinat où elle faisoit son compte de se retirer aprés le rétablissement de son frere : & il l'avoit assurée de son côté du plaisir qu'il auroit d'aller vivre auprés d'elle dans un pays qu'il avoit connu dés l'an 1619, & qu'il estimoit l'un des plus beaux & des plus commodes de l'Europe. Il n'avoit plus alors

alors aucune attache à la demeure de quelque lieu que ce fût. Quoiqu'il parût être dans le sein du repos au fonds de la Nord-Hollande, & qu'il révât dans sa solitude d'Egmond aussi paisiblement & avec autant de douceur qu'il eût jamais fait, il souhaitoit avec ardeur que les orages de la France s'appaisassent promtement pour pouvoir s'y établir. Mais la continuation des troubles de sa patrie, jointe à l'apprehension de se mettre jamais en voiage, sembloit le faire resoudre à passer le reste de sa vie en Hollande, c'est-à-dire dans un lieu qui n'avoit plus les mêmes charmes qu'autrefois pour le retenir, & qui ne lui paroissoit commode que parce qu'il n'en connoissoit point d'autre où il pût estre mieux.

1649

Ses incertitudes sur le lieu de sa demeure.

Lors qu'il raisonnoit de la sorte, il ignoroit encore le sort que la Providence lui destinoit. Mais peu de jours aprés elle lui fit conjecturer qu'elle disposoit de lui autrement qu'il ne se l'étoit proposé. Dés le mois de Mars il reçût des lettres de M. Chanut, par lesquelles on lui marquoit le desir que la Reine de Suéde avoit de le voir à Stockholm, & d'appren-

La Reine de Suéde veut l'attirer à Stokholm

1649 d'aprendre sa philosophie de sa bouche. Comme il songeoit aux termes de s'excuser sur ce voiage, il reçût de secondes puis de troisiémes lettres extrêmement pressantes de la part de la Reine. De sorte que malgré toutes ses apprehensions & les difficultez qu'il trouvoit dans un voiage qu'il estimoit dangereux à sa santé, il manda à M. Chanut la disposition où il étoit d'obeïr à la Reine vers le milieu de l'été, pourvû qu'elle lui permit de revenir à Egmond trois mois aprés, ou vers la fin de l'hiver suivant au plus-tard.

La Reine présumant de sa bonne volonté, avant même que M. Chanut eût reçû sa derniére réponse donna ordre à l'Amiral Flemming de l'aller prendre à Amsterdam, & de l'amener avant la fin du mois d'Avril. L'Amiral alla jusqu'à Egmond, mais sous le nom d'un simple officier de la flote Suédoise pour lui offrir ses services, & lui montra les ordres de la Reine, ajoûtant qu'il prendroit sa commodité, & qu'il feroit attendre le vaisseau autant qu'il le jugeroit à propos.

M. Descartes fut surpris de cette visite,

& s'excusa le plus civilement qu'il lui fut possible sur ce qu'aiant récrit au Resident de France, il en attendoit une réponse qui lui expliqueroit précisement les dernieres volontez de la Reine, & détermineroit ses resolutions sur son voiage. L'officier étant retourné à Amsterdam sans s'être fait connoître, M. Descartes receut de M. Chanut des lettres qui avoient été égarées pendant prés de quinze jours, & qui lui marquoient que la Reine avoit donné tous les ordres necessaires à M. l'Amiral Flemming pour le transporter en Suede. 1649

Il reconnut à cette lecture la bevûë que le retardement de ces lettres lui avoit fait faire, prenant pour un simple officier l'un des Amiraux du Roiaume, qui lui avoit fait l'honneur de le visiter, & de lui apporter lui même les ordres de la Reine. Craignant que le refus qu'il avoit fait de ses services ne fust interpreté au préjudice de ses bonnes intentions, il fit incessamment préparer son petit équipage pour ne plus se trouver surpris, lors qu'il recevroit ordre de partir, au cas qu'il ne pût obtenir les trois mois de délai qu'il avoit demandez.

1649. Peu de jours aprés M. Chanut partit d'auprés de la Reine de Suéde pour venir rendre compte de ſa reſidence à la Cour de France. Il arriva au mois d'Avril en Hollande où il fut prévenu du brévet du Roy qui le faiſoit ſon Ambaſſadeur ordinaire auprés de la même Reine. Il alla chercher ſon ami dans ſon hermitage d'Egmond, & acheva de lever le reſte des difficultez qu'il trouvoit à ſon voiage. Il le quitta pour Paris dansla reſolution de le reprendre à ſon retour : & de le mener lui-même à la Reine de Suéde, au cas qu'il ne pût obtenir du Roi ſon maître la diſpenſe de ſa nouvelle dignité, & la permiſſion de faire revenir ſa famille en France.

XVII. *Edition latine de ſa Géometrie.*

VERS le mois de Mai l'on vid paroitre pour la premiere fois la Géometrie de M. Deſcartes en latin de la traduction de Schooten ancien Profeſſeur de l'Univerſité de Leyde en Mathématiques. Il y joignit des commentaires de ſa façon, avec les excellentes notes de M. de Beaune dont nous avons deja parlé, & qui mourut quelques mois aprés cette édition.

Schooten à l'exemple de tous les au-

tres

1649

tres Traducteurs de M. Descartes, l'avoit prié de revoir sa version, & de la rendre parfaitement conforme à ses pensées originales, comme il avoit fait les autres. Mais il aima mieux la laisser passer que de la corriger à demi : & pour montrer qu'il ne prenoit aucune part à cet ouvrage, il voulut l'appeller *la Geometrie de M. Schooten*, sans même s'en attribuer le fonds. Cette indifference ne fut point approuvée de ceux qui auroient souhaité qu'elle eût l'avantage des autres traductions : & M. Carcavi s'en plaignit à lui comme au nom de quelques sçavans de Paris.

M. Carcavi correspondant de M. Desc.

Cet homme faisoit en cette rencontre la fonction du feu P. Mersenne, à la place duquel il s'étoit fait subroger par M. Descartes pour la correspondance qui concernoit les nouvelles de literature & de science, & les livres nouveaux. Il commença par lui mander le succés de l'experience sur la pesanteur de l'air faite au Puy de Domme prés de Clermont en Auvergne par M. Perrier & M. Pascal. Il lui envoia en même temps deux petits livres venus de Rome touchant la Physique suivant les

nouvaux

nouveaux ſentimens. Dans l'un des deux il étoit parlé des principes de M. Deſcartes avec eſtime : mais on jugea à Paris que l'auteur ne les avoit pas bien entendus. Il lui manda auſſi par la même voie, qu'il y avoit à Rome un Minime François nommé le P. *Magnan* plus intelligent & plus profond que le P. Merſenne, qui lui faiſoit eſperer quelques objections contre ſes Principes.

Se laiſſe gouverner par M. de Roberval.

M. Carcavi qui étoit étroitement uni avec M. de Roberval ne manqua pas de lui envoier auſſi diverſes objections de ce Geométre, & de tâcher même de le bien remettre dans ſon eſprit, où il prétendoit qu'il n'étoit mal que par l'indiſcretion du P. Merſenne. M. Deſcartes ſe crut obligé de juſtifier la memoire de ce Pere : mais il ne laiſſa pas de ſçavoir gré à M. Carcavi de l'amour qu'il témoignoit pour la paix & l'union des eſprits, & il voulut bien en ſa conſideration répondre aux objections de M. de Roberval, *comme ſi elles lui euſſent été propoſées avec ſincerité par une perſonne bien intentionnée.*

M. de Roberval dont le plaiſir étoit de toûjours objecter & non de recevoir

de

des solutions, dissimulant les réponses 1649
que M. Descartes avoit données à ses difficultez, voulut se servir du nom de M. Carcavi pour les lui objecter de nouveau. Cette fiction ne plut point à M. Descartes, qui n'eut aucune peine à reconnoitre l'esprit de M. de Roberval sous la main de M. Carcavi. C'est pourquoi au lieu de récrire à celui-ci, il s'addressa à M. Clerselier étant deja en Suéde, & le pria de marquer à M. Carcavi qu'il étoit son tres-humble serviteur, & qu'il ne manqueroit pas de lui faire réponse lors qu'il lui écriroit ses propres pensées.

XVIII *Inquietudes sur son voiage de Suéde.*

La Saison de l'été s'avançoit, & M. Descartes attendoit le retour de M. Chanut Ambassadeur de France en Suéde pour faire le voiage en sa compagnie. Mais aiant appris d'une part qu'il ne pouvoit partir de Paris avant le mois de Novembre, & de l'autre que la Reine de Suéde l'attendoit incessamment, il voulut prévenir les premieres rigueurs de l'hiver. Il fut seulement en peine de sçavoir auparavant si les envieux que la Philosophie lui avoit procurez n'auroient point pris le devant à la

1649 la cour de Suéde pour tâcher de lui rendre de mauvais offices, & de préoccuper l'esprit de la Reine. Il n'ignoroit pas l'aversion que la Noblesse Suédoise, & la pluspart des Officiers de cette cour témoignoient pour toutes sortes de sciences. Il sçavoit aussi que la passion de la Reine pour les Sçavans commençoit à devenir l'objet de la raillerie & de la médisance des Etrangers. On publioit déja qu'elle vouloit ramasser tous les Pédans de l'Europe à Stockholm; & que bientôt le gouvernement du roiaume seroit entre les mains des Grammairiens. Il craignoit de se voir confondre avec ces sortes de gens dans une cour où les Naturels du pays se soucioient peu de distinguer les Etrangers. Et la vuë de la Réligion catholique servoit encore à augmenter ses scrupules. Il fallut que Freinshemius à qui il en écrivit secretement les dissipât, & le pressât de nouveau de la part de la Reine.

Quoiqu'il commençât par fixer son retour précisément au printemps de l'année suivante, il se trouva dans un je ne sçai quel pressentiment de sa destinée qui le porta à regler toutes ses affaires,

comme

comme s'il eût été question de faire le voiage de l'autre monde. 1649

Il quitta sa chére solitude le premier jour de Septembre, & aprés avoir laissé son petit traité des Passions entre les mains d'Elzevier pour être imprimé pendant l'automne, il s'embarqua au port d'Amsterdam, n'aiant pour tout domestique que *Schluter* Allemand serviteur fidele & affectionné que l'Abbé Picot lui avoit preté pour son voiage.

Il arriva heureusement à Stockholm au commencement d'Octobre, & alla descendre chez Madame Chanut sœur de son ami M. Clerselier, où elle lui presenta des lettres de l'Ambassadeur son mari qui l'attendoient avec un appartement tout preparé, qu'il ne lui fut pas libre de refuser. Il s'y trouva comblé de tous les avantages que le séjour de son aimable Egmond & celui de la ville de Paris joints ensemble auroient pû dicifilement lui procurer à la fois.

Sa reception en Suéde, ses conventions avec la Reine, sa faveur auprés d'elle.

Le lendemain il alla saluër la Reine qui le reçût avec une distinction qui fut remarquée de toute la Cour, & qui contribua peut-être à augmenter enco-

re

1649 re la jalousie de quelques Sçavans, à qui sa venuë sembloit avoir été redoutable. A la seconde visite qu'il rendit à la Reine, elle lui découvrit le dessein qu'elle avoit de le retenir en Suéde par un bon établissement. Mais comme il s'étoit préparé dés la Hollande contre toutes sollicitations, il ne répondit à celle-là que par compliment.

Elle prit ensuite des mesures avec lui pour apprendre sa philosophie de sa bouche: & jugeant qu'elle auroit besoin de tout son esprit & de toute son application pour y réüssir, elle choisit la prémiére heure d'aprés son lever pour cette étude comme le tems le plus tranquille & le plus libre de la journée, où elle avoit le sens plus rassis & le cerveau plus dégagé des embarras des affaires. M. Descartes reçut avec respect la commission qu'elle lui donna de se trouver dans le cabinet de sa bibliothéque tous les matins à cinq heures, sans alleguer le dérangement qu'elle devoit causer dans sa maniére de vivre, ni le danger auquel elle exposeroit sa santé dans ce nouveau changement de demeure, & dans une saison qui étoit encore plus rigou-

rigoureuse en Suéde, que par tout où il 1649
avoit vécu jusqu'àlors.

La Reine en recompense lui accorda la grace qu'il lui avoit fait demander par Freinshemius, & qui consistoit à le dispenser de tout le cérémonial de la cour, & à le délivrer de tous les assujettissemens, ou pour parler comme les Philosophes, de toutes les miséres des Courtisans. Mais avant que de commencer leurs exercices du matin, elle voulut qu'il prît un mois ou six semaines pour se reconnoître, se familiariser avec le genie du pays, & faire prendre racine à ses nouvelles habitudes, par lesquelles elle esperoit lui faire goûter son nouveau sejour, & le retenir auprés d'elle pour le reste de sa vie. Mais aiant reconnu de bonne heure la capacité de son esprit qui s'étendoit encore à d'autres choses que la Philosophie, elle ne tarda point à le mettre de son conseil secret : & la confiance qu'elle eut en lui la porta à regler sa conduite particuliére, & même divers points concernant le gouvernement de ses Etats sur ses avis. Il profita de cette nouvelle faveur, non seulement pour servir le

1649 Comte de Bregy & quelques autres personnes de merite auprés d'elle, mais sur tout pour détruire dans son esprit les raisons d'éloignement & de froideur qu'elle sembloit avoir pour la maison Palatine, & celles de la jalousie secréte qu'elle avoit déja conçûë pour l'esprit, la doctrine, & le merite de la Princesse Elizabeth en particulier.

XIX. *Jalousie des Grãmairiens de la Reine.*

Ce credit joint à quelques applaudissemens qu'il reçût à la cour pour quelques vers François que la Reine lui avoit demandez sur la paix de Munster allarma les Granmairiens & autres *Sçavantasses* du Palais, malgré la précaution avec laquelle il tâchoit de prévenir leur jalousie. Ils étudiérent soigneusement les occasions de lui nuire, & de rallentir l'ardeur que la Reine faisoit paroître pour sa Philosophie. Ils firent sonner fort haut le prétendu mépris des Langues & des Humanitez qu'ils lui imputoient. Desesperant ensuite de le ruiner dans l'esprit de la Reine avec toute la passion qu'elle témoignoit pour leurs connoissances, ils crurent ne pouvoir mieux se vanger de lui qu'en le faisant passer pour un de leurs semblables dans

l'esprit

l'esprit des Seigneurs de la cour, & sur tout des Ministres. Ils tâcherent de leur persuader combien il étoit étrange que ce nouveau venu eût tout *l'honneur de la confiance de la Reine*; & combien il étoit dangereux qu'il eût part à d'autres affaires que celles qui regardoient la philosophie & les sçiences. Mais on ne fut pas long-temps à la Cour sans distinguer M. Descartes d'avec les Sçavans de profession, qui y rendoient les sçiences odieuses à la Noblesse du lieu. 1649.

Cependant il apprit d'Elzevier que l'édition de son Traité des *Passions de l'Ame* étoit achevé. Il le presenta à la Reine sans avoir crû devoir le lui dédier, parce qu'il avoit été composé premiérement pour son illustre disciple la Princesse Elizabeth qu'il n'avoit garde d'oublier. Pour rendre cet ouvrage intelligible à toutes sortes de personnes, il l'avoit augmenté d'un tiers sur les avis de M. Clerselier. Il le divisa en trois parties, dans la premiere desquelles il est traité des Passions en general, & par occasion de la nature de l'Ame, &c. dans la 2e des six passions primitives; & dans la 3e de toutes les autres.

Traité des Passions.

1649 La vûë de cet ouvrage fit juger à la Reine que M. Descartes avoit beaucoup d'autres traitez parmi ses papiers qui n'avoient pas encore vû le jour. Et dans le desir de lui faire faire un corps accompli de toute sa Philosophie qu'elle goûtoit de plus en plus, elle voulut l'engager à réduire en ordre le reste des écrits qu'il n'avoit pas encore publiez, afin de le porter ensuite à y mettre la derniére main.

M. Descartes pour obeïr à la Reine se mit à remuër le coffre de ses papiers qu'il avoit entassez pesle mesle à son départ de la Hollande. Il ne s'y trouva rien d'achevé. Tout étoit en morceaux, dont on a depuis érigé en traitez ceux à qui on a fait voir le jour. Entre les plus considerables de ces fragmens étoient,

Ses œuvres posthumes.

Celui de l'*Homme*, que M. Clerselier a fait imprimer depuis, & où l'Auteur a fait voir toutes les fonctions qui appartiennent au corps seul, sans toucher à celles qui appartiennent à l'ame.

Celui de la *Formation du Fœtus*, dont le titre marque assez la matiére, & qui

a

a été publié conjointement avec celui 1645.
de l'Homme par le même Auteur, assisté de M. de la Forge Medecin de Saumur, & de Gerard Gutschovven Professeur des Mathématiques à Louvain.

Celui de *la Lumiere* ou du *Monde*, qui n'est qu'un petit extrait ou un morceau de son fameux Traité du Monde, qu'il avoit supprimé à la nouvelle de la disgrace de Galilée. M. Clerselier le fit imprimer tres-correctement en 1677.

Celui de l'*Explication des Engins* qui fut égaré aprés sa mort, & qui dans le fonds n'est pas different de son Traité de Mechanique.

Mais le plus considerable de tous les ouvrages postumes de M. Descartes est le tresor inestimable *des Lettres* qui se sont trouvées dans son coffre, & dont M. Clerselier a publié un Recueil en trois volumes.

XX. *Ses autres Manuscrits.*

Ces ecrits postumes à qui M. Clerselier & les autres Cartésiens ont fait voir le jour aprés la mort de leur auteur, ne furent pas les seuls qui se trouvérent à la revûë qu'il fit de ses papiers. Il y avoit encore divers ouvrages

1649 commencez dans plusieurs registres de differentes grandeurs touchant diverses parties de Mathématiques & de Physique, sous des titres qui n'avoient aucun rapport à ces matiéres, comme de *Parnassus*; *Olympica*; *Democritica*; *Thaumantis Regia*, *&c.*

Son Traité *d'Algébre*, qui se trouve encore dans le cabinet de quelques sçavans;

Une *Introduction* contenant les fondemens de son Algébre que nous croions perduë;

Divers fragmens sur la nature & l'histoire des *Metaux*, des *Plantes*, & des *Animaux*;

Un *Abregé des Mathematiques pures* qui n'étoit pas achevé;

Divers amas de pensées détachées sur l'Ame, sur la Nature, sur la construction de l'Univers;

Une *Introduction à sa Géometrie*; dont nous avons eu occasion de parler, & qui étoit moins son ouvrage que celui de l'un de ses amis.

Parmi ceux que les soins de M. Chanut ont fait échoir à M. Clerselier, il n'y en a point de plus considerable ni

peut

peut être de plus achevé que le traité latin, qui contient des *Régles pour conduire nôtre esprit dans la recherche de la Vérité* : au moins peut-on assurer qu'il n'y en a point d'une plus grande utilité pour le Public. De trois parties dont il devoit être composé, nous n'avons que la premiére entiére & la moitié de la seconde.

Un autre ouvrage latin qu'il avoit poussé assez loin, & dont il nous reste un fort ample fragment est celui de l'étude du bon sens ou de l'Art de comprendre, qu'il avoit intitulé *Studium bonæ mentis*, & qu'il avoit adressé à l'un de ses amis, caché sous le nom de Musée.

On a trouvé aussi les commencemens d'un autre ouvrage qui étoit parmi les papiers du coffre de Suéde. Il étoit écrit en François, en forme de dialogue sous le titre de la *Recherche de la Verité par la lumiére naturelle, qui toute pure & sans emprunter le secours de la Religion ni de la Philosophie détermine les opinions que doit avoir un honnête homme sur toutes les choses qui peuvent occuper sa pensée.* L'ouvrage étoit divisé

1649 en deux livres, dont le premier regardoit les choses de ce monde considerées en elles-mêmes ; & le second ces mêmes choses raportées à nous, & envisagées comme bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses.

Il court encore par le monde divers petits manuscrits de M. Descartes qui n'étoient plus parmi ses papiers lorsqu'il en fit la revûë ; comme son petit traité de *l'Art d'Escrime* : celui du *Génie de Socrate*, &c. Car je ne parle pas de la *Comédie Françoise* qu'il venoit de faire en Suéde, & que M. Chanut empécha de périr contre son intention.

1650. Cependant la Reine de Suéde voïant l'Ambassadeur de France retourné prés d'elle, lui communiqua le dessein qu'elle avoit de retenir M. Descartes dans ses états : & l'obligea de travailler avec elle pour obtenir son consentement. De toutes ses excuses elle n'écouta que le pretexte de la rigueur du climat, par ce qu'en effet elle s'appercevoit que son tempérament avoit beaucoup à souffrir dans un pays si froid. L'expedient qu'elle proposa à l'Ambassadeur fut

La Reine veut l'établir en Suéde.

fut de choisir un bien noble & considerable dans les terres les plus meridionales de la couronne de Suéde acquises par la paix de Munster ; soit dans l'Archevêché de Bréme, soit dans la Poméranie ; de lui constituer un revenu d'environ *trois mille écus* de rente, & de lui faire un don en propre de la Seigneurie de la terre, en telle sorte qu'elle pût passer par succession dans ses heritiers à perpetuité. 1650.

La maladie de l'Ambassadeur que la Reine avoit chargé de l'execution de cette affaire avec un Senateur du Roiaume y apporta un retardement qui fut nuisible, non pas à M. Descartes à qui Dieu avoit destiné autre chose, mais à ses heritiers qui manquérent d'être Seigneurs en Allemagne.

L'Ambassadeur étoit tombé malade le 18 de Janvier au retour d'une promenade qu'il avoit faite à pied avec M. Descartes : & quelque assiduité qu'apportât celui-ci à solliciter son ami nuit & jour, il ne laissoit pas de se trouver dés cinq heures du matin au Palais pour entretenir la Reine, sans se plaindre de la cruauté de la saison qui étoit extraor-

1650 dinaire cette année, & qui ruinoit ſa ſanté de jour en jour.

Projet d'une Académie.

La Reine qui ne ſongeoit à rien moins qu'à l'incommoder l'obligea dans le fort de la maladie de l'Ambaſſadeur à retourner encore au palais aprés midi pendant quelques jours, pour prendre avec elle la communication d'un deſſein de conférence ou d'aſſemblée de ſçavans qu'elle vouloit établir en forme d'Académie, dont elle devoit être le chef & la protectrice. Elle voulut qu'il en dreſſât le plan, & qu'il en compoſât les Statuts. Il lui porta le mémoire qu'il en avoit fait le 1 de Février qui fut la derniere fois qu'il eût l'honneur de voir ſa Majeſté. La Reine en approuva fort tous les articles, mais elle fut ſurpriſe du ſecond & du troiſiéme qui donnoient l'excluſion aux étrangers. Elle ſe douta que c'étoit un trait de la modeſtie de M. Deſcartes qui ſe fermoit à lui-même la porte de cette Academie dont elle avoit deſſein de l'établir le Directeur.

XXI.

Maladie de M. Deſcartes. Sa mort.

Ce fut ce même jour qu'il rapporta du palais les premiers ſentimens de la maladie qui devoit finir ſa vie, & que l'Ambaſſadeur commença à revenir

en

en convalescence. Le lendemain qui étoit destiné à celebrer la fête de la Purification de la S. V. nôtre Philosophe s'approcha avec les autres Fidelles des sacremens de la Pénitence & de l'Eucharistie qu'il reçût des mains du P. Viogué Augustin, Missionaire & Aumônier de l'Ambassadeur. Mais il ne pût finir debout le reste de la journée. 1650.

Les symptomes de sa maladie avoient été les mêmes que ceux qui avoient precedé celle de cet Ambassadeur : & ils furent suivis d'une fiévre continuë avec une inflammation de poumon toute semblable. Le dérangement de son régime de vivre joint au partage de ses soins entre la Reine & l'Ambassadeur malade au milieu d'une saison ennemie de son temperament & plus cruelle qu'elle n'avoit été depuis prés de soixante ans, au raport des anciens du lieu, fut ce qui rendit sa fiévre plus maligne que n'avoit été celle de l'Ambassadeur. Elle fut interne dans les prémiers jours, & elle lui occupa tellement le cerveau qu'elle lui ôta la liberté de se connoître, d'écouter les avis de cet ami ; & ne lui laissa de forces que pour resister à la vo-

1650 lonté de tout le monde. Le premier Medecin de la Reine qui étoit M. *du Ryer* François de nation & son ami particulier étoit pour lors absent : & cette Princesse ordonna à celui qui suivoit d'en prendre soin. C'étoit un Hollandois nommé *Vveulles* ennemi juré de M. Descartes dés le temps de la guerre que les Ministres & les Théologiens d'Utrecht & de Leyde lui avoient declarée. Le malade à la vûë de ce Medecin & des autres même que la Reine envoioit avec lui s'obstina à ne rien faire de ce qu'il ordonna, & sur tout à refuser la saignée tant que dura le transport au cerveau. Ce qui donna des allarmes mortelles à l'Ambassadeur, & même à la Reine qui avoit soin d'y envoier un Gentil-homme deux fois le jour.

Le cerveau se débarrassa sur la fin du septiéme jour, ce qui le rendit un peu plus le maître de sa tête, & de sa raison. Alors il commença à sentir sa fiévre pour la premiere fois : il marqua la cause de l'erreur où il avoit été jusques-là, & ne songea plus qu'à mourir en philosophe chrétien. Il se fit saigner deux fois de suite fort abondamment,

ment, mais il n'étoit plus temps. Il fit chercher le P. Viogué son confesseur qui étoit dans les exercices de sa mission à quelques lieuës de Stockholm : & il pria ceux qui l'approchoient de ne le plus entretenir que de la misericorde de Dieu, & du courage avec lequel il devoit souffrir la separation de son ame. Il demeura pendant les deux derniers jours dans une tranquillité fort grande : & il mourut paisiblement entre les bras de l'Ambassadeur & du Pere Viogué le XI de Février à quatre heures du matin, âgé de 53 ans, dix mois & 11 jours. 1650

XXII. *Sepulture de M. Descartes*

LA REINE à cette nouvelle fit connoître son affliction par des larmes tres veritables & tres abondantes, qu'elle répandit sur la perte qu'elle faisoit de son *illustre Maître*, titre dont elle avoit coûtume de l'honorer, & de le distinguer d'avec les autres sçavans qui l'approchoient. Elle envoia incontinent un Gentil-hõme de sa chambre à l'Ambassadeur pour l'assurer de son déplaisir; & pour lui déclarer qu'elle vouloit laisser à la posterité un monument de la consideration qu'elle avoit pour le merite du

1650 te du défunt , & qu'elle lui destinoit sa sepulture dans le lieu le plus honorable du roiaume , au pied des Rois ses prédecesseurs , avec une pompe convenable , & un riche Mausolée de marbre qu'elle se proposoit de lui faire dresser.

L'Ambassadeur qui n'avoit encore pû sortir depuis sa maladie , alla l'aprés-midi au palais voir la Reine : & obtint d'elle, pour de bonnes raisons qu'il lui fit entendre , que la sepulture se fist d'une maniere tres-simple aux dépens du défunt, dans un endroit du cimetiére des Etrangers où l'on mettoit les Catholiques & les Enfans qui mouroient avant l'usage de leur raison.

Le lendemain on fit le convoi sans beaucoup d'appareil , mais suivant le cérémonial de l'Eglise Romaine par la permission de la Reine & du Gouverneur de Stockholm. Le corps fut porté par le fils aîné de l'Ambassadeur ; par M. de *Saint-Sandoux* qui a été depuis Gouverneur de Tournai ;par M. *Picques* Secretaire de l'Ambassade qui est aujourd'hui Conseiller à la Cour des Aydes ; & par M.*Belin* Secretaire de l'Ambassadeur, qui est maintenant Tresorier de France.

Le

Le lendemain l'Ambassadeur accompagné du premier Gentil-homme de la chambre de la Reine, qui étoit Erric Sparre Baron de Croneberg fit l'inventaire de ce que M. Descartes avoit apporté en Suéde. Et le 4 de Mars suivant M. de Hooghelande fit celui de ce qu'il avoit laissé en Hollande en présence de M. Van Sureck, Seigneur de Berg, creancier du défunt. 1650

L'Ambassadeur à qui la Reine faisoit entendre qu'elle continuoit toûjours dans le dessein de lui dresser un monument de marbre, jugea que par provision il seroit toûjours mieux d'élever un simple tombeau sur la fosse du défunt. Il le fit faire de figure quarrée en long, de pierre cimentée, dont les quatre faces étoient lambrissées en dehors avec des planches de bois uni. Ces quatre faces furent couvertes d'une grosse toile blanche cirée, que l'on fit peindre à trois couches : & l'on y fit écrire par le Peintre les belles inscriptions latines que l'Ambassadeur avoit composées à l'honneur de son ami.

Quelques mois aprés on fit frapper en Hollande une mêdaille à la mémoire de nôtre

nôtre Philoſophe, avec un revers contenant de magnifiques éloges.

XXIII *Tranſlation de ſon corps en France*

APRE'S la converſion de la Reine de Suéde qui étoit dûë à M. Deſcartes & à M. Chanut, & qui ſe manifeſta quelques années aprés la mort du premier par l'abjuration du Lutheraniſme, il ne nous reſte plus rien à remarquer concernant la vie de ce Philoſophe, ſi ce n'eſt la tranſlation que l'on fit de ſes cendres & de ſes os de Suéde en France dix-ſept ans aprés ſa mort.

Ce fut M. *d'Alibert* Tréſorier géneral de France qui ſe rendit chef de cette entrepriſe & qui en fit toute la dépenſe. Il emploia pour cet effet M. le Chevalier de Terlon Ambaſſadeur de France en Suéde qui devoit bien-toſt partir pour le Danemarck en la même qualité.

Cet Ambaſſadeur fit lever le corps de M. Deſcartes en preſence de M. de Pompone, qui étoit arrivé à Stockholm pour lui ſucceder, & qui eſt maintenant Miniſtre d'Etat. Il le fit porter d'abord à Coppenhague, d'où il l'envoia en France, ſous la direction de quelques perſonnes ſures & fidelles le 2 jour d'Octobre

tobre 1666. Etant arrivé à Paris au mois de Janvier de l'année ſuivante il fut porté chez M. d'Alibert ruë du Beautreillis: & quelques jours aprés il fut mis en dépôt ſans cérémonie dans une chapelle de l'Egliſe de ſaint Paul. Delà il fut tranſporté avec un convoi fort pompeux le 24 de Juin, jour de la Nativité de S. Jean, à huit heures du ſoir dans l'Egliſe de ſainte Geneviéve du Mont, où il fut reçû de l'Abbé & des Chanoines Reguliers avec un appareil magnifique.

Le lendemain qui étoit un ſamedi l'on y fit un ſervice ſolennel, où l'Abbé qui étoit le P. Blanchard General de la Congregation officia pontificalement, & où aſſiſtérent quantité de perſonnes qualifiées comme au convoi de la veille. Le Pere l'Allemant Chancelier de l'Univerſité avoit préparé une Oraiſon funebre: mais il ſurvint un ordre de la Cour pour empêcher qu'elle ne fût prononcée.

On mit le cercueil dans un caveau entre deux chapelles de la partie meridionale de la nef, où M. d'Alibert a fait depuis dreſſer un marbre contre la muraille, repreſentant le buſte du Philoſophe,

loſophe, avec une belle Epitaphe composée de deux inſcriptions, dont l'une qui eſt en vers françois a pour auteur M. de Fieubet Conſeiller d'Etat, ci-devant Chancelier de la Reine ; l'autre qui eſt en latin vient de M. Clerſelier, quoique pluſieurs veüillent encore l'attribuër aujourd'hui au Pere l'Allemant.

Aprés le ſervice du ſamedi 25 de Juin l'on porta dans les archives de l'Abbaie de ſainte Geneviéve les titres, les procés verbaux, & les certificats qu'on avoit tirez en bonne forme : & M. d'Alibert conduiſit les principaux aſſiſtans chez le fameux Bocquet, où il leur donna un tres-ſomptueux & magnifique repas.



LIVRE

LIVRE HUITIE'ME.

Contenant les qualitez de son corps & de son esprit. Ses mœurs. Sa maniére de vivre avec Dieu & avec les Hommes.

LE CORPS de M. Descartes étoit d'une taille un peu au dessous de la médiocre, mais assez fine & bien proportionnée dans la justesse de toutes ses parties. Il paroissoit neanmoins avoir la tête un peu grosse par rapport au tronc. Il avoit le front large, & un peu avancé ; le teint assez pâle depuis sa naissance jusqu'au sortir du collége, puis mêlé d'un vermillon éteint jusqu'à sa retraite en Hollande ; & depuis un peu olivâtre jusqu'à sa mort. Il portoit à la joüe une petite bube qui s'écorchoit & renaissoit toûjours. Il avoit la lévre d'en bas un peu avancée, la bouche assez fenduë, le nez d'une grosseur proportionnée à sa longueur, les yeux gris-noirs, la vûë agréable & ferme jusqu'à la fin I. *Son Corps.*

la fin de ſes jours, le viſage toûjours ſerain & la mine affable ; le ton de la voix doux entre le haut & le bas, mais trop foible pour pouſſer de ſuite un long diſcours, à cauſe d'une alteration de poumon qu'il avoit apportée en naiſſant.

Ses cheveux & ſes ſourcils étoient aſſez noirs, le poil du menton un peu moins : & il commença à blanchir dés l'âge de 43 ans. Peu de temps aprés il prit la perruque, mais d'une forme toute ſemblable à ſes cheveux, & par raiſon de ſanté.

Il ſuivoit moins les modes qu'il ne s'y laiſſoit entraîner. Il attendoit qu'elles devinſſent communes pour éviter la ſingularité. Jamais il n'étoit negligé, & il évitoit ſur tout de paroître vêtu en philoſophe. Lorſqu'il ſe retira en Hollande il quitta l'épée pour le manteau, & la ſoie pour le drap.

Son Regime. Son regime de vivre a été fort uni en tout temps. La ſobrieté lui étoit naturelle. Il bûvoit peu de vin, & étoit quelquefois des mois entiers ſans en boire du tout. Mais comme il étoit fort agréable & enjoüé à table, ſa frugalité n'étoit

n'étoit point à charge à ses compagnies.

Il n'étoit ni délicat ni difficile sur le choix des nourritures, & il avoit accoûtumé son goût à tout ce qui n'est pas nuisible à la santé du corps. Sa diéte ne consistoit pas à manger rarement, mais à discerner la qualité des viandes. Il estimoit qu'il étoit bon de donner une occupation continuelle à l'estomac & aux autres viscéres comme on fait aux meules, mais que ce devoit être avec des choses qui donnassent peu de nourriture, comme les racines & les fruits, qu'il croioit plus propres à prolonger la vie de l'homme que la chair des animaux.

Il avoit observé qu'il mangeoit avec plus d'avidité, & qu'il dormoit plus profondement lorsqu'il étoit dans la tristesse ou dans quelque danger, que dans tout autre état.

Il dormoit beaucoup, ou du moins son réveil n'étoit jamais forcé. Lorsqu'il se sentoit parfaitement degagé du sommeil il étudioit en méditant couché; & ne se relevoit qu'à demi corps par intervalles pour écrire ses pensées. C'est

ce

ce qui le faiſoit ſouvent demeurer dix heures & quelquefois douze dans le lit. La condeſcendance qu'il avoit pour les beſoins de ſon corps n'alloit jamais juſqu'à l'indolence. Il travailloit beaucoup & long-temps. Il aimoit aſſez les exercices du corps, & il les prenoit volontiers dans le temps de ſa recréation, juſqu'à ce qu'enfin la vie ſedentaire l'en deſaccoutumât.

Il regardoit la ſanté du corps comme le principal des biens de cette vie aprés la vertu. Il ne l'avoit pas reçûë fort entiére en naiſſant, & elle lui fut aſſez mal conſervée tant qu'il fut ſoûmis à la conduite des Medecins. Il avoit été travaillé durant ſon enfance d'une toux ſéche qu'il avoit heritée de ſa mére, & il fut fort infirme juſqu'à l'âge de 13 ans auquel il fut ſaigné pour la premiére fois, mais il ne le fut plus depuis, ſinon la ſurveille de ſa mort. Il eſtimoit la ſaignée dãgereuſe pour un infinité de perſonnes. A l'âge de 19 ou 20 ans il ſe crud aſſez habile pour prendre lui-même l'adminiſtration de ſa ſanté, & il ſe paſſa de Medecin juſqu'à ſa maladie mortelle. Il avoit averſion non ſeulement des Char-

latans,

latans, mais des drogues des Apoticaires & des Empiriques. Il demandoit même beaucoup de précaution pour les rémedes de la Chymie. Aprés s'être entierement degagé de cette chaleur de foie qui lui faisoit aimer les armes en sa jeunesse, il prit un train de vie si égal & si uniforme qu'il ne fut jamais malade que de la cause étrangére qui le fit mourir en Suéde. Ses deux grands remédes étoient la diéte, & la moderation de ses exercices : mais il leur preferoit encore ceux de l'Ame qui a beaucoup de force sur le corps, comme il paroît par les grands changemens que la colére, la crainte, & les autres passions excitent en lui.

II. *Son Domestique.*

Le Regime de vivre qu'il s'étoit prescrit avoit ses fondemens sur la belle œconomie de son ménage. Il avoit un nombre suffisant de domestiques tous fort choisis, fort propres ; & il avoit grand soin de les prendre tous bienfaits d'esprit & de corps. Sa maison étoit une école de vertu & de doctrine pour eux: & non content de les rendre sçavans & gens de bien, il se chargeoit encore de faire leur fortune. C'est pourquoi

il y

il y avoit toûjours beaucoup d'empressement & de brigue à se mettre à son service: & l'on regardoit une place parmi ses valets comme une condition fort avantageuse. De son costé il les traitoit avec une indulgence & une douceur qui les assujetissoit par amour. Pour ceux du premier ordre qui l'approchoient de plus prés en qualité de secretaires ou de valets de chambre, il les regardoit si peu au dessous de lui, qu'on les auroit pris souvent pour ses égaux. C'est ce qui contribua beaucoup à leur former le cœur & l'esprit; & la plus part sont devenus gens de mérite & de consideration dans le monde. On l'a rémarqué dans la personne de M. de Ville-Bressieux Medecin de Grenoble, de M. Gutschovven Professeur Royal à Louvain, du sieur Gillot Mathématicien, du sieur Schluter Auditeur ou Intendant de Justice en Suéde, & d'une autre personne en charge qui se fait considerer encore aujourd'hui dans le Languedoc.

Son desinteressement pour les biens de la fortune.

La dépense de sa maison étoit toûjours fort reglée, & quelque passion qu'il eût pour multiplier ses experiences, il affectoit de ne point s'endêter

au

au delà de son revenu annuel. Ce revenu n'étoit guéres que de six à sept mille livres de rente, si l'on en excepte les dernieres années de sa vie, ausquelles il avoit augmenté. Quoiqu'il eût été moindre dans les commencemens il lui avoit toûjours parû suffisant. Ce n'étoit point comme un Gentilhomme necessiteux & avide, mais comme un Philosophe riche & content que M. Descartes regardoit les biens de la terre. Il avoit toûjours traité la Fortune avec beaucoup de fierté : & parmi la foule de ceux qui adoroient cette aveugle divinité il avoit pris le parti de se mocquer d'elle hautement, se contentant de plaindre quelques Philosophes de ses amis qui avoient eu la foiblesse de se plaindre d'elle. Aussi la Fortune ne parut-elle pas insensible à ses mépris, & l'on auroit crû qu'elle tâchoit de se vanger de lui dans toutes les occasions qui se presentoient pour le rendre plus riche. I n'étoit pourtant pas de ces fanfarons & de ces cyniques qui ne cherchent qu'à l'insulter, & il n'avoit pas la vanité de vouloir triompher d'elle avec ostentation. En effet l'une des principale

maximes qu'il s'étoit prescrites pour la conduite de sa vie, étoit de *tâcher plutôt à se vaincre lui-même que la Fortune, & à changer ses desirs que l'ordre du monde.*

Il n'avoit pas moins de generosité que de des-interessement, & son cœur ne put se soumettre qu'à son Roi pour le point des liberalitez. Jamais il ne voulut accepter d'aucun Particulier le secours qu'on lui offroit pour fournir aux grandes dépenses que demandoient ses expériences. Il refusa avec civilité une somme d'argent tres-considérable que le Comte d'Avaux lui avoit envoiée jusqu'en Hollande. Il s'excusa de la même maniére auprés de M. de Montmor qui lui avoit offert avec beaucoup d'instance l'usage entier d'une maison de campagne de 4000 livres de rente. D'autres personnes de la premiere consideration lui avoient ouvert leurs tresors, mais toûjours sans effet. Il n'estimoit pas qu'il lui fût honnête de rien emprunter de personne qu'il ne pût rendre avec usure : & il prétendoit que ç'auroit été une grande charge pour lui de se sentir redevable au Public. Mais s'il avoit le

des-interessement des Philosophes pour les richesses, il n'en avoit pas l'orgueil. Non seulement il regardoit de bon œil ceux qui en font un bon usage, mais il ne crud pas même devoir negliger le bien que son pere avoit eu la bonté de lui conserver. Il consideroit un patrimoine legitime comme un present de la Nature plutôt que de la Fortune : & de tous les biens qu'on peut acquerir dans le monde, il n'en trouvoit point dont la possession fût plus innocente & plus dans l'ordre de Dieu. C'est ce qui lui fit mander un jour à son frére aîné qu'*il estimoit plus mille francs de succession que dix mille livres qui viennent d'ailleurs.*

III. *Sa vie retirée.*

Si des revenus assez modiques ont parû suffisans pour rendre M. Descartes riche & content, ce n'est pas seulement à sa frugalité, c'est encore au choix d'une vie retirée qu'il faut l'attribuer. Il recevoit peu de visites en tout temps, & en rendoit encore moins. Il n'étoit pourtant ni misanthrope ni mélancholique : & il porta jusqu'au fonds de sa solitude la belle humeur & l'enjoûment naturel qu'on avoit remarqué en lui dés

ſa plus tendre jeuneſſe. La gaieté qui lui étoit ordinaire lui faiſoit faire toutes choſes ſans répugnance ; & ſi nous l'en croions, elle lui en facilitoit le ſuccés. Elle contribuoit même à ſa ſanté. Sans elle il n'auroit pû ſoûtenir le poids de ſa ſolitude avec tant de perſeverance. C'eſt elle qui a converti l'inclination qu'il avoit pour la retraite en une vraie paſſion pour la vie cachée. Et le deſir de ne jamais s'en départir lui avoit fait prendre deux deviſes propres à ne lui jamais laiſſer oublier ſa reſolution. La premiere tirée d'Ovide.

Benè qui latuit, benè vixit.

dont le ſouvenir lui fit perdre ſouvent le deſſein de publier ſes ouvrages. L'autre priſe de Seneque.

Illi mors gravis incubat
Qui notus nimis omnibus
Ignotus moritur ſibi.

qui eſt une condamnation de ceux qui cherchent à être connus des autres ſans ſe connoître eux-mêmes.

Mépris de la gloire. Depuis qu'il s'étoit reduit à une condition privée, il avoit regardé l'inconvenient d'être trop connu comme une diſtraction dangereuſe au deſſein de ne

jamais

jamais sortir de lui-même que pour converser secretement avec la Nature, & de ne quitter jamais la Nature que pour rentrer en lui-même. Il regardoit comme une chose tres-vaine, le desir que nous avons de vouloir vivre dans l'opinion & l'esprit d'autrui : & jamais philosophe n'a fait moins de cas de la gloire que la pluspart trouvent dans ce qui s'appelle réputation. Il n'étoit pas assez sauvage pour trouver mauvais que si l'on pensoit à lui, on en eût bonne opinion : mais il aimoit beaucoup mieux qu'on n'y pensât point du tout.

Ses habitudes d'écrire, de lire ; son stile.

La vie solitaire ne lui couta que peu de mois d'apprentissage parceque l'inclination qu'il y apporta se trouva secondée par son temperament & par son humeur particuliere. L'habitude de la méditation qu'il avoit eüe dés le collége l'avoit rendu fort reservé & un peu taciturne. Mais quoiqu'il parlât peu en tout temps, il parloit toûjours fort à propos & fort naturellement. Ses conversations n'étoient jamais guindées, jamais gesnantes. Il évitoit sur tout de paroître docte ou philosophe dans les entretiens. Il n'é-

toit guéres plus porté à mettre ses pensées sur le papier qu'à les debiter de vive voix. Il avoit été assez paresseux à écrire, mais son écriture menuë serrée & reguliere est une preuve qu'il avoit vaincu cette paresse par une longue habitude. Il ne laissoit pas d'y retomber de temps en temps, comme il paroît non seulement par la répugnance qu'il témoignoit à composer ses ouvrages, mais encore par la negligence qu'il apportoit à répondre à ses amis.

Il n'avoit pas sans doute autant de répugnance pour la lecture, qu'il en faisoit paroître pour l'écriture. Il faut avoüer neanmoins qu'il ne lisoit pas beaucoup, & qu'il avoit fort peu de livres. Rebuté des inutilitez & des erreurs qu'il avoit remarquées dans les livres, il y avoit renoncé assez solennellement : mais à ne point mentir, son renoncement ne fut jamais fort entier, & il le rendit même suspect de dissimulation. On a cru qu'il avoit un usage des livres beaucoup plus grand qu'il ne vouloit le faire croire : & l'on a fondé cette opinion sur la qualité de son stile & l'abondance des choses qu'il a

traitées

traitées dans tous ses ouvrages, mais particuliérement dans ses lettres.

C'est un jugement ou plûtôt une conjecture qu'on a tirée de la beauté de son stile, de la regularité de ses pensées, de la netteté & de l'exactitude de ses expressions,

IV. *Son esprit, sa mémoire, son jugement.*

Il avoit *l'Esprit* d'une étenduë presque infinie, & d'une force égale à son étenduë. Sa pénétration étoit prodigieuse en profondeur & en vivacité. C'est ce qui paroissoit sur tout lors qu'il étoit question de sonder le fonds de l'esprit humain, & de determiner précisément ce qui est possible à l'Homme, & ce qui est au dessus de ses forces.

Jamais homme n'a fait paroître à plus haut degré ce que nous appellons *esprit géométrique*, & *justesse d'esprit*, pour ne point confondre les principes entre eux, pour pénétrer toutes les consequences qu'il est possible d'en tirer, & pour ne jamais raisonner faussement sur des principes connus.

Sa *Memoire* n'étoit, ni infidele, ni malheureuse : mais nous ne voïons pas qu'elle ait pû répondre à la

grandeur de son esprit. S'il lui manquoit quelque chose de ce côté là, ce défaut se trouvoit amplement recompensé par cette autre partie de l'ame que nous appellons le *Jugement*, & qui est toute la lumiére de l'esprit de l'homme. Il étoit judicieux & solide par tout. Il avoit le gout des choses fort exquis, & le discernement tres-delicat & tres-fin; même dans ce qui est de l'usage le plus commun, où les plus grands esprits, & sur tout les Geométres ont coûtume de manquer d'attention.

Son amour pour la Verité.

Rien n'avoit tant contribué à perfectionner en lui cette excellente qualité que cet amour violent pour la *Verité*, qui ne l'a jamais quitté de sa vie. La sincerité du cœur s'étant toûjours trouvée jointe en lui avec la droiture du sens & de l'esprit, il eut un soin continuel de ne rechercher que la Verité dans toutes ses études; & de la faire paroître toûjours entiére, toûjours nuë dans ses actions & dans ses discours. La franchise & la candeur furent en tout temps le caractére particulier qui servit à le distinguer de ceux d'entre les hommes qui lui ressembloient par d'autres endroits:

&

& toute la politesse qu'il pouvoit avoir reçûë de son éducation & de sa fréquentation à la cour des Grands, ne fut pas capable de lui rendre l'esprit double & le cœur mauvais, ni de lui persuader que la fiction & le mensonge dussent jamais être à son usage. Les fautes qui se font contre la Verité lors qu'elles ne partent que de l'erreur & de l'ignorance où il n'entre aucun dessein de la blesser, lui paroissoient pardonnables : mais à la place d'un Juge, il auroit été inexorable pour celles qui se font contre la connoissance & l'amour de la verité. Quoique cette passion qu'il avoit pour la Verité le portât à la poursuivre par tout où il se doutoit qu'elle pourroit être cachée, il crut neanmoins devoir s'attacher principalement à la chercher dans les sciences, sur lesquelles il avoit coûtume d'examiner d'abord ce qu'elles peuvent avoir de solide, afin de ne point perdre de temps à ce qu'elles ont d'inutile, & de pouvoir marquer aux autres l'usage qu'on en doit faire.

V. *Sa docilité.*

PLUSIEURS ont prétendu qu'il n'ignoroit aucune Science, & qu'il sçavoit tous les Arts. Mais il nous suffit de croi-

re qu'il pouvoit connoître la nature de de toutes les ſciences ſans être néanmoins verſé dans toutes les eſpéces.

On peut dire qu'il avoit encore plus de *docilité* que de ſcience : & cette vertu étoit en lui d'un prix d'autant plus ineſtimable qu'elle eſt rare dans les chefs de ſecte. La paſſion qu'il témoignoit pour corriger ſes fautes étoit toûjours ſuivie de la reconnoiſſance qu'il avoit pour ceux qui les lui faiſoient connoître.

Sa modeſtie. La vanité dont ſes Adverſaires l'ont taxé en quelques rencontres étoit toute ſuperficielle, parce qu'elle n'avoit point trouvé de place dans ſon cœur. Mais à l'égard des ſoupçons de la fierté & de la préſomption qu'ils lui ont imputée, ils n'ont pû tenir contre l'éclat de ſa *modeſtie* qui n'a point tardé à les diſſiper. Cette modeſtie qui étoit accompagnée d'une grande politeſſe, ſelon Morus, reſidoit encore beaucoup plus dans ſes ſentimens que dans ſes diſcours. Elle n'étoit affectée nulle part, mais elle paroiſſoit comme en ſa place naturelle dans le peu de cas qu'il faiſoit de lui-même & de ſes productions, & dans l'averſion

qu'il

qu'il avoit pour les loüanges.

Cette belle vertu n'étoit pas sterile en lui : & l'on peut dire qu'elle en produisit une assez semblable dans Regius Medecin d'Utrecht par l'excellent modéle de réponse qu'il lui dressa contre le Ministre Voetius, qu'il s'agissoit de réfuter, & qui n'est pas moins un chef-d'œuvre de *douceur* & d'honnêteté que de modestie. Cette douceur qui étoit répanduë dans toutes ses meurs n'a jamais changé de nom pour ses amis: mais l'épreuve que ses Adversaires en ont faite l'a fait appeller *moderation* à leur égard. Elle n'étoit pas bien dans son jour contre des esprits de la trempe d'un Gassendi & d'un Fermat. Il falloit un Roberval pour lui donner de l'éclat : mais sur tout il falloit des Ministres forcenez, des Théologiens bourrus, & des Philosophes sauvages pour la faire triompher dans son desert.

Sa douceur.

Sa moderation.

L'amour qu'il avoit eu toute sa vie pour la paix & le repos l'avoit fait resoudre de bonne heure à mépriser la calomnie, & à oublier les injures. Il étoit naturellement ennemi de la dispute, sur tout de celle où il entre de la contesta-

tion & du trouble. De là venoit cette aversion qu'il avoit pour examiner les fautes d'autrui, ou pour les relever quand il les avoit remarquées en lisant. Cette occupation ne lui paroissoit pas assez digne d'un homme qui devoit tout son temps à la recherche de la verité : & il croioit se détourner de son chemin, lors qu'il s'arrêtoit à considerer les égaremens des autres.

VI. *Ses amis.*

TANT de qualitez aimables ne pouvoient manquer de lui attirer des amis : & personne ne pouvoit se vanter d'en avoir plus que lui. Mais quoi qu'il ne refusât l'amitié de personne, la sienne n'étoit pas sans discernement, parce qu'il tâchoit de ne la separer de son estime que le moins qu'il lui étoit possible. Sa confiance n'étoit que pour ceux en qui il avoit remarqué une sagesse que la science & la vertu avoient consommée.

C'étoit l'homme de la meilleure conscience du monde, au rapport même de ceux qui s'étoient rendus les plus indignes de son amitié. Il avoit une tendresse & une fidelité pour ses amis, qui étoit à l'épreuve de l'inconstance & de la vicissitude des choses de ce monde. Il n'étoit

n'étoit point méfiant ni soupçonneux. Il croioit aisément le bien, mais difficilement le mal dans la personne de ses amis. Sa maxime étoit de suspendre toûjours son consentement pour les rapports desavantageux, jusqu'à ce que sa propre experience, ou des demonstrations infaillibles l'assurassent de la chose qu'on lui avoit rapportée. Une autre maxime de son amitié étoit de n'être jamais incommode à ses amis, & de leur rendre cependant tous les services dont il étoit capable. Croiant que la disposition où il étoit pouvoit lui servir de régle pour juger de celle des autres, il portoit l'obligation de l'amitié à un point de perfection si haut, qu'il prétendoit que ceux qui rendent les services sont encore les redevables.

Ses ennemis & ses adver-

Un homme de ce caractére ne devoit point avoir d'ennemis. Aussi n'en a-t'il jamais eu d'autres que ceux de la vertu & de la verité, qui s'éleverent moins contre sa personne que contre ses écrits. Il n'avoit nulle inquietude sur les inimitiez des autres: & sans être trop curieux de s'enquerir s'il avoit des ennemis, il se contentoit de ne l'être à

personne,

personne, & de se tenir toûjours prêt à la reconciliation pour ceux qui voudroient revenir à lui.

Mais il ne croioit pas devoir negliger les ennemis de sa Philosophie, dont quelques-uns devinrent ses envieux, & les autres se rendirent ses adversaires. Le peu qu'il pouvoit avoir de vanité se trouva sans doute fort satisfait des premiers ; & ce qu'il avoit de merite ne pouvoit être rehaussé avec plus d'éclat que par l'envie d'autrui. Pour ses Adversaires dont le nombre passoit de beaucoup celui de ses Envieux, il ne refusa jamais de répondre à ceux qui à travers de leurs preventions ou de leur ignorance, lui faisoient appercevoir quelques marques de bonne foi.

Comme il avoit des adversaires de son vivant qui ne laissoient pas de faire profession d'amitié avec lui : il ne faut pas douter qu'il n'eût aussi quelques affections qu'il fût obligé de combattre comme adversaires ou ennemies de son institut. A l'égard des premiers il n'avoit presque que sa raison à suivre sans avoir rien à craindre de son inclination. Mais pour les autres où il semble que sa

raison

raison ne pouvoit avoir la plus grande part, il falloit principalement s'étudier à retenir son inclination. Il s'en rendit enfin le maître par son aplication & sa perseverance : mais par un effet de la bizarrerie de cette inclination, il lui étoit resté fort avant dans le cours de sa vie pour les personnes louches une pente d'affection venuë de l'impression de son enfance, lors qu'étant en bas âge il aimoit une petite demoiselle qui étoit un peu louche.

Inclination pour le sexe.

Ce que quelques-uns de ses ennemis ont publié de son inclination pretenduë pour le sexe, semble n'avoir été imaginé que sur une méchante explication d'un endroit du sieur Borel qui témoigne que nôtre Philosophe ne se deplaisoit point à la conversation des femmes, parce qu'en matiere de philosophie, il les trouvoit plus douces, plus patientes, plus dociles, en un mot, plus vuides de préjugez & de fausses doctrines que beaucoup d'hommes.

L'avanture que quelques esprits oisifs lui ont attribuée avec une Dame de Touraine nommée la Menaudiére, est une fiction forgée sur un tableau qu'elle

avoit

avoit vû de nôtre Philosophe chez l'Abbé de Touchelaye. Jamais il ne vid cette Dame, & elle ne l'avoit vû qu'en peinture. Il n'en est pas de même de Madame du Rosai, qu'il rechercha dans le temps que ses parens songeoient à le marier, & qu'il disputa même l'épée à la main contre un Rival, dans une rencontre qu'il eut sur le chemin de Paris à Orleans. Mais cette Dame ne fit point difficulté d'avoüer dans la suite que la Philosophie avoit eû plus de charmes qu'elle pour M. Descartes; & qu'encore qu'elle ne lui parût pas laide, il lui avoit dit pour toute galanterie qu'il *ne trouvoit point de beauté comparable à celle de la Verité.*

La faute qu'il a faite une fois en sa vie contre l'honneur de son célibat est moins une preuve de son inclination pour le sexe que de sa foiblesse: & Dieu l'aiant relevé promtement, voulut que le souvenir de sa chute fût un sujet continuel d'humiliation pour lui, & que son repentir fut un remede salutaire contre l'élevation de son esprit.

Ses vertus. Il recouvra par ce glorieux rétablissement tous les fruits dont il avoit plû à

Dieu

Dieu d'honorer les vertus de son ame. Il ne lui en avoit manqué jusques-là aucune de celles qui font l'honneste homme, & l'homme de bien : & depuis, il travailla pour meriter celles qui peuvent composer un philosophe parfaitement chrétien. Ceux qui l'ont connu le plus interieurement, ont tous rendu témoignage à l'innocence de sa vie. Ils l'ont trouvé religieux dans tous ses sentimens, sage dans toute sa conduite, édifiant dans tous ses discours, donnant des exemples d'une pureté & d'une probité qui étoit à l'épreuve de la corruption ordinaire du siécle.

VII. *Ses sentimens sur la Religion.*

Apres l'avoir connu tel qu'il étoit dans son commerce avec les hommes & avec lui-même, il est bon que l'on sçache comment il en usoit dans les relations qu'il avoit avec son Créateur ; ce qu'il pensoit de la Religion ; en quoi consistoit sa pieté, qui étoit sincere & solide, mais qui n'avoit rien d'outré, ni de factieux, au sentiment des personnes de l'une & de l'autre communion.

Jamais Philosophe n'a paru plus profondement respectueux que lui envers la Divinité. Il fut toûjours sobre sur les

sujets

ſujets de religion. Jamais il n'a parlé de Dieu qu'avec la derniere circonſpection, toûjours avec beaucoup de ſageſſe, toûjours d'une maniere noble & élevée. L'apprehenſion ou plûtôt la delicateſſe qu'il avoit ſur ce point lui faiſoit ſcrupuleuſement éviter d'entrer dans des queſtions de pure Theologie, croiant que c'eſt faire tort aux veritez qui dependent de la foi, & qui ne peuvent être prouvées que par démonſtration naturelle, que de vouloir les affermir par des raiſons humaines & probables ſeulement.

Il ne pouvoit ſouffrir ſans indignation la temerité de certains Theologiens qui s'échappent de leur guides, c'eſt-à-dire, de l'Ecriture & des Maîtres de l'ancienne Egliſe, pour ſe conduire eux-mêmes par des routes qu'ils ne connoiſſent pas. Il blâmoit ſur tout la hardieſſe des Philoſophes & des Mathématitiens qui paroiſſent ſi decisifs à determiner *ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas.* Il diſoit que " c'eſt parler de Dieu comme " d'un Jupiter ou d'un Saturne, & l'aſſu" jettir au Styx & au Deſtin, que de dire " qu'il y a des veritez independantes de lui.

Pour

Pour ce qui est de l'existence de Dieu, il étoit si content de l'évidence de la démonstration qu'il croioit en avoir trouvée, qu'il ne faisoit point difficulté de la préferer à toutes celles des veritez geometriques. Il estimoit d'ailleurs que le consentement universel de tous les peuples est suffisant pour maintenir la Divinité contre les injures des Athées; & qu'un particulier ne doit jamais entrer en dispute contre eux s'il n'est assuré de les convaincre.

Il est inutile de rappeller ici les calomnies d'Atheïsme & de Scepticisme dont ses ennemis avoient tâché de le noircir nonobstant le succés avec lequel il avoit combatu les Athées & les Sceptiques. On n'a pû former contre lui ces accusations qu'en lui attribuant les opinions qu'il avoit entrepris de refuter; & qu'en le surprenant par une puerilité impertinente dans l'entre-deux de la proposition & de la refutation.

VIII. *Usage de sa Raison dans les choses de la Religion.*

LA PRECAUTION qu'il apportoit à ne faire jamais d'entreprise sur la Theologie, n'alloit pas jusqu'à le faire renoncer à la part que la Raison humaine peut avoir dans les connoissan-

ces

ces divines, même celles qui ne nous ont été communiquées d'en haut que par la revelation. Il n'ignoroit pas l'utilité de la Raiſon pour l'établiſſement des maximes de la Religion ; & il étoit perſuadé que la Philoſophie bien emploiée eſt d'un grand ſecours pour appuier & juſtifier la Foi dans un eſprit éclairé.

Ce n'eſt pas qu'il pretendît qu'on doive être Philoſophe pour être Chrétien : mais il eſtimoit qu'encore que la Raiſon de l'homme ſe ſoûmette à la Foi divine, la Foi ne dédaigne pas de ſe ſervir du raiſonnement humain pour captiver la Raiſon & s'en faire obeïr.

Il étoit perſuadé que ſes opinions pouvoient avantageuſement ſervir à expliquer les veritez de la Foi. Il ne croioit pas qu'il y eût rien dans tout ce qui peut regarder la Théologie & la Religion, avec quoi ſa Philoſophie ne s'accordât beaucoup mieux que ne fait la Philoſophie vulgaire. Et pour ce qui eſt des controverſes qui s'agitoient de ſon temps dans les écoles theologiques, à cauſe des faux principes de Philoſophie ſur leſquels il les croioit fondées, il eſperoit qu'elles ceſſeroient, & qu'-

elles

elles tomberoient d'elles-mêmes, s'il arrivoit jamais que ses opinions fussent reçuës. Ce qui lui avoit principalement enflé le cœur, est que décrivant la naissance du monde selon les principes de sa Physique & s'étant souvenu de relire le premier chapitre de la Genese, il avoit trouvé qu'il pouvoit s'expliquer entiérement *suivant ses imaginations* beaucoup mieux qu'en toutes les façons dont les interprétes l'expliquent.

Cependant sur les seules apparences de ses entreprises, & sur ses manieres de philosopher qui paroissoient nouvelles, plusieurs ont jugé que sa philosophie étoit, sinon pernicieuse, au moins tres-dangereuse à la Religion Chrétienne; & qu'elle étoit également contraire à la Theologie des Catholiques & à celle des Protestans. C'est ce qui avoit porté quelques Controversistes de l'une & l'autre communion à vouloir l'étouffer dans sa naissance.

On est revenu de ces appréhensions parmi les Catholiques, hors quelques Peripateticiens aveuglez de leurs préventions. Mais les Protestans qui ne l'ont point trouvé favorable à léurs in-

novations ont été long-temps sans le lui vouloir pardonner. Parce qu'il n'a point parlé comme eux de la Providence de Dieu & de la Liberté de l'Homme, ce qu'ils ont pû faire de moins desobligeant pour lui a été de le faire passer pour un Pelagien. Mais leur accusation est tombée, n'aiant pû l'appuier sur aucun endroit de ses écrits ou de sa conduite particuliere, où il fût question de la grace de Jesus-Christ, ou de la gloire surnaturelle.

IX. *Maniere d'expliquer la Transsubstantiation.*

Il etoit si persuadé de la conformité totale de ses opinions avec ce que l'Eglise nous enseigne des veritez de la Foi, que la Transsubstantiation même qu'il est impossible selon les Protestans d'expliquer par la philosophie ordinaire, est selon lui tres facile par la sienne. Son explication au jugement de tous les Catholiques Cartesiens est beaucoup moins embarassante que celle qu'on nous donne dans les Ecoles : & si l'on en croid quelques Jesuites, *il a fort clairement expliqué tout le mystere de l'Eucharistie suivant ses principes, sans aucune entité d'accidens.*

C'est ce qui a fait juger à plusieurs Uni-

Universitez Protestantes que sa doctrine étoit tres-préjudiciable au Calvinisme: & elles ont eu raison de regarder Aristote comme beaucoup plus propre que lui pour les desseins qu'elles avoient de maintenir leurs heresies, & de combatre les dogmes de l'Eglise Catholique.

La bonne foi nous oblige de reconnoître d'ailleurs que la plû part des autres Protestans n'ont pas eu ces considerations, lors qu'ils ont chassé Aristote de leurs écoles pour y introduire M. Descartes: & qu'ils ont en cela moins consideré les interéts de leur Théologie que ceux de la Philosopie. Mais il sera toûjours glorieux pour sa maniére d'expliquer la Transsubstantiation, de sçavoir qu'elle ait eu la force de convertir des Huguenots à la foi de l'Eglise Romaine: comme sa maniére de parler de la Réligion a fait entrer quelques Athées de profession dans la même Eglise.

Cependant Dieu a permis que la calomnie l'ait attaqué par l'endroit même où consistoit son merite. Il s'est trouvé des Catholiques qui sur des soupçons tres-injustes n'ont point fait difficulté de l'accuser de Calvinisme: & des Cal-

vinistes qui par un trait de malice ont voulu se faire honneur de le mettre de leur nombre. Mais la calomnie a été confonduë par les témoignages d'une infinité de gens de l'une & l'autre communion, par les certificats de la Reine de Suéde, de la Princesse Elizabeth, du P. Viogué son confesseur, de Messieurs Chanut, de M. Clerselier ; & enfin par la justice que l'Eglise a fait rendre à sa memoire dans les honneurs publics d'une sepulture que nous regardons comme le sacrement des Morts, & le sceau de la communion des Saints.

ses exercices de pieté.

Cette justice étoit bien dûë à un aussi religieux observateur des loix de l'Eglise qu'étoit ce Philosophe. Jamais il n'avoit manqué de zele pour elle, mais ce zele n'étoit ni aveugle ni dereglé. Jamais il n'eut honte de professer publiquement sa catholicité au milieu des societez separées de l'Eglise. Jamais il ne laissa échaper de sa plume ni de sa bouche aucun terme de liberté ou d'irrévérence touchant certains usages de nôtre Eglise, sur lesquels les Philosophes & les Esprits forts ont coûtume de faire les plaisans. Le respect qu'il avoit pour le

ministére évangelique des Théologiens Protestans ne lui fit jamais dire un mot qui parût complaisant ou favorable au schisme ou à l'hérésie. La précaution à laquelle il s'étoit assujetti en entrant dans des pays de differente religion l'avoit tellement rendu discret & retenu, qu'il ne parloit presque jamais sans édifier, ni sans imprimer du respect & de l'estime pour la réligion qu'il professoit.

Sa conduite n'étoit pas moins édifiante que ses discours. Il ne faisoit pas consister tous les devoirs d'un veritable chrétien dans un culte intérieur seulement, comme font plusieurs Philosophes. Il étoit soigneux de l'accompagner de tous les exercices d'un bon catholique : & il s'acquittoit de toutes ses obligations comme auroit fait le plus humble & le plus simple des Fidelles. Il fréquentoit sur tout les sacremens de Pénitence & d'Eucharistie avec toutes les dispositions d'un cœur contrit & d'un esprit humilié, autant qu'il est permis de s'en rapporter à la foi des Confesseurs qui gouvernoient sa conscience en Hollande & en Suéde.

Sa soumission à l'Eglise. L'attachement qu'il avoit pour tout le corps de l'Eglise dont il étoit membre, étoit soûtenu d'une soûmission sincére & sans reserve pour son autorité. Il avoit de la déférence pour tout ce qui portoit le caractére, ou seulement le nom du saint Siége ; & il faisoit estime de la Sorbonne, c'est-à-dire, de toute la Faculté Théologique de Paris, qu'il regardoit comme dépositaire de la clef de la science, sçachant que celle de la puissance étoit entre les mains du Pape & des Evêques. C'est ce qui lui faisoit croire que sa conscience seroit toûjours en sureté, tant qu'il auroit *Rome & la Sorbonne de son costé.*

Sa soumission au S. Siége s'étendoit même jusqu'à quelque consideration pour l'Inquisition Romaine, quoiqu'il ne fût nulle part justiciable de son tribunal. Il n'ignoroit pas la difference qu'on doit mettre entre l'autorité du Pape & celle de la Congrégation établie à Rome pour les livres défendus: mais il ne laissoit pas de témoigner du respect pour elle ; de dire par honnêteté que son autorité ne pouvoit guéres moins sur ses actions, que sa propre raison

ſon ſur ſes pensées ; & de prendre toutes les meſures neceſſaires pour ne rien écrire qui pût lui déplaire. Il eſt à croire que cette Congregation de ſon côté l'auroit épargné ſi elle avoit pû ſe défendre des intrigues d'un auteur particulier qui ſçut adroitement faire gliſſer une partie de ſes ouvrages dans l'*Index* au milieu d'une liſte d'autres livres défendus par un decret du 20 de Novembre 1663.

X. *Du caractére de Nouveauté dans ses opinions.*

Il semble qu'on n'ait point trouvé pour le cenſurer ou pour le rejetter, de pretexte plus ſpecieux que celui de la *Nouveauté* dont pluſieurs ont crû qu'on lui pouvoit faire un crime. C'eſt peut-être de tous ceux qu'on a voulu lui imputer le ſeul dont on ait pû le charger avec le plus de vrai-ſemblance. A dire le vrai, il n'a point eu pour la Nouveauté toute l'horreur qui a parû dans les adorateurs des Anciens. Il a cru qu'en philoſophie où il ne s'agit que de la recherche des veritez naturelles qui n'ont pas encore été découvertes, il étoit permis d'emploier des moiens nouveaux, puiſque les anciens n'ont pas réüſſi depuis tant de ſiécles à nous

les faire découvrir. D'ailleurs son esprit n'étoit pas du caractére de ceux à qui deux ou trois mille ans sont capables d'imprimer de la veneration pour l'erreur. Il étoit assuré que les choses les plus anciennes qui ont été reçûës par la Posterité, avoient été nouvelles dans leur naissance : & que si la nouveauté avoit été un obstacle à leur reception, on n'auroit jamais rien reçû dans le monde.

Mais depuis qu'on s'est engagé d'honneur à ne plus confondre la Nouveauté avec la Fausseté, ni l'Antiquité avec la Verité, l'Envie qui ne pouvoit souffrir que M. Descartes fût innocent a tâché de prendre le change pour le rendre coupable. Ses défenseurs pour repousser l'objection de la Nouveauté avoient entrepris de faire voir que ses opinions n'étoient pas trop nouvelles, & que plusieurs avoient été debitées avant lui. Ses envieux à qui tout avoit parû nouveau jusques-là n'ont pas manqué de profiter de ces ouvertures, & ils l'ont aussi-tôt accusé d'avoir volé les Anciens, & même ceux des Modernes qui l'avoient prévenus.

La

La multitude de ceux qui semblent avoir eu avant lui des sentimens semblables aux siens peut bien servir à rehausser le prix de sa philosophie, & faire juger de l'importance de ce qu'il y a ajoûté de nouveau, soit pour corriger, soit pour perfectionner ce qui n'avoit été qu'ébauché ou hazardé jusques-là, sans principes ou sans méthode : mais elle est inutile pour prouver qu'il soit le plagiaire de tant d'Auteurs dont on sçait que la pluspart lui étoient inconnus. Elle nous porte seulement à croire qu'il a inventé seul plus que tous ces Philosophes ensemble, & qu'il a été plus heureux que tous en vraysemblance & en solidité pour l'établissement de ses principes, & la liaison de ses conséquences. Son systéme est si achevé & si bien fourni, qu'on ne doit pas trouver étrange que ce qui a été le plus plausiblement imaginé par les Anciens & les Modernes s'y trouve arrangé & rectifié, sans qu'il soit besoin de feindre qu'il l'a pris dans leurs écrits.

Ses rencontres avec ceux qui l'ont precedé.

M. Descartes convenant que ce qu'il

difoit pouvoit avoir été déja dit par d'autres, croioit qu'il en étoit de même de lui que d'un homme qu'on accuferoit d'avoir pillé l'alphabet, & le dictionnaire, parce qu'il n'auroit pas emploié de lettres qui ne fuſſent dans le premier, ni de mots qui ne fe trouvaſſent dans le fecond. Mais il ajoûtoit que ceux qui reconnoîtroient l'enchaînement de toutes fes pensées, qui fuivent neceſſairement les unes des autres, avoüeroient bien tôt qu'il feroit auſſi innocent du vol qu'on lui impute, qu'un habile Orateur que l'on rendroit plagiaire de Calepin ou du vieux Evandre, pour avoir emprunté les mots de l'un & les lettres de l'autre.

La feule difficulté qui reftoit à lever aux Cartéfiens, confiftoit à dire qu'on vient trop tard pour inventer une chofe, lorfqu'elle eft déja inventée. Mais l'experience nous répond pour eux qu'une même chofe peut être inventée plus d'une fois en des temps differens & en divers endroits par des perfonnes qui n'auront rien appris l'une de l'autre, & qui n'auront eu aucune communication enfemble. M. Defcartes témoigne qu'il

lui

lui importoit peu d'être le premier ou «
le dernier à écrire les choses qu'il écri- «
voit pourvû seulement qu'elles fussent «
vraies. Il ne se vantoit point d'être *le* «
premier Inventeur d'aucune des choses qu'il avoit avancées. Il se contentoit de dire que s'il les avoit reçûës, ce n'étoit point pour avoir été avancées par d'autres, ou pour ne l'avoir pas été, mais seulement parceque la raison les lui avoit persuadées.

Au reste il n'étoit pas de ces esprits inquiets ou interessez qui craignent qu'on ne leur dérobe leurs inventions: & il ne jugeoit pas qu'un cœur genereux dût se plaindre des Plagiaires qui l'auroient volé, pourvû qu'ils ne suppriment pas entierement leur larcin, qu'ils ne le corrompent pas, & que le Public n'en soit pas frustré. Il nous a laissé de beaux exemples de la generosité & du des-interessement qu'il exigeoit des autres en ces rencontres, à l'égard de deux Auteurs Hollandois qui s'étoient rendus plagiaires de ses écrits avant qu'il les eût communiquez au Public. Il se contenta de prendre des précautions necessaires contre la vanité de

l'un, & l'infidelité de l'autre : aprés quoi il abandonna le reste à Dieu, comme à l'unique auteur de tout ce qui pouvoit y avoir de bon dans ses écrits, sans s'en attribuer autre chose que ce que l'ignorance & l'infirmité humaine y avoient produit de defectueux.

FIN.

ERRATA.

page	*ligne*	*faute*	*correction*
60	6	pouvoit	pourroit
68	4	que depuis	depuis, que
86	18	douleur	douceur
94	7	marqué	remarqué
121	18	*Méthecores*	*Méteores*
128	25	la	ſa
150	1	ſource	reſſource
159	5	*Van-heevv*	*van-Leuvv.*
162	6	l'a	la
166	18	ſe	ce
171	19	appris	appriſe
190	5	apprehende	apprehender
192	7	la	ſa
202	16	ſeroit	feroit.
206	20	fit	lui fit
235	19	Vauden	vanden
250	7	tres	tous
257	10	Eſſais *ajoutez*	achevée
304	15	de difficulté	difficulté.
346	21	*bi*	*ſibi.*

Extrait du Privilege.

PAr Lettres Patentes du Roi données à Paris le 1. de Mars 1691. ſignées de S. HILAIRE, & ſcellées, il eſt permis au ſieur A. BAILLET de faire imprimer & debiter *La Vie de M. Deſcartes*, &c. Plus, *d'autres Ecrits, Pieces, & Traitez concernant la même hiſtoire*, &c. pendant l'eſpace de huit années conſecutives, à commencer du jour que chaque Traité ſera imprimé. Avec défenſes tres-expreſſes à toutes perſonnes de l'imprimer, vendre & debiter, même d'impreſſion étrangere; ſans la permiſſion expreſſe dudit Expoſant, ſur les peines portées par leſdites lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 2 Mars 1691. *Signé* P. AUBOUIN *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 25 de Juin 1692.



